

NOTRE ROMAN COMPLET :

UN DE PLUS

par ARTHUR DOURLIAC

p. 35

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE
POIRÉE, BESSETTE & CIE, édits-props, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 15, No 6

Juin 1922

15c.

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353

ARTICLES RELIGIEUX POUR CADEAUX

**PREMIERE COMMUNION,
ANNIVERSAIRES,
MARIAGES,
ORDINATIONS ET PROFESSIONS RELIGIEUSES**

Livres de Prières, reliures artistiques, très élégantes nouveautés.

Livres de Méditations, Prédications, Bréviaires, Missels.

Médailles en or, sujets variés avec chaînettes très appréciables.

Statues, or nouveau, or vert et or mat, tous les sujets et grandeurs.

Croix, palissandre et acajou avec Christ vieil ivoire, bronze doré et artistique.

Chapelets, roulés or, alliage d'or et or solide, pierres véritables.

Images, assorties pour toutes les occasions.

Nous apportons une attention toute spéciale aux commandes par la poste.

Un personnel compétent et courtois est à la disposition des visiteurs.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal



Beauté
Parfaite

Une Journée passée à vous préparer pour la réunion sociale du soir vous a énervée et fatiguée. Le plaisir que vous envisagez est gâté par la perspective que votre apparence ne sera pas parfaite. Comme vous aimeriez avoir un beau teint velouté — voir revenir la beauté de la jeunesse! Si seulement nous pouvions vous indiquer à essayer alors la

Crème Orientale Gouraud

123

vous rendriez compte pourquoi elle est en faveur auprès des élégantes depuis 80 ans. Elle vous rendra une magnifique peau souple à l'apparence transparente qui vous rappellera les jours de votre jeunesse.

Envoyez 15c. pour en avoir un échantillon.

Le Savon Médicamenté Gouraud

Si vous voulez améliorer constamment votre teint, tenez votre peau toujours pure et nette. Le savon Médicamenté Gouraud fait disparaître complètement toute poussière, saleté et matière délétère. Sa douce et rafraîchissante mousse antiseptique pénètre les pores et supprime les impuretés. Idéal pour préparer la peau avant l'emploi de la Crème Orientale Gouraud.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

FERD. T. HOPKINS & SON

344 St. Paul St., W., Montréal



La Revue Populaire

Vol. 15, No 6

Montréal, juin 1922

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

MONTREAL.

131 rue Cadieux.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

POUR ETRE HEUREUX EN MENAGE

Beaucoup d'hommes sont malheureux en ménage pour l'unique raison qu'ils n'ont jamais essayé de comprendre leur femme. La femme est une énigme que l'homme vraiment amoureux sait toujours déchiffrer.

Il existe mille manières d'être heureux en ménage, il n'en existe qu'une seule pour être malheureux, et, chose bizarre, c'est souvent celle-là que les hommes connaissent.

Pour que l'homme soit heureux en ménage, il faut qu'il cherche constamment ce qui pourrait le plus plaire à sa femme; il peut être assuré que, de son côté, sa femme fera de même.

Il faut que l'homme se rappelle que sa femme est sa plus grande admiratrice, et que les compliments des autres femmes ne doivent pas compter.

Il faut avoir une nombreuse famille, les enfants sont le plus fort lien du ménage.

Il ne faut pas oublier que les nerfs d'une épouse peuvent être aussi fatigués après une journée de lavage que les nôtres après une journée de travail au bureau.

Il ne faut pas que le succès nous monte la tête, et, que l'on aille pas croire, surtout, que notre épouse est d'une essence inférieure à la nôtre.

Il faut que l'homme soit toute sa

vie "l'amoureux" de sa femme et inmanquablement sa femme sera son "amoureuse".

Ne vous endormez jamais le soir sans avoir dit un mot d'amour à votre compagne, la même chose, le matin, au réveil.

Partagez vos joies et vos peines avec votre épouse, qu'elle soit la "partenaire" dans votre vie.

Montrez-vous intéressé par les travaux de couture qu'elle fait et elle se montrera intéressée dans les parties de balle-au-camp auxquelles vous assisterez et les représentations théâtrales auxquelles vous prendrez part.

Si votre maison est bien propre, dites-le lui, si elle étrenne une robe neuve, remarquez-là.

N'ayez aucun secret pour votre femme, ne vivez que pour elle, elle ne vivra, à son tour, que pour vous.

Que votre maison soit réellement "votre" maison, ne passez pas toutes vos soirées dans les clubs.

Pour être heureux chez soi, il faut vouloir être heureux.

Pour être aimé, il faut aimer.

Suivez ces quelques conseils et le bonheur restera chez vous éternellement et vos épouses seront toujours les "anges du foyer".

Paul COUTLEE.

TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA
VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet
Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-
LEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

TOILET LAUNDRIES, LIMITED
Uptown 7640

Les adorateurs du serpent doré

Les partisans de la plus sanguinaire religion de l'Afrique se répandent en Louisiane où ils offrent à leur divinité des sacrifices sanglants.— Les petits enfants disparaissent sans que la police puisse les protéger, pour être dévorés par le boa sacré.

Nous avons déjà entretenu les lecteurs de la "Revue" des sacrifices sanglants que certaines tribus africaines offraient au plus sanguinaire de leur dieu, le serpent. Nous savons depuis que toutes les horreurs de la religion de voodoo, nom donné à ce farouche serpent, ont été apportées par quelques noirs fanatiques dans la Louisiane.

Déjà, en dépit des efforts des autorités qui surveillent de très près ces nouveaux immigrants, vingt-sept holocaustes humains ont été sacrifiés par la secte des immolateurs à cette divinité noire. Des enfants en nourrice, des jeunes gens et des adultes ont été froidement massacrés par ces adorateurs. Quelques-unes de ces victimes furent même volontaires et supplièrent même qu'on leur mit le couteau sous la gorge.

Depuis environ vingt ans, on a rencontré dans toute l'Amérique des disciples de ce culte, mais des disciples bien pacifiques et bien humains comparés à ces nouveaux prêtres du serpent. Les noirs qui forment une très bonne partie de la population du sud des Etats-Unis ont depuis longtemps abandonné les rites sanglants de leur

culte; ils sont même les premiers à redouter les voodooistes.

Le dernier crime qu'on impute à cette sale engeance est celui des cinq membres de la famille Broussard, famille établie au lac Charles. On retrouve dans cette tragédie toutes les coutumes de cette secte redoutable. Félix Broussard était un excellent type de noir français. Il était intelligent et ingénieux et vivait très heureux avec sa femme et ses trois enfants. Bien que personne des siens ne fut malade, il dit la veille de la tragédie, à l'un de ses amis, que lui et les siens seraient bientôt appelés au ciel, comme s'il eût pressenti son sort.

Le lendemain, les cinq cadavres gisaient dans leurs lits. Félix Broussard et sa femme furent retrouvés dans leur chambre, le crâne ouvert. La hache qui servit à leur meurtre était sous le lit.

Chacune des victimes de ces barbares avait les doigts des mains écartés au moyen de petits morceaux de bois, pareils à des allumettes. Les deux mots "Le Serpent" inscrits sur la porte en lettres de sang expliquèrent la nature de ce crime. Les voodooistes écartent ainsi les doigts de leurs victimes pour faire ressortir le chiffre cinq, qui est pour eux le chiffre fatidique. C'est pourquoi ils essaient le plus souvent de trouver cinq victimes pour les immoler en même temps au dieu serpent.

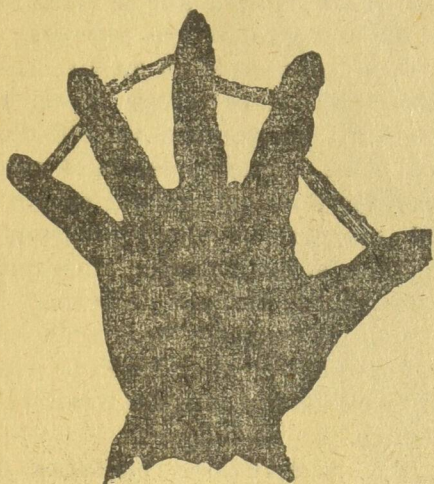
Cinq autres victimes furent sacrifiées plus tard à Lafayette; et ainsi de suite, depuis quelques mois, de sorte



Illustration aux couleurs.

que les familles de cinq membres s'entourent de toutes les précautions.

La police n'a encore aucun indice sur ces malfaiteurs extraordinaires. Les noirs redoutent tellement les ministres du culte du voodoo qu'ils ne les trahiraient pas pour un monde, ce qui rend la tâche de la police particulièrement difficile. La religion du serpent-doré compte en Afrique des adeptes innombrables. Ce serpent est sacré et c'est surtout avec des sacrifi-



Ces barbares écartent au moyen de petits morceaux de bois les doigts de leurs victimes, de manière à leur faire représenter le chiffre cinq.

ces d'enfants qu'on arrive à apaiser ses colères. On lui livre ces enfants qu'il étouffe et assouplit sous l'étreinte de ses anneaux avant de les engloutir. Ce serpent adoré est le plus souvent un boa.

A Cuba et dans les îles de Haïti, les adorateurs du serpent sont fort nombreux et offrent de fréquents sacrifices humains à leurs idoles. A Haïti, les cérémonies sanglantes débutent par un bain de sang de chèvre. Le serpent sacré est ensuite emporté dans une cage d'osier et le sacrificateur lui adresse de bruyantes prières. Pendant

que ce dernier récite et chante des hymnes, un aide taquine le boa pour le forcer à se contorsionner de toutes les manières, au grand émerveillement des spectateurs qui supposent, naturellement, que c'est là pour le boa sa manière de marquer son approbation.

Ensuite, s'il se trouve là des postulants à la religion voodooïste, ils forment des vœux atroces et boivent une coupe de sang humain que leur tendent les anciens.

Après cela, commencent les danses et chaque couple a droit, à discrétion, à une coupe commune de sang humain et de rhum. A ce moment, la scène se transforme en un enfer. Tous arrachent leurs vêtements et pris soudain d'une rage que leur inspire la vue du serpent, ils s'égratignent, se coupent et se massacrent de la plus belle façon. Et la fête continue ainsi jusqu'à ce que tous ceux qui y participent tombent sur le sol, exténués ou morts.

Ceux qui surviennent comme ceux qui, malgré leurs blessures, peuvent encore se tenir debout, offrent au serpent une chèvre sans cornes. Cette tête est brûlée lentement devant le serpent, tenu encore dans sa cage. Ce sacrifice consommé, la porte de la cage est ouverte et le grand sacrificateur offre au serpent doré un enfant qu'il porte au bout des bras. Le boa s'en empare, le broie et le mange. Puis, il s'endort et les adorateurs se dispersent, pour se retrouver bientôt, à la prochaine cérémonie.

—o—

La science nuit autant à ceux qui ne savent pas s'en servir, qu'elle est utile aux autres.

LES MONSTRES OCEANIQUES

Sur la plage d'une station d'eau du Midi de la France, une baigneuse est assaillié par une seiche géante qui l'eut entraînée au fond des eaux sans la miraculeuse intervention de trois pêcheurs de la côte.

Ce n'est pas la première fois qu'il nous est donné d'entretenir les lecteurs de la "Revue", de ce géant des mers, la poulpe, connue ici sous le nom de pieuvre et que les savants océanographes appellent l'octopus. Depuis que le fameux Jules Verne en a parlé dans plusieurs de ses romans extraordinaires, tout le monde connaît l'octopus et il suffit de citer son nom pour se représenter tout de suite la terreur qu'elle inspire aux gens de mer et aux baigneurs mêmes. Car c'est de baigneurs qu'il s'agit en cette histoire.

La scène se passe dans un des coins les plus enchanteurs du Midi de la France, à Pardigon, dans la petite baie de Saint-Tropez qui s'ouvre sur la Méditerranée. Le climat de cette partie de la Riviera française est celui des tropiques. Grâce à la position toute spéciale de la baie, l'eau y est très calme et beaucoup plus chaude. Cette eau est en même temps d'une verte transparence ou translucidité et à sa surface vivent les plus étranges échantillons de la faune océanique. Les dauphins iridescents s'amuse à montrer à la surface de ces belles eaux vertes leur dos blanc et bleu et les crustacés les plus fantastiques

font leur nité sous des touffes d'herbes marines pareilles à des oursins.

Bien rares sont les touristes et les villégiaturistes qui songent aux dangers que recèlent ces eaux paisibles. Mais les pêcheurs de la côte savent à quoi s'en tenir et les mettent en garde contre les poulpes qui se rencontrent en abondance dans ces parages.

Cette baie, en effet, au dire des naturalistes, est le refuge favori d'une grosse et dangereuse variété d'octopus. Tout ce que demande ce monstre pour vivre en cet endroit est un trou qui le préserve de l'intrusion des hommes et des bateaux, ainsi que des mouvements violents de la mer. Là, il se nourrit de petits crustacés, crabes et homards, et attend qu'une victime humaine tombe dans ses terribles tentacules.

Mais la mauvaise réputation de ce lieu charmant n'empêcha pas quatre jeunes Françaises qui passaient la belle saison à Saint-Tropez d'aller, telles les océanides, y prendre leurs ébats.

Après avoir nagé quelque peu, elles vinrent s'asseoir sur un roc pour prendre le bain de soleil. Mais, la plus hardie n'en continua pas moins de nager en gagnant le large.

Soudain, elle éprouva à la jambe une étrange sensation, celle d'un bras qui étreint ou d'une herbe marine qui s'enroule. Mais, elle tint le coup, fermement campée dans le sable. A cette minute, un second bras s'empara de sa jambe gauche et deux étreintes nerveuses et fortes semblaient vouloir



*Le monstre l'avait saisie aux jambes de ses tentacules d'avant
et l'attirait à lui, en la fixant de ses yeux verts.*

l'attirer sous les eaux. La peur et la surprise l'empêchèrent tout d'abord d'appeler au secours et elle essaya de lutter contre cet ennemi dont elle ignorait encore la puissance.

Mais, le monstre ayant surgi de l'eau et lui étant apparu comme une bête diabolique, elle vit sous ses yeux, à la hauteur de sa taille, l'octopus avec sa tête de perroquet et ses verts tentacules qu'il agitait de tous côtés, cherchant à la saisir par tous les membres.

Comme des ventouses géantes, elle sentit sur sa peau la succion de ces appendices meurtriers. Elle jeta un grand cri auquel les trois femmes, restées sur la rive, répondirent aussitôt. L'une d'elles eut la pensée de se servir d'un petit alpenstock qu'elle avait emporté pour gravir la colline conduisant au village. De la pointe de fer aiguë, elle frappa à grands coups sur le monstre qui tenait son amie dans ses pattes.

A ce moment, l'eau d'alentour, dans un rayon de dix pieds, fut taché d'un venin noir comme l'encre. C'était la sépia, cette liqueur noirâtre, qu'on retire de la sèche, de la poulpe et de la pieuvre, et dont on fait, dans d'autres circonstances que celle-là, des dessins. Cette matière, lancée par le monstre pour se défendre, a la vertu d'aveugler sa proie.

Mais le jet n'avait pas porté et les quatre femmes continuèrent de batailler contre le monstre qui les embarrassait toutes de ses tentacules énormes. Cependant, en formant une chaîne autour d'elle, les autres femmes empêchaient la poulpe de l'entraîner au large. Mais, cette lutte était inutile et l'une des baigneuses se décida à courir sur la plage pour prévenir les

pêcheurs du péril imminent que courrait la victime de l'octopus.

Trois pêcheurs qui faisaient sécher leurs filets entendirent ses appels au secours et se précipitèrent à sa rencontre avec des haches, des couteaux et un harpon. Ils craignaient cependant de ne pas arriver assez tôt pour éviter une tragédie commune sur ces rives, tant la pauvre femme aux prises avec la sèche semblait de loin terrassée par elle.

D'un vigoureux coup de hache, le premier pêcheur fendit le dos du monstre. Un sang pourpre alla se mêler à l'encre. S'apercevant que ses nouveaux adversaires étaient plus terribles que les autres, l'octopus jeta tous ses tentacules dans leur direction. Mais, eux, les coupaient à mesure qu'ils s'allongeaient. La lutte dura quelques minutes avec cette intensité, mais bientôt la poulpe tourna l'oeil et chavira. Les pêcheurs délivrèrent la pauvre femme inconsciente et emportèrent le monstre sur la rive.

Il mesurait vingt-cinq pieds de longueur. Ses huit tentacules étaient couverts d'une centaine de ventouses grosses comme des pièces de cinquante sous.

La malheureuse baigneuse fut sauvée, mais elle n'oubliera de sa vie cette lutte avec l'un des plus terribles habitants de la mer.

— o —

Tous les Esquimaux du Groenland sont chrétiens et sur leur territoire, on compte cinq églises. Ils ont leurs ministres, leurs médecins, aussi bien que leurs journaux. Ils ne travaillent que six mois par année, restant dans leurs huttes, l'hiver, comme des marmottes.

LES CHERCHEURS DE DIAMANT

Histoire des mineurs de l'Afrique australe

Tout au sud de la Colonie du fleuve Orange, appelée aussi l'Etat libre d'Orange, circonscription politique de l'Afrique australe, dépendant de l'Angleterre, dans l'asile de Kimberley, vit un vieillard, jadis énergique et fier Boer, du nom de Bill Skardon. C'est un fou calmé qui offre à tous les visiteurs une pierre qu'il tire d'un sac :

"Allons, dit-il, prenez un de ces beaux diamants, pour me faire plaisir!"

Puis, quand le visiteur complaisant l'a accepté et mis dans sa poche, il lui raconte qu'il a fait sa fortune sur les rives du fleuve Vaal. Le gardien de l'asile a fait de son patient l'intéressante histoire. La voici, dans toute son authenticité.

En 1906, des chercheurs de diamants exploraient la rivière Vaal. Parmi ceux-là, se trouvait Bill Skardon, petit homme de cinq pieds cinq pouces, mais solide et excellent mineur. Le chef de l'expédition, après quelques jours d'explorations, était en possession de vingt-cinq diamants, valant environ \$4,000. Arrivés à une digue naturelle, élevée à un coude de la rivière, Bill et son compagnon, ayant abandonné les autres, décidèrent de planter là leur tente et de continuer leurs fouilles à cet endroit : "Nous avons trouvé un emplacement merveilleux, car tous les diamants qui se trouvent ici depuis des millions

d'années sont restés bloqués par cette digue."

Après s'être fabriqué des espèces de petits retranchements, d'avoir fortifié leur camp, ils partirent tous deux pour un petit bourg qui se trouvait à quelques milles de là et qui portait le nom de Sydney Hodge, un riche mineur et l'administrateur de l'Etat de la rivière Vaal. Celui-ci qui s'y entendait en extractions de mines approuva Bill et l'assura qu'il trouverait bientôt dans sa concession des diamants pour des millions de dollars. De là, Bill Skardon et son camarade retournèrent à leur emplacement avec six solides gaillards. Ils creusèrent leur puits de mine au meilleur endroit et le descendirent à cinquante-deux pieds, mais inutilement! Il y avait de toutes les pierres imaginables, mais de diamants, point!

Pendant trois mois, les fouilles furent inutiles.

Mais, enfin, un jour que Bill et ses hommes s'étaient remis à la besogne dans un dernier effort pour mettre la main ou la pioche sur une couche de diamants, Bill s'écria: "Je le tiens!" En effet, il tenait à la main un éclat ou coquille de diamant de trois pouces de longueur, d'un bleu merveilleux, pesant environ vingt carats, qu'il vendit \$2,500.

Mais, Bill n'était pas satisfait, prétendant que l'éclat qu'il venait de trouver était une parcelle d'un énorme diamant de 10,000 carats, valant plus d'un million de dollars.



Bientôt, sur le terrain, travaillèrent trente hommes, jour et nuit. Tantôt c'était Bill qui conduisait les travaux au fond du puits, tantôt son camarade de confiance. Les semaines passèrent et tous ces mineurs travaillaient sans relâche comme des esclaves à leur meule, dans l'espoir fou de retourner

un diamant qui leur assurerait à tous la fortune.

Bill était vanné et avec sa longue barbe dans laquelle auraient pu se nicher tous les oiseaux de la région, il avait la mine d'un vieillard. Mais il ne voulait pas avouer sa fatigue extrême. La somme de \$2,500 avait été dépen-

sée et bientôt, les deux associés ne purent plus payer leurs mineurs. Ils les renvoyèrent et ne gardèrent qu'un petit garçon.

A ce moment, Bill ne voulut pas écouter les conseils de son ami qui lui enjoignait d'abandonner, de suspendre plutôt leurs recherches, pour les reprendre plus tard, à la crue des eaux du Vaal. Puis, son caractère s'aggrava et il ne fit que supputer la grosseur probable du diamant qu'ils étaient sur le point de découvrir.

Or, un matin, le camarade de Bill et le jeune garçon décidèrent d'aller sonder un peu la rivière et de chercher dans son lit de petits diamants dont la vente leur permettrait de continuer leurs premiers travaux, sur l'emplacement où, quatre mois auparavant, ils avaient mis la main sur cet éclat de \$2,500.

Bill resta au camp et les deux autres partirent. Quand ils reprirent la route du cantonnement, quelques jours plus tard, ils avaient environ seize carats de diamant à vendre. Ils les portèrent chez Sydney Hodge qui en faisait le commerce et les revendait à des prix doubles et triples.

De l'établissement de ce dernier, ils s'en furent tous deux retrouver Bill dans son camp. Mais, ô surprise, ils aperçurent bientôt leur vieux camarade Bill, nu comme au jour de sa naissance, debout à la porte de sa tente, un mousqueton à la main:

"N'approchez pas, leur cria-t-il d'une voix terrible, ou je tire!"

Mais, les reconnaissant, il déposa son arme et leur présentant une poche pleine de pierres, leur dit:

"Par l'Enfer, Jos, je suis heureux de te revoir. Ne le dites à personne; je viens de frapper enfin une mine de diamants; ce sac-là en est plein."

Mais, ces diamants n'étaient que de vulgaires pierres. Le vieux Bill était devenu fou de découragement. Quelques jours plus tard, ses amis l'internaient dans une asile d'aliénés.

— 0 —

SUPERFICIES COMPAREES

La superficie de la Province de Québec est de 703,653 milles carrés. La superficie du Canada est de 3,726,484 milles carrés.

Des neuf provinces de la Confédération canadienne, c'est celle de Québec qui a l'étendue territoriale la plus considérable.

La province de Québec est d'environ trois fois et demie plus étendue que l'Allemagne, la France ou l'Espagne et près de six fois plus que le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Voici d'ailleurs un tableau comparatif :

Pays	Superficie (en milles carrés)]
Québec	703,653
Canada	3,726,484
E.-Unis, moins l'Alaska..	2,974,159
Russie	2,974,159
Autriche-Hongrie	261,035
Allemagne	208,780
France	207,054
Espagne	194,783
Suède	172,876
Norvège	124,130
Royaume-Uni	121,130
Italie	110,659
Continents.	
Europe	3,860,272

LE MORT VIVANT

Accusé de meurtre, un fermier s'échappe de prison, simule la mort et l'ensevelissement en mettant à sa place un mannequin dans le cercueil, puis fait toucher à sa femme une assurance de \$10,000.— Un tour macabre bien monté.

Il y a un mois, jour pour jour, un petit groupe d'hommes d'allure fière et déterminée, traversait le cimetière du village de Montrouge, dans l'Alberta. Ils s'arrêtèrent devant une pierre tombale, au pied d'un tertre peu élevé. Sur la pierre étaient gravés le nom de "Benjamin Dancourt", le lieu de sa naissance, la date de sa mort, et au-dessous, cette inscription: "A la douce mémoire du mari et du père".

L'un de ces hommes qui portait sur sa vareuse l'insigne de chef de police ou de shérif, comme ces magistrats sont appelés en cette partie du Canada, se tourna vers un nègre portant une bêche et lui dit: "Voici la tombe, Jim. Creuse ici, et en vitesse."

Le noir s'attela à sa tâche et après que la terre eût formé deux rejets de chaque côté du trou, la bêche fit résonner le bois du cercueil. Bientôt la tombe apparut tout entière aux yeux des assistants. Le noir fit sauter le couvercle et tous se penchèrent au-dessus de la bière (la seule qui soit autorisée actuellement en cette partie de notre pays). Un cri de stupeur sortit de toutes ces bouches... la tombe était vide!

Mais pourtant, quelques semaines auparavant, des centaines de personnes avaient bien vu dans cette même bière le cadavre du défunt Dancourt; elles avaient assisté à ses funérailles, à sa mise en terre. Puis, elles se rappelaient que quelques jours après, des membres de la société à laquelle appartenait le défunt étaient venus seuls prier sur sa tombe.

Qu'est devenu, se demanda toute la population, le cercueil dans lequel se trouvait Dancourt, et qu'est devenu son cadavre?

Comment eut-il pu être exhumé, et par qui?

Le cimetière n'est pas éloigné du village et à proximité de plusieurs maisons.

L'éminence de terre n'avait pas été dérangée avant que le noir y mit la bêche, et personne ne se rappelait avoir entendu dans le cimetière quelque bruit insolite.

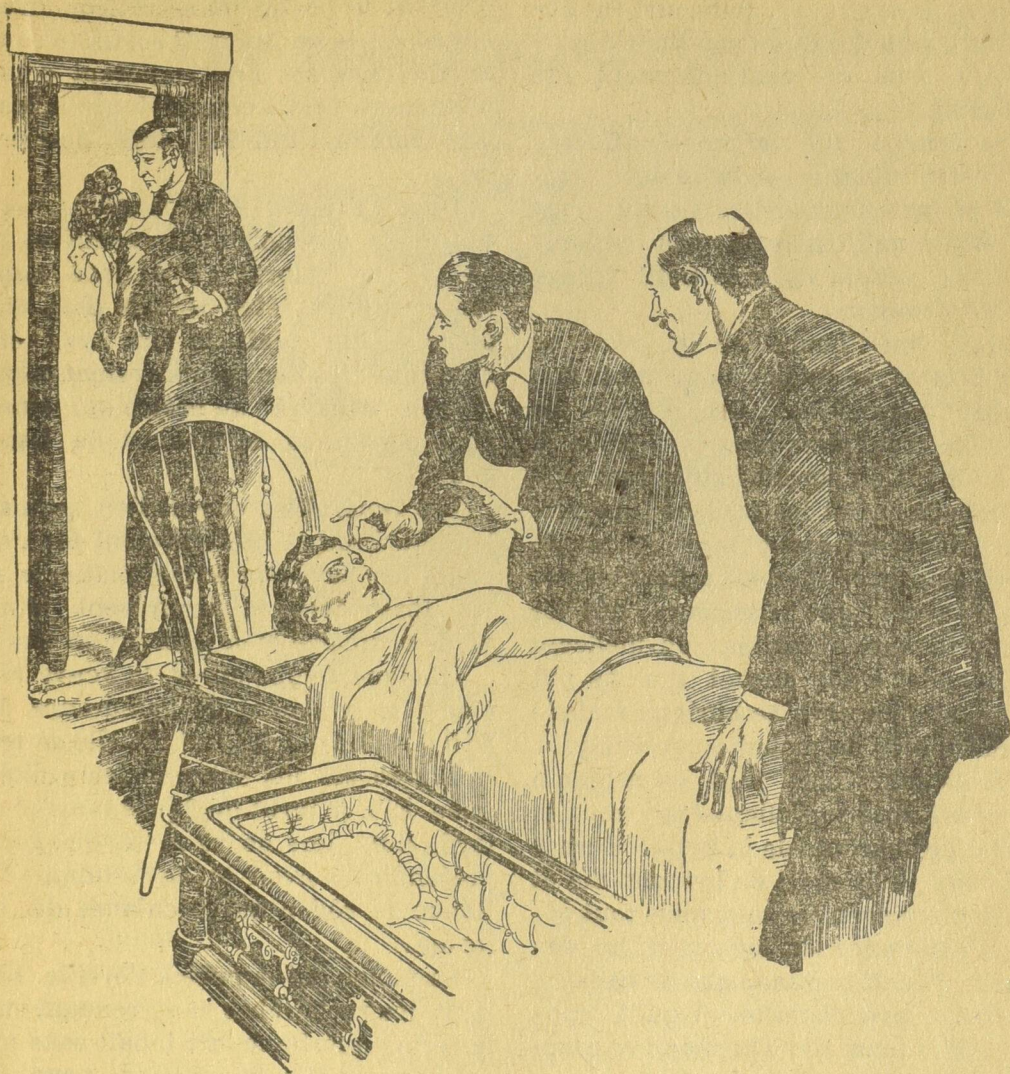
Et pourtant le double cercueil et le cadavre avaient disparu.

La chose semblait si impossible que l'un des fossoyeurs qui avaient bel et bien enterré Dancourt, dit au noir de creuser encore un peu la fosse.

Mais, rien que de la terre.

Quelques jours après cette stupéfiante découverte, toute la province de l'Alberta connaissait le mystère de la fosse vide.

Cette histoire nous reporte aux escroqueries et fourberies qui se retrouvent dans certains chapitres de l'histoire des assurances.



L'un des deux amis découvrit le cadavre et le prêtre reconnut Dancourt.

Benjamin Dancourt était de son vivant un homme de quelque importance, étant assuré pour la somme de \$10,000. Trois compagnies se partageaient cette somme, dont la société à laquelle appartenait le défunt, pour un montant de deux mille dollars.

Quelques années avant sa mort, Dancourt avait acheté une ferme, où il avait pour voisin des voleurs de

bestiaux. Dans le but de s'en emparer, le shérif le nomma son assistant.

Il se mit un jour à la tête de quelques cavaliers de la police montée et surprirent ces brigands en train de voler des bêtes. Ils essayèrent de les surprendre mais une violente bagarre se produisit. Les voleurs eurent le dessous, trois des leurs ayant été tués. Ceux-là avaient beaucoup d'amis et par une combinaison que nous ne pou-

vons nous expliquer, Dancourt fut accusé de meurtre et mis en liberté provisoire, sous un cautionnement de \$10,000.

Sa femme fut tellement affectée par cette injustice et lui-même craignit si fortement d'être pendu pour un crime qu'il n'avait pas commis qu'il se réfugia dans le petit village de Montrouge.

Mais vint l'heure où il devait se rapporter à la justice pour subir son procès aux Assise. Or, d'après les preuves recueillies plus tard, c'est à ce moment qu'eurent lieu le faux ensevelissement et les fausses funérailles. Dancourt étant mort, ou porté mort, le procès tombait à l'eau. Trois jours avant que Dancours dût se rapporter aux autorités, un médecin fut mandé à son chevet qui ne put diagnostiquer chez ce curieux malade aucun indice de maladie quelconque.

Trois jours plus tard, ce médecin apprenait que son client était mort la veille. Les parents de la famille furent prévenus de la mort de leur proche et plusieurs vinrent le voir, mais tout offre d'assistance de leur part fut déclinée, l'épouse disant que le cadavre avait été lavé, habillé et qu'il reposait maintenant dans la chambre mortuaire.

Pendant ce temps, on faisait creuser sa fosse et on achetait pour lui une bière. Un prêtre vint visiter la famille. En entrant dans la chambre où reposait le cadavre, deux hommes, se disant les amis intimes du défunt, se présentèrent à lui.

L'un des deux découvrit le cadavre et le prêtre reconnut Dancourt; il remarqua que les deux yeux du mort étaient dissimulés sous deux pièces d'un dollar. Mais, à ce moment, la veuve éclata en sanglots et les amis

prièrent le prêtre de se retirer avec elle et de la consoler. Il sortit, la soutenant dans ses bras, ignorant complètement, cela s'entend, toute la tragico-comédie qui se jouait derrière lui.

Quand il revint à la chambre mortuaire, le cercueil était recouvert et scellé. Le "mort" s'était levé dans l'intervalle et s'était réfugié dans une pièce voisine. Mais, le tour avait été bien joué; les deux amis avaient montré son "cadavre" au prêtre qui, ainsi, était convaincu de la mort de Dancourt.

Les funérailles eurent lieu normalement. Dans la bière avaient été déposés des pavés ou autres matières et les fossoyeurs la trouvèrent d'un poids ordinaire et la jetèrent en terre.

Quelque temps après, la veuve réclama le paiement de l'assurance de \$10,000, ce qui fut fait. Et elle se retira avec ses fils sur une terre éloignée. Elle mourut quelques mois plus tard. Mais, lors de sa mort, des gens prétendirent avoir vu le fantôme de Dancourt rôder aux alentours de la ferme.

La police eut la puce à l'oreille. Elle fit des recherches et se rendant sur la ferme que Dancourt tenait sous un autre nom, elle le reconnut pour le faux "mort" et l'arrêta. Il fut emprisonné pour la vie.

— o —

Le coeur a bien des places à offrir, mais une seule à donner.

Rien ne contribue plus à l'ordre et à l'économie que de tenir chaque chose et chaque personne à sa place... ce qui peut s'appliquer au suffrage féminin.

L'homme est le roi des animaux. Qui a dit cela? l'homme.

LES DOMESTIQUES CAMBRIOLEURS

Une espèce de voleurs, non pas absolument nouvelle mais plus nombreuse, vient de s'abattre sur la ville.—C'est l'engeance dangereuse des faux domestiques qui pénètrent dans les bonnes maisons pour les mettre à sac.

La police canadienne vient de collectionner une série de cambrioleurs d'un genre peu connu jusqu'ici; nous voulons parler des "découvreurs" ou bandits, hommes et femmes, qui s'introduisent dans les maisons riches à titre de domestiques et qui les vident petit à petit ou les font piller par des gens de leur bande. Ces voleurs dangereux savent tout faire; ils sont bonnes d'enfants, gardes-malades, gouvernantes, cuisiniers, chauffeurs, sommeliers, etc. Ils sont toujours munis de lettres de recommandation très louangeuses qu'ils se fabriquent eux-mêmes. Une fois dans la maison, ils (ou elles, naturellement, suivant le cas) repèrent les endroits où sont cachés les bijoux et toutes autres valeurs et attendent sagement le bon moment pour les faire disparaître.

Ce type nouveau est plus dangereux encore que le malandrin masqué, à la figure patibulaire, qui pénètre nuitamment dans les maisons, une lampe sourde d'une main, un revolver dans l'autre, parce qu'il ne soulève pas les soupçons. Il fait aussi plus de victimes et quand il vole, c'est pour la peine.

Au lieu de s'emparer précipitamment d'un coffre à bijoux, d'une liasse

de billets arrachés d'un coffre-fort enfoncé, il ramasse en un seul endroit tout ce que la maison contient de précieux et l'enlève en un tour de main, quand les patrons sont absents ou couchés.

C'est très rare que leur fuite soit inquiétée, parce que ces faux-domestiques ont eu la précaution, avant de faire leur coup, d'étudier les allées et venues des gens et de la maison et du dehors. Ils connaissent les heures de ronde ou de patrouille des agents.

En plus, pour s'attirer la confiance de leurs maîtres, ils font d'excellents serviteurs, ponctuels, respectueux et travailleurs. D'ailleurs, ces cambrioleurs déguisés en honnêtes gens sont d'ordinaire des personnes de quelque éducation. Il n'y a rien de plus terrible que les gens intelligents, quand ils veulent faire des mauvais coups!

Tout ceci pour nous amener à parler d'une de ces redoutables "découvreuses", Antoinette Bureau, que la police vient de pincer. Cette femme, en trois ans, vola chez ses patrons pour plus de \$250,000 de bijoux et autres objets de valeur.

C'est dans différentes maisons et sous plusieurs noms qu'elle parvint à amasser cette petite fortune en moins de trois ans.

Tous les gens que cette femme vola s'accordent pour louer ses belles qualités de garde-malades, de dame de compagnie, de secrétaire et de gouvernante. Ce qui n'empêche que cette personne, douée de toutes ces estimables qualités, soulageait ses pa-



Cette domestique était toujours munie des meilleures lettres de recommandation.

trons d'une somme moyenne de \$7000 par mois.

Le cinéma et les mauvais romans, les fameux romans policiers que lisent tous les petits garçons, les films policiers qu'applaudissent au cinéma

tous ces enfants dont les parents négligent l'éducation, sont autant de causes directes de l'accroissement du nombre de fins bandits. Plus le cinéma projette de films policiers, plus les maisons d'imprimerie éditent des ro-

mans policiers, et plus, croyons-nous, le nombre, l'habileté et l'impudence des escrocs augmentent.

On représentait dernièrement à Montréal un film dans lequel jouait toute une bande de contrebandiers. Avant que la police, qui a toujours dans ces sortes de vues, un rôle des plus ingrats et souvent ridicule, ne mit le grappin dessus, ces contrebandiers avaient eu le temps de se moquer carrément d'une centaine de douaniers et de détectives. En même temps, les enfants et jeunes gens qui composaient la salle, avaient eu aussi le temps d'apprendre une centaine de bons trucs pour déjouer la douane.

Quelques jours après la projection de ce film, on apprenait par les journaux que des contrebandiers avaient réussi à faire entrer en Canada des bijoux frappés de lourds impôts en les cachant dans la frêle écorce d'une noix, dans la pomme dorée d'une canne, etc.

Où, sinon au cinéma ou dans des romans policiers, ces escrocs avaient-ils appris ces trucs?

Puisque, de nos ours, les filous, voleurs de toute espèce, sont si adroits nos détectives et agents de sûreté ont besoin d'être plus nombreux et plus habiles.

—o—

L'ELEVAGE DU CASTOR

—

Il paraît qu'il n'y a plus ou presque plus de castors en France, et c'est grand dommage, car la fourrure de ce rongeur — qui pour l'instant nous vient d'Amérique — vaut un prix élevé.

Jadis il fourmillait dans certains points de la France. Sous Louis XIV, il était très répandu dans la banlieue

parisienne, et comme, à cette époque, on l'appelait "bièvre", d'aucuns prétendent qu'il donna son nom à la petite rivière dont s'enorgueillit autrefois le quartier Mouffetard.

Inutile de dire que le castor a disparu de l'Ile-de-France.

Il n'y a plus qu'en Provence, et encore sont-ils rares. En revanche, ils sont magnifiques, ne pesant pas moins de 20 à 25 kilos et ne mesurant pas moins de 80 centimètres de la pointe du museau à la naissance de la queue.

Il y a 25 ans, on prétendit que les castors avaient miné les digues élevées sur les bords du petit Rhône, en Camargue, pour protéger les nouvelles plantations de vignes; un syndicat se forma même pour mettre à prix la tête de ces méchants sapeurs (13 dollars). Mais, plus tard, les castors furent reconnus innocents, et dès lors, au lieu de les détruire, on voulut les protéger: la chasse au castor fut interdite.

Bien plus, un zoologue minois, M. Galien Mingaud, a préconisé la castoriculture, comme au Canada ou aux Etats-Unis, où ce système est extrêmement fructueux. Le castor, il est vrai, se multiplie peu: certains affirment que la femelle ne fait qu'une portée annuelle et d'un seul petit. D'autres, par contre, prétendent qu'elle est plus féconde. Quoi qu'il en soit, la question de la castoriculture paraît intéressante et mérite qu'on y prête attention.

—o—

Un Gascon racontait que dans une querelle il avait reçu un soufflet.

—Un soufflet? mais il a dû en résulter des suites?

—Je crois bien, j'ai eu la joue enflée pendant huit jours!

LA JUSTICE D'AUTREFOIS

Voici comment, il y a deux siècles (en 1672) on traita à Québec, un homme et une femme, (le mari et la femme,) convaincus du crime d'empoisonnement:

Après avoir tous deux demandé pardon à Dieu, au roi et à la justice, à genoux, en chemise, devant la porte de l'église paroissiale, on les conduisit à la place où avait été préparée une croix de Saint-André (en forme de X) sur laquelle le mari fut étendu.

Le bourreau, prenant alors une barre de fer lui en applique un coup sur le bras droit qui brise l'os de ce membre. Ensuite le patient est étranglé, puis le bourreau reprenant sa barre, lui rompt l'autre bras et les jambes, — en présence de sa femme.

Cette malheureuse est saisie à son tour et pendue sur le lieu, puis son corps est attaché sur une roue que l'on installe, bien en vue des passants, sur le Cap.

La cage de la Corriveau n'est pas un fait isolé dans les horreurs des procédés de la haute justice.

Mais voici mieux (ou pire) encore:

L'année suivante, un meurtrier est rompu vivant, sur la croix, à coups de barre, puis pendu et étranglé. Cela fait, le cadavre est exposé durant sept heures sur la roue. Finalement, au lieu de l'enterrer on le place sur des fourches patibulaires pour y rester jusqu'à parfaite consommation.

Lorsque vous entendrez raconter des légendes de revenants, qui sont si répandues dans nos campagnes, je vous prie de penser qu'une population

égayée par des spectacles de ce genre, a bien pu, sans extravagance, se laisser entraîner à des effets d'imagination un peu sombres. En notre siècle d'électricité et de becs de gaz nous ne ferions pas autrement.

* * *

Oyez, oyez, oyez!

En 1667 une sentence est portée contre deux hommes convaincus de vol. Le plus coupable est condamné à être étranglé par la corde jusqu'à ce que mort s'en suive, sur la place de la haute ville de Québec, son complice devant être placé sous le gibet durant l'exécution, et ensuite fouetté par la main du bourreau.

Vers le même temps, un autre voleur fut condamné à être battu de verges et à faire amende honorable devant la porte de l'église paroissiale du même lieu. Cette dernière cérémonie se faisait ordinairement la corde au cou, un flambeau à la main et le corps revêtu d'une simple chemise. Je crois me rappeler qu'il existe un proverbe populaire en Canada qui fait allusion à cela. La loi faisait-elle quelque cas des rigueurs de nos hivers en pareille occurrence !

* * *

Si les lois modernes traitaient les duellistes comme les traitaient jadis celles de la Nouvelle France, il est à peu près sûr que cette monstruosité disparaîtrait bientôt des mœurs des peuples civilisés.

La recette était celle-ci: on pendait par le cou, jusqu'à ce que mort s'en suivit, celui des deux adversaires qui survivait à l'autre.

Pas compliqué du tout le procédé, et d'un effet merveilleux sur le moral des peuples!

Notre époque n'a pas conservé tout ce qu'il y avait de bon dans la législation du temps de nos pères. C'est un tort.

* * *

En 1766, à Québec, une femme fut fouettée pour avoir emprunté une cuillère d'argent d'un monsieur de cette ville, sans permission et sans intention de la rendre.

C'est la "Gazette de Québec" qui parle ainsi. Voici un autre fait qu'elle nous rapporte.

Louis B., accusé d'avoir volé une hache et autres menus articles, est condamné à être fouetté derrière une charette, depuis la porte du palais de justice jusqu'à Saint-Roch (de Québec) et de là en revenant au point de départ.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'un individu Jean M., condamné à la peine du fouet pour vol d'une paire de culottes, servit de bourreau à Louis. Puis, quand vint le tour de Jean, il fut fouetté par Louis.

Il est à croire que de part et d'autre on sut se ménager.

* * *

Il existe encore nombre de gens qui ont vu fesser des condamnés. Une anecdote, à ce sujet, m'a été racontée par un témoin oculaire:

Vers 1820, un jeune homme à l'apparence malade était attaché au poteau, le buste nu, prêt à recevoir les caresses du "chat". Survient un Sau-

cage qui regarde un instant l'appareil du supplice, s'en rend compte, fend la foule et s'adresse au bourreau:

—Frère, vas-tu le fesser ben longtemps lui?

—J'ai ordre de lui infliger six coups fut la réponse.

—Oui, oui, reprend le Sauvage, le ton dolent particulier à sa race, deux fois plus que six ça fait quinze, hein frère?

—Non pas! ça fait douze. Mais qu'est-ce que tu me veux! laisse-moi plutôt faire mon devoir...

—Arrête, arrête, tu vas le faire ton devoir.

Et le Sauvage, laissant tomber prestement son capot, enleva sa chemise en un tour de main.

—Voyons donc! lui dit le bourreau, es-tu fou?

—Moi pas fou... tu dis que ça fait douze, eh ben, donne-moi douze coups —et pis laisse l'enfant tranquille.

La scène intéressait vivement les spectateurs. Contre l'habitude du temps, on commençait à partager la sympathie du Sauvage pour la victime d'une loi barbare.

Pour couper court à toute manifestation un juge de paix qui était présent, donna ordre au bourreau de délivrer le jeune homme et d'attacher son libérateur à sa place, faisant signe en même temps de ne frapper que quatre coups au lieu de six.

Le Sauvage se prête à la manoeuvre avec tout le stoïcisme imaginable. Après chaque coup, on entendait sa voix sourde qui comptait:

Une... Deux... Trois... Quatre...

Une pause. L'exécuteur s'était arrêté.

—Allons, frère, un petit coup de coeur, dit le Sauvage en détournant la

tête pour encourager le bourreau du regard et de la voix.

—C'est fini, dit celui-ci, je vais te détacher.

—Ben non! ben non! t'as fessé quatre fois. Pas douze. Je sais compter!

On eut quelque peine à lui faire comprendre qu'il était décidément déchargé du reste de la punition.

—o—

QUAND DOIT-ON REMONTER SA MONTRE?

C'est une question que pose souvent le client à l'horloger. La brochure "Nos montres et nos pendules" y répond, et voici ses conseils raisonnés et pratiques qui intéressent tous les possesseurs d'une montre, c'est-à-dire à peu près tout le monde.

Une montre doit être remontée aussi régulièrement que possible, et il vaut mieux effectuer cette opération le matin que le soir. Pourquoi?

Le porteur d'une montre sait généralement que la force motrice qui met le balancier en mouvement, est produite par l'élasticité d'un ressort, mais il ignore que cette force n'est pas régulière. La tension du ressort est la plus forte lorsqu'on vient de remonter la montre, et cette tension diminue au fur et à mesure que le ressort se détend: le balancier est donc mené plus vivement lorsque le ressort est complètement armé, et l'amplitude des oscillations diminue en même temps que la tension.

Or, si l'on remonte sa montre le soir, le ressort exercera sa force maximum pendant que la pièce est posée bien tranquillement à l'abri de toute secousse; cette force maximum serait bien plus utile lorsque la montre est dans la poche de son propriétaire. En effet, les secousses du porter seront

bien moins sensibles pour le balancier si celui-ci est lancé avec plus de vigueur. Si donc on remonte sa montre le matin avant de la mettre en poche, elle supportera mieux les secousses et sa marche souffrira moins.

D'un autre côté, il faut rappeler qu'une montre est construite pour marcher 30 à 32 heures; or, si on a l'habitude de la remonter en se couchant, à 10 heures par exemple, et qu'on l'oublie un soir, elle s'arrêtera le matin vers 4 à 6 heures, et chacun sait combien il est ennuyeux de ne pas avoir l'heure quand on se réveille.

Si, au contraire, le remontage se fait le matin, et qu'on oublie un jour cette petite opération, l'arrêt de la montre se produira au milieu du jour, et il sera bien plus facile de remédier à cet oubli et à ses conséquences.

Une autre considération est celle-ci: quand on sort la montre de la poche, la température du milieu dans lequel on la place est presque toujours inférieure à celle de la poche; or, si le refroidissement est trop subit, et qu'on vienne de remonter la pièce, le ressort complètement bandé, ne pourra se contracter et il sautera.

Ce risque n'existe pas lorsqu'on remonte sa montre le matin au moment de la mettre en poche; la température plus élevée dans laquelle on la place a pour effet de dilater le ressort, c'est-à-dire de l'allonger, et il n'y a aucune crainte à avoir qu'il saute.

Enfin, on est généralement plus fatigué, plus énervé ou plus distrait le soir que le matin: pour ce seul motif, il est plus prudent de remonter sa montre le matin, et, puisqu'il importe de la remonter régulièrement, terminons par un dernier argument: la régularité du lever est en générale plus grande que celle du coucher.

LE TEMPLE ENSEVELI

On vient de retrouver au centre même de la ville de Rome les vestiges de la première chapelle souterraine des chrétiens.— Deux magnifiques peintures représentant de pied en cap les saints apôtres Pierre et Paul sont au nombre des richesses religieuses et historiques retirées de ces fouilles.

Tandis que dans des pays jeunes comme le nôtre, tout ce qu'un passant songeur, qui marche, les yeux rivés à la pointe de ses chaussures, peut trouver d'intéressant sur la chaussée ou dans une ride de trottoir, est une vieille pièce de monnaie, à Rome, les gens qui "regardent où ils marchent" donnent la plupart du temps sur des antiquités de quelques siècles, des fragments de statues, des tambours de colonne, des couvercles de sarcophage. Les terrassiers font mieux encore, ceux à qui chaque coup de pioche révèle l'existence de quelque église souterraine ou quelques restes de Catacombes.

C'est ainsi que le mois dernier, deux ouvriers italiens découvrirent dans le centre de Rome, en creusant les fondations d'un immeuble, les vestiges de la première église des chrétiens et deux portraits très anciens et surtout très... authentiques des apôtres Pierre et Paul.

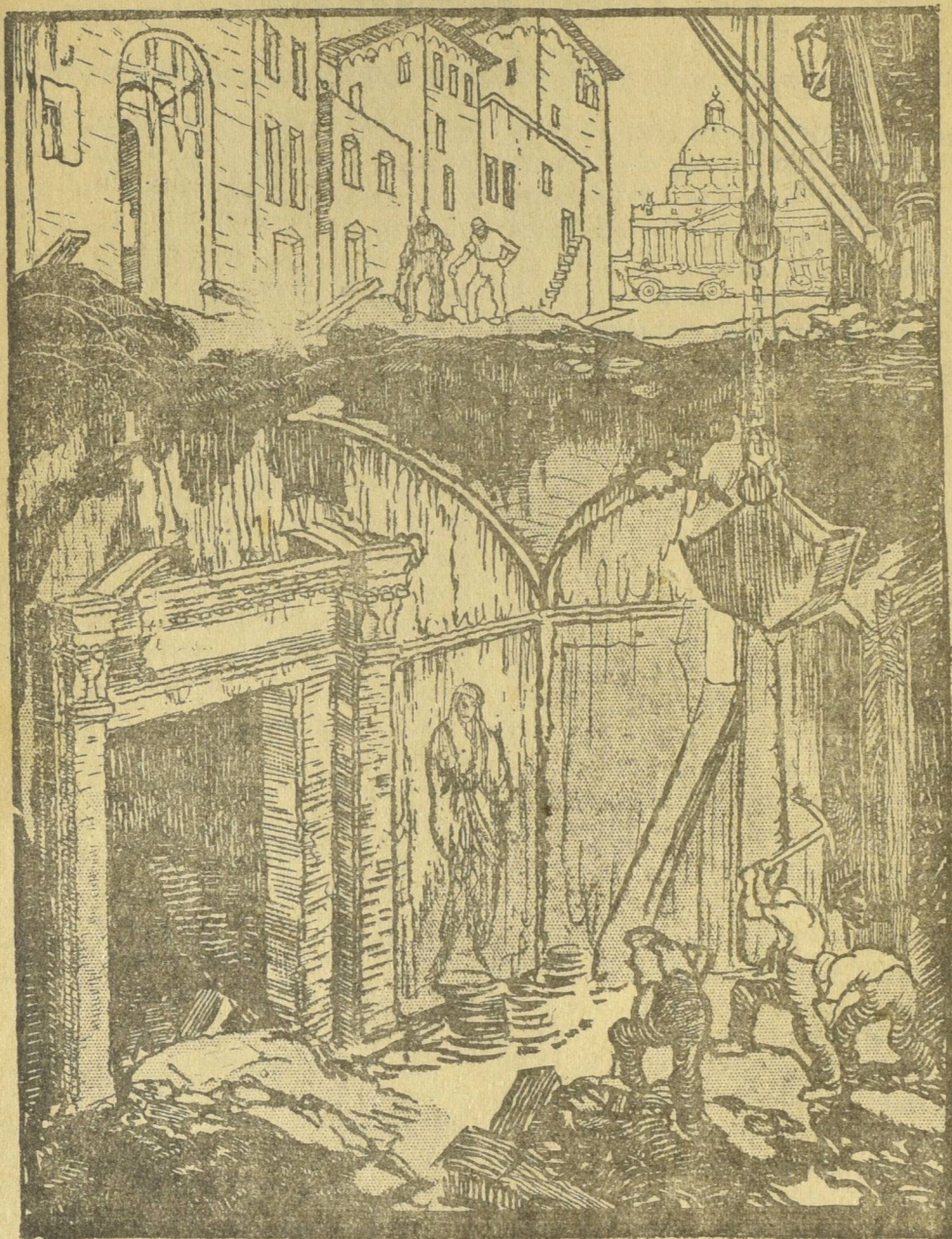
Les ouvriers qui virent les premiers ces remarquables peintures restèrent frappés d'étonnement et d'admiration devant ces deux peintures représentant, tels qu'on se les représente ha-

bituellement, les deux grands apôtres. Avant d'aller porter au dehors la nouvelle de leur découverte, ils s'agenouillèrent et firent chacun une ardente prière aux deux premiers saints de l'Eglise militante.

Ces peintures d'ailleurs avaient quelque chose de surnaturel. Gravés dans le mur, grandeur naturelle, les deux saints semblaient vivre, semblaient même, comme les chefs-d'oeuvre de Michel-Ange, vouloir parler. Leurs yeux, très grands, à l'exemple des peintures byzantines, noirs et vifs, avaient un regard grave et solennel. A son arrivée dans ces décombres, le professeur Paribeni, directeur des Antiquités, à Rome, partagea les mêmes impressions. Il resta à son tour en religieuse admiration devant ces représentations séculaires des deux apôtres. Naturellement, les travaux qui se poursuivaient à cet endroit furent arrêtés et les numismates entreprirent des fouilles à leur profit pour retirer de cet emplacement tout ce qui pouvait s'y trouver de vestiges historiques.

Quant au professeur que nous venons de nommer, il déclara tout de suite que dans ces excavations ne pouvait que se trouver la première véritable église chrétienne de Rome. C'est là, ainsi que dans les Catacombes, qu'avaient dû se tenir les premiers disciples de Jésus-Christ pour célébrer le culte divin et aussi pour se réfugier au cours des persécutions.

Ce temple souterrain comprenait de vastes salles, des escaliers dérobés,



des galeries, des retraites et enfoncements et des cryptes. Deux salles plus grandes que les autres, portent aux murs les noms des frères (fratres) Aurelius Felicissimus.

Ce temple déroboé dut être construit quelques années seulement après la mort de Notre Seigneur, et certainement du vivant de ses premiers Disciples. Et l'église—car aucun doute que

ce fut une église—servit certainement aux fins du culte chrétien. Les entrées secrètes qui en permettent l'accès le prouvent. Les peintures murales qui sont facilement reconnaissables, représentant des scènes des Saints Evangiles, pouvaient se camoufler pour tromper les espions et les observateurs païens. En effet, le païen qui d'aventure se fut trouvé dans ce temple, eut pu s'imaginer être dans une chapelle consacrée au culte d'Orphée ou de quelque autre divinité mythologique.

Dans une peinture très réaliste et très belle dans toute l'expression de la vérité, on voit Jésus prononçant le Sermon sur la Montagne. Le Maître a la figure et l'habit d'un berger assis au milieu de son troupeau, sur un roc élevé, un livre ouvert sur ses genoux.

Un autre groupe représente très distinctement le Christ prêchant dans le temple de Salomon, peinture qui, pour les profanes, eut suggéré l'idée de quelque dieu païen majestueux, se montrant à ses adorateurs.

Pour tromper davantage les espions des empereurs, sur certains murs, bien en vue, se trouvaient des groupes peints ou gravés de personnages en procession et voire même des paysages très simples de la campagne romaine. Les fidèles savaient distinguer entre les peintures païennes et les peintures pieuses dont elles pouvaient distinguer la signification au travers des déguisements symboliques obligatoires.

Les peintures des Saints Pierre et Paul témoignent aussi indiscutablement du caractère de ces lieux. L'artiste qui les fit dut connaître les deux apôtres et les peignit d'après le souvenir qu'il garda d'eux.

Saint Pierre a les traits forts et durs, et dans ses yeux brille l'étincelle de son courage et de sa détermination. C'est bien comme devait être cet humble pêcheur qui jeta là ses filets pour suivre le Sauveur. La fermeté que reflète son visage nous explique pourquoi Jésus changea son nom de Simon en celui de Pierre,—roc—: "Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église."

Saint Paul, surnommé l'Apôtre des gentils, naquit à Tarse, en Cilicie, vers le commencement de l'ère chrétienne et fut martyrisé à Rome en 67. Sa famille, juive d'origine, acquit à Tarse le droit de cité romaine. Il reçut le nom de Saül. Après avoir poursuivi les adeptes de la religion nouvelle, il reçut la mission de les rechercher dans toute la Syrie. Il se rendait à Damas, à la tête d'une troupe armée, lorsque Jésus lui apparut et le terrassa en disant: "Saül. Saül, pourquoi me persécutes-tu?" Converti par ce miracle, il annonça la résurrection de Jésus-Christ aux Juifs stupéfaits d'un tel revirement. Il se rendit alors à Jérusalem pour voir Pierre, le chef de l'Eglise naissante.

Il fut une première fois arrêté à Jérusalem par les Juifs et remis au préfet du prétoire à Rome. puis, deux ans plus tard, rendu à la liberté par Néron. Durant l'année 66, il se trouvait à Rome en même temps que saint Pierre. Enfermé avec celui-ci dans la prison Mamertine, il eut la tête tranchée sur la route d'Ostie, au lieu appelé les Eaux Salviennes. Sur son tombeau, fut élevée la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs.

Quant à saint Pierre, né à Bethsaïde, Galilée, il fut martyrisé lui aussi à Rome, tout probablement en l'an 67. Enfermé comme son collaborateur

dans la prison Mamertine, il fut crucifié, la tête en bas, sur la colline Vaticane, le jour même où saint Paul eut la tête tranchée.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Cette fête renferme pour nous un enseignement très éloquent, et qu'il ne faut pas oublier. Elle a été fondée à l'époque de nos grandes agitations nationales. Le vaisseau qui portait alors nos destinées politiques allait sombrer au milieu des tempêtes soulevées par les préjugés et les injustices. Le danger nous pressait de tout côté. Il fallait s'unir, se compter.

La Saint-Jean-Baptiste a été l'heureux trait d'union entre les Canadiens français en ces jours mauvais.

Le souvenir de la bravoure et du dévouement des pionniers de la foi et de la civilisation sur cette terre du Canada, l'histoire de toutes les choses grandes et sacrées que nos pères ont accomplies avant de pouvoir nous léguer ce sol et nos institutions civiles et religieuses, tous ces beaux souvenirs évoqués au jour consacré à la patrie, ont nourri, fortifié et enflammé le patriotisme. On a compris le besoin de l'union. L'union devient notre devise nationale, et le petit peuple du Canada laissa venir la tempête avec calme, et y résista avec courage.

La victoire a couronné ses efforts. Notre union, dans la résistance, a désarmé nos ennemis, et notre attachement inébranlable à nos "institutions" et à tout l'héritage national transmis par nos pères, a prouvé à ceux qui voulaient nous ravir ce dépôt précieux que nous étions dignes d'en jouir et de le conserver.

La tempête a passé, et aujourd'hui, le beau navire de notre prospérité na-

tionale vogue à pleine voile, par un jour serein, et sur un flot paisible et favorable. Ce triomphe est dû à l'union et à l'harmonie entre tous les Canadiens dans ces temps d'agitations.

La fête de Saint-Jean-Baptiste n'est pas une fête exclusive. Notre étendard national est assez large pour abriter toutes les races qui vivent sur ce sol. Nous tendons une main franche et sincère à tous nos compatriotes d'origines étrangères. Que nos vainqueurs ne craignent point de venir célébrer avec les enfants de Champlain et de Montcalm les journées "d'Oswégo", de "William-Henry", de "la Monongahéla", de "Carillon" et de "Chateauguay". Appelés à travailler ensemble, à combattre côte à côte sous le même drapeau, à remporter ensemble des victoires ou subir des défaites, il faut se connaître d'avance et sympathiser comme des frères.

LA CONSULTATION DU CORDONNIER

Un médecin de village porte une paire de vieilles bottines chez son cordonnier.

—Inutile, monsieur le docteur, dit le bon "bouif". Ces bottines-là ne valent pas les frais d'un ressemelage.

—Tant pis! dit le médecin; et il va pour se retirer, quand l'artisan le retient par la manche.

—Pardon... Et ma petite note, monsieur le docteur?

—Quelle note?

—Mais l'écu que vous me devez.

—L'écu que je vous dois?

—Dame, oui! Quand je vais vous voir pour ma santé, est-ce que vous ne me prenez pas cent sous, même quand vous ne me faites rien?

LA JERUSALEM DÉLIVRÉE

Sauvée une première fois par des hommes de foi, sous Godefroy de Bouillon, chef des croisés, elle l'est une seconde fois, en notre siècle, par des hommes de science qui veulent rendre à la ville sainte des juifs et des chrétiens son antique splendeur.—Le tramway dans la vieille cité de Salomon. . . .

Des travaux de génie civil considérables vont bientôt être entrepris en Palestine. Il s'agirait tout simplement de "faire revivre" la Mer Noire, dont les profondeurs médiocres et les conditions générales sont peu favorables à l'établissement de grands ports. Ces travaux se feront sous la surveillance de plusieurs équipes d'ingénieurs anglais qui, tout d'abord, perceront un tunnel qui traversera toute la sous-Terre Sainte. Les eaux de la Méditerranée seront amenées dans ce tunnel et jetées dans la Mer Noire pour lui redonner l'importance qu'elle avait aux temps préhistoriques, et aux temps bibliques.

Ce projet, ou mieux la mise à exécution de ce magnifique projet rendra la vie et la santé, par le moyen d'une irrigation bien faite, à des milles et des milles d'un territoire aride et sec comme le désert. En plus, grâce à la construction de turbines sur différents points du tunnel, toute la Palestine serait enfin munie d'un pouvoir électrique assez puissant pour alimenter toutes les industries du pays et en éclairer toutes les habitations.

Ce tunnel traversera les profondeurs de Jérusalem du nord au sud, et, quand il sera terminé, l'antique cité sera éclairée, comme Montréal, par de vulgaires lampes à arc ou réverbères et de grotesques tramways circuleront dans ses rues. Voilà bien le culte que portent les Anglais commerçants aux antiquités. Ils ne savent rien respecter des vieilles choses, allant jusqu'à faire tourner un petit tramway autour des pyramides d'Égypte!

Pour en arriver à tous ces perfectionnements modernes, il va falloir élever un viaduc souterrain de trente-sept milles de longueur et d'une chute, ou pente inclinée, de 1000 pieds.

La Mer Noire, qui est probablement l'une des plus grandes merveilles naturelles du monde, se trouve à 1,295 pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée, et en quelques endroits à 1,300 de profondeur. Le Jourdain est la rivière qui lui déverse le plus de ses eaux, mais plusieurs autres petits cours d'eau viennent aussi s'y jeter, de sorte qu'elle reçoit environ six millions de tonnes d'eau toutes les vingt-quatre heures.

Tandis que l'eau qui lui est ainsi versée est fraîche, la couche de sel qui forme son lit l'absorbe immédiatement, de sorte que ses eaux sont bientôt salées dans la proportion de 25 pour cent, ce qui tue la végétation et empêche les poissons d'y vivre.

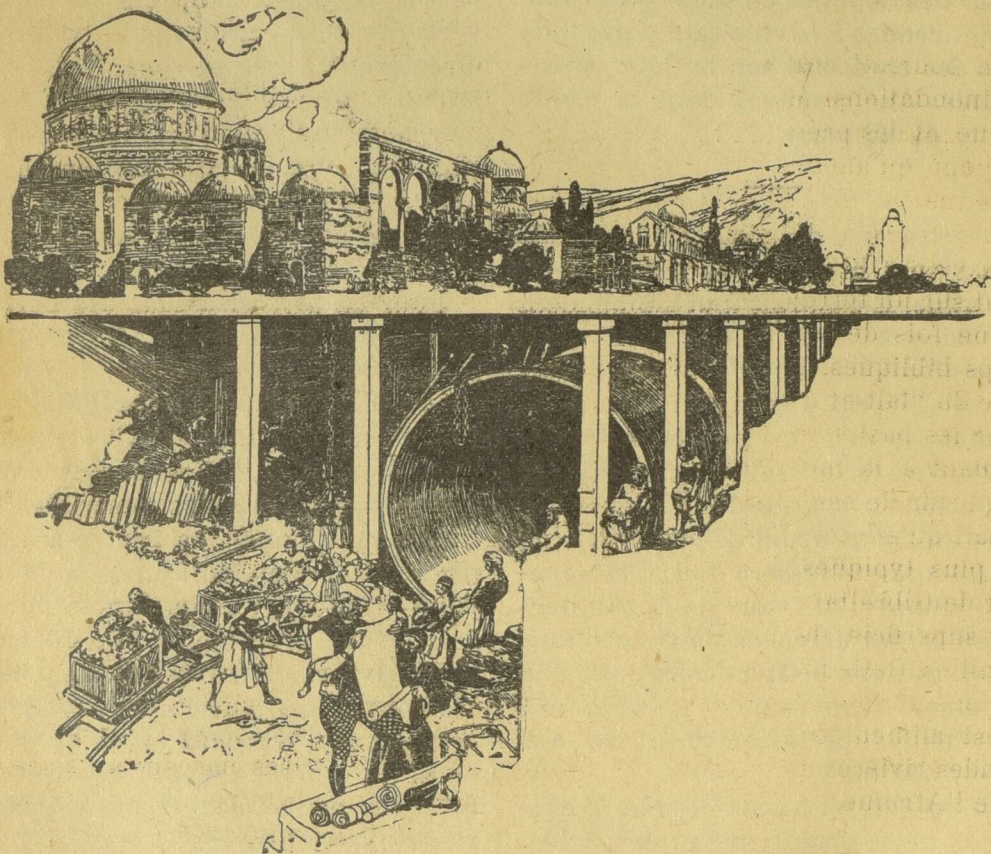
Ainsi, grâce au projet dont nous parlons, sinon que les eaux de la Méditerranée se jetteront dans la Mer

Noire, le trop plein de celle-ci s'épandra sur tout le territoire environnant, et le volume de ses eaux sera si grand qu'ainsi le pourcentage de sel ne sera pratiquement pas plus élevé que celui de la mer.

Les ingénieurs qui veulent ramener la vie végétative, animale et industrielle sur tout le territoire de la Mer

percée dans le roc le plus solide et à une grande altitude, dans des conditions beaucoup plus désavantageuses. Il se trouvera certainement du roc à faire sauter en Palestine, mais en moins grande quantité que sous les Alpes.

Cette chute de 1,300 pieds rendra possible la construction de stations de pouvoir hydraulique, sous la terre, où



Noire se rendent parfaitement compte de toutes les difficultés qu'ils rencontreront dans l'exécution de leur vaste projet, mais ils restent persuadés qu'il ne s'en trouvera pas d'assez grandes pour les empêcher de le réaliser.

Le tunnel Simplon, qui traverse les Alpes, entre la Suisse et l'Italie, fut

l'eau tombera sur des turbines rotatives, génératrices de pouvoir électrique à l'usage des usines, des factoreries et des chemins de fer, dans tout le sud de la Palestine.

La surface de la terre ne sera pas pour cela changée sur toute la superficie de Jérusalem; les temples et endroits historiques et religieux de la

Ville Sainte ne seront non plus nullement endommagés.

D'un autre côté, il se peut que le climat de cette contrée subisse, à la suite de ces radicales transformations, un changement notable.

L'évaporation des eaux plus fraîches sera plus rapide; la surface de la mer s'étendra en recouvrant les plaines environnantes et conséquemment, les pluies seront plus abondantes.

On pourrait craindre, par contre, des inondations. Mais, la chose a été prévue, et des précautions ont été prises pour qu'aucune des villes de la Palestine ne soit submergée. Les eaux reculeront vers le nord, le long de la vallée du Jourdain et se répandront sur un terrain désertique.

Une fois de plus, comme dans les temps bibliques, la Terre Promise, la terre du "lait et du miel", verra prospérer les pasteurs et agriculteurs.

Quant à la mer Méditerranée qui va fournir de ses eaux à la Palestine, on sait qu'elle est une mer intérieure des plus typiques, s'étendant du Détroit de Gibraltar à l'Asie, et couvrant une superficie de plusieurs milliers de milles. Cette mer peut dépenser des millions de tonnes d'eau, parce qu'elle est alimentée et grossie par les grandes rivières de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

—o—

AU PALAIS

Un avocat cause vivement avec un collègue.

—Pardon!... pardon! Ce n'est pas à moi qu'il faut venir dire que votre nouveau client, M. X..., n'est pas un escroc... Je le connais bien, moi... Je l'ai fait acquitter dans le temps!

LE CHEVAL MYOPE

Un journal médical américain parle d'un cheval qui porte des lunettes.

Le fermier ayant remarqué que la pauvre bête avait la vue basse il eut l'idée de consulter un excellent oculiste, et lui commanda de grandes lunettes, appropriées à la tête de l'animal et se retenant par un système ingénieux.

On ne trouva pas tout de suite le numéro convenable, mais un jour le cheval fut si visiblement à l'aise qu'on eut la certitude d'avoir bien rencontré.

Dans les premiers jours, le cheval parut étonné et gêné par l'attirail tout nouveau qu'on venait d'ajouter à son harnachement de tête. Mais peu à peu il s'y fit et finit par l'aimer et s'y attacher fortement.

"Le fait est—dit son propriétaire—que lorsque je le conduis au pâturage sans mettre ses lunettes, dans l'idée que pour brouter elles lui sont parfaitement inutiles, la pauvre bête est mal à l'aise et triste.

"Un jour, il hennit si plaintivement en s'en voyant privé, que je pris l'appareil à besicles et que je le lui mis.

"Aussitôt il parut tellement content, qu'il me caressa les bras et la poitrine avec ses naseaux; et lorsque je le pris ensuite par la bride pour le conduire au pâturage, il "jeta les talons en l'air" et courut en sautillant jusqu'au pré; bref, il était hors de lui de joie."

—o—

Il y a des gens qui ne peuvent laisser tomber une sottise sans la ramasser.

* * *

Le coeur a la forme d'une urne, c'est le vase sacré rempli de secrets.

UNE FEMME DE POIGNE

Elue maire d'une petite ville d'environ dix mille habitants, une jeune femme de vingt-quatre ans la débarrasse en quelques mois de tous ses mauvais citoyens et en fait une municipalité moderne.

Lorsqu'une forte délégation de femmes canadiennes fut reçue au buffet du Parlement provincial, au mois de février dernier, par le premier ministre Taschereau, pour lui faire entendre les doléances, et suppliques des femmes qui veulent obtenir le droit de vote, celles qui prirent la parole insistèrent pour qu'on leur donnât l'occasion de faire leurs preuves. Il est en effet bien difficile de juger des facultés de quelqu'un si ses facultés n'ont jamais été éprouvées. Il leur fut répondu que les femmes pourraient certainement conduire les affaires du pays avec, peut-être, autant d'intelligence que les hommes, mais que le refus apporté à leur demande de suffrage était motivé par des raisons d'une nature plus élevée.

Il n'y a aucun doute en effet que les femmes peuvent aisément être députés, maires de municipalité, ministres ou tout ce que l'on voudra, bien que nous ne souhaitons nullement qu'elles le deviennent pour leur plus grand bien. Aux Etats-Unis, dans certains états surtout où les femmes ont tous les droits, des femmes ont tenu toutes les charges publiques jusque-là réservées exclusivement aux mâles. Ainsi, au Canada, où, le mois

dernier, une jeune fille de vingt-quatre ans, fut élue, à une forte majorité, maire (et non plus mairesse) d'une petite ville du Manitoba, d'une population de 7,000 âmes environ.

Dans cette petite ville, où se retrouvent des éléments de toutes les nationalités du monde, formée en une proportion plus ou moins égale de bons et de mauvais sujets, pépinière de contrebandiers d'alcool, de faussaires et de mécréants d'autre acabit, jamais un maire ou un chef de police ne s'était préoccupé d'en nettoyer les bas-fonds et les mauvais citoyens pratiquaient au grand jour les commerces d'alcool et de drogue sur une haute échelle.

Cette jeune personne, lors de sa campagne électorale, avait déclaré n'avoir aucun programme. Tout ce que je me propose de faire, avait-elle dit, si vous m'élisez, est de purger la ville de tous les bandits qui lui ont mérité sa vilaine réputation. Elle fut élue, mais les contrebandiers n'en continuèrent pas moins pour cela d'exercer leurs différents métiers dans le monde interlope de la petite cité.

Mais la période de leurs vacances allait bientôt finir. La première chose que fit cette femme-maire fut d'assumer tout de suite les charges de chef de police, de présidente du bureau d'hygiène, de magistrat de police et de chimiste analyste. Ayant été garde-malade pendant de nombreuses années; ayant étudié le droit pendant ses loisirs, elle se croyait de taille,



avec la collaboration temporaire d'un médecin, de remplir ces différentes fonctions d'une façon très satisfaisante.

Quand la population apprit cela, elle fut alors convaincue que leur nouveau maire était encore plus "fou" qu'elle n'avait osé le croire. Mais, les gens ne restèrent pas longtemps sous cette impression. Bientôt, l'on vit le maire accompagné de son chien Aire-

dale et de deux agents errer dans des quartiers que jamais n'avait osé visiter un détective ou un policeman. Elle pénétrait dans tous les bouges, dans tous les tripots. Deux semaines plus tard, trente contrebandiers étaient arrêtés, condamnés à de fortes amendes et expulsés.

Ses perquisitions continuèrent ainsi pendant des mois et chacun lui révélait l'existence d'une bande nou-

velle ou d'un nouveau tripot, organisé à la suite d'une razzia faite dans le premier. Elle fut sans pitié, emprisonnant les uns, condamnant les autres à des amendes si fortes qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de se remettre sur pied et expulsant les plus dangereux.

Naturellement, cette chasse aux escrocs, aux contrebandiers, aux faussaires, n'allait pas sans danger, et elle reçoit chaque jour des lettres de menaces, qui, cependant, ne l'empêchent pas de tenir ses promesses et de débarrasser la ville de tous les mauvais sujets.

Mais les coups de balai qu'elle donna de tous les côtés n'en firent pas moins du joli travail. Quand, son terme terminé, elle se représenta devant ses électeurs et électrices, la ville qu'elle avait si bien administrée s'était acquis, durant son règne, la réputation d'une municipalité modèle, où ne se trouvaient que des honnêtes gens.

Comme on peut le voir par cet exemple, tiré de la réalité, les femmes pourraient certainement bien conduire les affaires publiques, si Dieu ne leur avait pas donné dans la vie un autre but à remplir; s'Il ne les avait pas façonnées, dans sa grande sagesse, pour remplir d'autres devoirs, non moins augustes quoique plus simples, ceux qui les retiennent au foyer.

Les hommes seraient de grands saints s'ils aimaient autant Dieu que les femmes.—Saint Thomas.

Pour une femme délicate, la plus séduisante déclaration d'amour est l'embarras d'un homme d'esprit.

LES FEMMES JUREES ANGLAISES DONNENT DES DECEPTIONS

L'introduction des femmes dans le Jury ne semble pas avoir donné, en Angleterre, les résultats qu'on attendait de cette innovation. Le plus souvent, les "jurées" se font excuser ou, pis encore, ne répondent même pas à la convocation, et quand elles consentent à siéger avec les hommes, elles rendent la tâche du président du tribunal si difficile que celui-ci est bien souvent tenté de les renvoyer à des tâches mieux appropriées à leur sexe. Il y a quelques jours, dans un procès d'assises, une femme jurée s'évanouit quand l'accusation produisit un linge taché de sang. A Newcastle, une autre n'a même pas attendu l'ouverture de l'audience pour perdre ses esprits. A peine arrivée au banc des jurés, elle fut prise de vapeurs, et quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle se pâmait tout doucement, au grand émoi des messieurs de la Cour.

LES FERMES AU CANADA

Voici, d'après les dernières statistiques, le nombre de fermes cultivées au Canada par provinces:

Ontario	184,887
Québec	12,017
Saskatchewan	120,900
Alberta	86,000
Manitoba	55,184
Nouvelle-Ecosse	46,269
Nouveau-Brunswick	35,502
Colombie Britannique	14,211
Ile du Prince-Edouard	888

Total général 698,868

UN ROMAN COMPLET

UN DE PLUS

Par Arthur DOURLIAC

I

Denis Bourel était le plus pauvre habitant d'un très pauvre village de l'Oise, dont Jean Monroy était le plus riche fermier.

Celui-ci avait la plus belle ferme du canton, celui-là, la plus pauvre chaumière.

L'un avait des prés, des bois, des vignes, des moissons au soleil, des chevaux à l'écurie, des vaches à l'étable, des moutons au pâturage, des volailles peuplant la basse-cour, des pigeons roucoulant sur le toit des granges regorgeant de blé.

L'autre n'avait ni champ, ni récolte, ni bétail, pas même la poule au pot du roi Henri, et sa masure, couverte de chaume, aux murs lézardés, à la cheminée branlante, semblait s'affaisser honteusement sur elle-même, sous le regard méprisant de sa voisine à la façade en pierre de taille, à la couverture d'ardoise et au balcon surplombant la route sur lequel ouvraient les six fenêtres du grand salon.

"Ouvraient" est une façon de parler, car, en général, les volets étaient hermétiquement clos sur les splendeurs de ce lieu magique dont les bonnes gens ne parlaient qu'avec une respectueuse déférence et qui n'apparaissait à leurs yeux éblouis que dans les

solennelles circonstances: baptêmes, noces, enterrements.

En temps ordinaire, la famille se tenait dans la "salle" où maîtres et serviteurs prenaient leurs repas en commun, à l'ancienne mode.

Sur un seul point, il y avait égalité entre le gros propriétaire et le pauvre journalier; tous deux avaient la même postérité: six garçons, tous bien vivants, bien portants bien mangeant... ce qui était parfois un inconvénient, non à la ferme où la huche était toujours amplement garnie; mais à la chaumière, où elle était absolument vide.

Au fond, maître Jean, jaloux de primer en tout, trouvait fort mauvais que la bénédiction divine, se manifestant, dit-on, en pluie de marmots, ne favorisât pas plus sa demeure que celle de Denis. Cela eut été plus équitable et plus sage.

Mais Denis n'en jugeait pas ainsi et était aussi fier de sa lignée que son orgueilleux voisin.

Un potentat disant: "Mes peuples", un gentilhomme disant: "Mes aïeux", un financier disant: "Mes millions", n'avait pas l'air plus triomphant que le pauvre hère sans sou ni maille disant: "Mes fieux".

Ses fieux! c'était toute sa richesse et toute sa joie et quand le dimanche

les Monroy et les Bourel se rencontraient au pied du chemin escarpé conduisant à l'église, si le journalier cédait modestement le pas à son patron, son regard, se reposant sur sa famille, disait clairement:

"En cela, mon maître; vous n'êtes pas plus riche que moi."

A ceux qui le plaignaient de cette lourde charge, il répondait avec ce ton mi-naïf, mi-narquois, particulier aux terriens:

• "N'est point père qui veut!"

Chaque fois que dame Monroy donnait un héritier à son mari, dame Bourel s'empressait de l'imiter et l'on n'eût pu dire chez qui le nouveau venu était le mieux reçu.

En fait, si l'ange, qui les apportait dans les plis de sa robe, eût dévoilé à chacun l'avenir qui l'attendait et lui eût donné à choisir entre la mesure enfumée où l'on se serrait pour lui faire place et la vaste demeure regorgeant d'abondance, plus d'un eût certainement tendu ses petits bras vers la chaumière des Bourel, où le nid était moins chaud, moins moelleux, mais où les coeurs étaient plus tendres.

Denis, brave homme s'il en fut, supportant gaiement sa misère, ne se plaignant jamais, riant toujours, doux, facile à tous et en particulier aux siens, était le meilleur des pères, s'ôtant le pain de sa bouche pour nourrir ses petits, travaillant, peinant, souffrant pour eux, prêt à donner son sang pour les faire sourire, à donner sa vie pour les empêcher de pleurer.

Un jour, au marché franc qui se tenait tous les mois à la ville, son dernier nœ réclama à cor et à cris un polichinelle trop cher pour la bourse du père, il s'était bénévolement fait arracher une dent "sans douleur"

pour gagner les quarante sous attachés à la démonstration et était rentré chez lui la mâchoire endolorie, la joue doublée de volume, mais le marmot radieux sur son épaule tenant serré dans ses bras le pantin désiré.

Maître Jean au contraire, dur à tous ses inférieurs: bêtes, gens, administrés (il était maire de sa commune), l'était également à sa famille.

Sa femme, douce et patiente créature, le craignait comme le feu, n'osant jamais élever la voix pour exprimer un avis ou hasarder une prière.

Ses fils tremblaient devant lui, du plus petit au plus grand, moins heureux que les garçons de ferme, sans un sou dans leur poche, sans une heure de liberté, sans l'ombre d'une bonne parole ou d'une caresse.

Aussi, lorsque l'ainé atteignit ses vingt et un ans, le premier acte de sa majorité fut-il de s'engager, la discipline militaire lui semblait infiniment moins rude que la discipline paternelle.

Maître Monroy ne lui pardonna pas cet acte d'indépendance et défendit même de prononcer son nom.

La pauvre mère dut cacher ses larmes et, à son lit de mort, n'eut même pas la consolation d'embrasser son premier-né qui se battait alors en Crimée.

Cependant, lorsque, après avoir obtenu les doubles galons d'or, Justin décrocha la croix d'honneur à l'assaut de Sébastopol, le vieux, flatté dans sa vanité, parut s'humaniser un peu et écrivit à son fils qu'à l'issue de la campagne, il pourrait venir reprendre sa place à la ferme. Hélas! il comptait sans son hôte ou plutôt sans son hôtesse.

Le jeune sergent blessé avait été soigné chez deux dames russes qui lui

avaient témoigné tant de bienveillant intérêt que le pauvre garçon, peu gâté sous ce rapport, en avait été profondément touché.

Mme Reskine, qui avait perdu un fils de cet âge, le traitait maternellement; quand à sa fille Lydia, elle était si douce, si compatissante, que son sourire était le meilleur baume pour toutes ses blessures.

Aussi, au moment de quitter cette maison hospitalière, le soldat éprouva un tel déchirement, qu'il ne put résister au besoin d'épancher son coeur et d'avouer à la mère le sentiment qu'il éprouvait pour sa fille.

Mme Reskine lui ouvrit les bras, Lydia lui tendit la main...

Mais leur consentement n'était pas le plus difficile à obtenir...

Aux premiers mots, le père éclata... Son fils ! un Monroy ! épouser une étrangère, une Cosaque !

Avec la défiance instinctive du terrien pour ce qui ne vient pas de "chez nous", il n'avait pas assez de mépris pour "ces gens de là-bas", des aventurières ! des enjôleuses ! cherchant à capter son héritage. Puis ce projet de mariage dérangeait absolument les siens.

Il avait un frère propriétaire d'un beau moulin à l'autre extrémité du village.

Bien que se rencontrant fréquemment au marché, à la messe, le fermier et le meunier ne se parlaient pas, brouillés de longue date par une de ces rivalités de succession aussi tenaces dans les campagnes que la haine des Capulet et des Montégut.

Cependant, à l'article de la mort, Pierre Monroy se réconcilia avec son aîné et lui confia sa fille unique, Rose, souhaitant qu'elle épousât un de ses cousins.

Le beau sergent était absolument celui qui lui convenait le mieux comme âge, caractère : il était loin de déplaire à sa cousine et le père, avec l'âpreté du paysan le plus riche à "s'arrondir", éprouvait une vive satisfaction à l'idée des "beaux biens au soleil" qui réunirait un tel mariage.

Aussi ordonna-t-il rudement à son fils de renoncer à ses billevesées et de se disposer incontinent à épouser l'héritière de Pierre Monroy.

Loin d'obtempérer à ce désir qui avait, au reste, toutes les formes d'un ordre, Justin répondit avec une respectueuse fermeté : que son coeur était pris, sa parole engagée, il réclamait instamment le consentement paternel et chargeait son vieil ami, l'instituteur M. Beaubuit, de le lui obtenir.

Ce dernier, à bout d'arguments, eut l'imprudence de représenter à l'irascible vieillard que son fils, étant majeur, pourrait à la rigueur s'en passer, s'il n'était retenu par le respect filial.

Ce fut un comble !

Blanc comme un linge, frémissant d'indignation, Monroy redressa sa haute taille :

"Des sommations, alors ! gronda-t-il d'une voix tonnante ; vous me menacez de sommation !..."

—Au contraire, je...

—Assez, monsieur Beaubuit ! Puisque la loi permet à un enfant de se révolter contre son père, il n'y a pas à discuter. Voici l'acte que vous me demandez, mais pour moi, c'est l'acte de décès de Justin Monroy, dont je trace le nom pour la dernière fois."

Il tint parole, refusant, sans les décacheter, les lettres portant le timbre de Russie et fermant la bouche de qui-conque voulait lui parler du rebelle.

Un jour, cependant, sa porte, sinon son cœur, dut s'ouvrir devant l'enfant prodigue qu'on lui ramenait hâve, épuisé, mourant, sans regard, sans voix.

Mme Reskine était morte, Justin et sa jeune femme s'étaient embarqués pour la France.

Le navire, assailli par une tempête, avait fait naufrage en vue de la Corse; l'équipage et les passagers avaient péri.

Justin, recueilli par des pêcheurs, avait été miraculeusement sauvé, mais sa raison avait sombré dans cette épouvantable catastrophe; et, malgré sa dureté, le père n'eut pas le courage de repousser cette lamentable épave humaine.

D'ailleurs son esprit autoritaire trouvait une orgueilleuse satisfaction à montrer à tous, terrassé, vaincu, frappé de la foudre, l'audacieux qui avait bravé la puissance paternelle:

"Ainsi le Ciel châtie les fils ingats!" semblait-il dire.

Et chacun courbait la tête, sans oser plaindre ni consoler cette grande infortune.

Justin, indifférent à tous, ne reconnaissant personne, demeurait des heures entières, silencieux, morne, accablé, l'oeil atone regardant vaguement devant lui, ne répondant ni au cordial: "Bonjour sergent!" d'Etienne Bourrel, son ancien compagnon d'armes; ni au: "Salut, Justin Ivanowitch!" du père Cosaque, le vieux vagabond à qui jadis il ne refusait jamais une piécette.

Seule, sa jeune belle soeur, Rose, qui avait épousé son frère cadet, parvenait à le tirer de son apathie.

Lorsque, pleine d'une tendre compassion, elle venait s'asseoir près de lui, son petit enfant nouveau-né dans

ses bras, chantant à demi-voix quelque berceuse, une lueur d'intelligence animait le regard éteint de l'infortuné et de grosses larmes roulaient lentement sur ses joues creuses.

Il traîna ainsi pendant tout l'été; puis, à la chute des feuilles, il s'alita et s'éteignit doucement sans avoir recouvré la raison.

A l'heure même où Justin Monroy rendait le dernier soupir, une femme aux traits jeunes, mais pâles et fatigués, à la mise simple, mais décente, portant dans ses bras débiles un paquet enveloppé d'un châle de laine, se dirigeait vers le village dont les premières maisons, la ferme des Monroy et la chaumière des Bourel se faisant vis-à-vis, apparaissaient à travers la brume matinale comme deux chiens de garde de taille différente.

Elle allait vite, vite, les lèvres serrées, le front penché, ne levant les yeux que pour mesurer la distance qui la séparait encore du but de son voyage et les reposant humides et troublés sur cette chose fragile emmaillottée de triples langes, perdue sous les couvertures, étroitement serrée contre son cœur, qui était un petit enfant.

Alors, elle effleurait d'un baiser furtif, la coque d'un bonnet dépassant la capeline comme l'aile d'un papillon et elle murmurait doucement:

"Dors, mon mignon, nous arriverons bientôt."

Le jour se levait lentement comme un vieillard frileux quittant à regret sa couche, l'ombre opaque de la nuit se rayait de lignes blanchâtres et derrière une sorte de gaze transparente s'éclaircissant peu à peu, apparaissaient les coteaux boisés se teintant de rose, les palines verdoyantes, les sapinières du Fond-de-Vaux formant une tache sombre, l'étang à demi desséché

balançant ses joncs et ses roseaux, comme les vagues de la mer, la rivière bordée de gais moulins et émaillée de vertes cressonnières; puis au fond du tableau, se confondant à l'horizon avec la grisaille d'un ciel d'automne, la masse noire et profonde de la forêt de Compiègne.

Des deux côtés de la route en dos d'âne les tilleuls rabougris semaient leurs feuilles rouillées sur les tas de cailloux méthodiquement alignés à leurs pieds comme une double rangée de tumulus sur lesquels les branches dénudées esquisaient une bénédiction.

Peut-être la jeune mère éprouvait-elle cette impression de marcher entre des tombes, car elle frissonna et serra plus fort son enfant contre son sein.

Soudain, comme pour ajouter à cette illusion lugubre, du haut du clocher dominant la vallée tomba lentement le son du glas.

"Qui est mort?" murmura la voyageuse en s'arrêtant oppressée.

Elle n'était plus qu'à quelques pas de la ferme sur laquelle planait un lourd silence, interrompu seulement par le chant du coq lançant sa note claire comme un appel de clairon.

Et l'étrangère, tremblante, en proie à une sorte d'angoisse superstitieuse, demeurait immobile, muette, hésitante, le regard rivé à ces grands bâtiments mornes et clos comme une prison.

... La porte charretière s'ouvrit violemment: un homme aux cheveux gris et drus, aux sourcils broussailleux, au teint jaune et bilieux, parut sur le seuil poussant devant lui un pauvre hère tout déguenillé qu'il jeta dehors d'une main vigoureuse, trahissant l'autorité du maître

Puis le lourd battant de chêne se referma avec un bruit sourd.

L'individu, si brutalement éconduit, fit quelques pas en titubant et, montrant le poing à la ferme:

"Sac à vin! Sac à vin! grommela-t-il d'une voix avinée, tu en as menti, Ivan Ivanovitch, je n'ai même pas bu un verre de "kwass" et j'ai la gorge sèche comme un fagot de bois mort.

"D'abord, je n'ai dit qu'la vérité... y a qu'la vérité qui fâche... T'as tué ton garçon... Jean Monroy... aussi sûrement que notre grand tsar Pierre, le sien...

"Pauvre Justin Ivanovitch! Il était bon pour tout le monde, lui?... même pour le vieux père Cosaque."

Tout en monologuant de la sorte, il ramassait son bâton et son bissac, roulés dans la poussière, et essuyait en maugréant les quelques croûtes qui s'en étaient échappées.

C'était un vieillard aux cheveux d'un blanc jaune, aux traits usés et flétris, au nez écrasé des Kalmouks, aux paupières rougies et clignotantes, à la barbe hirsute et sale.

Malgré ses véhémentes protestations, l'odeur d'alcool qui se dégageait de toute sa personne, sa parole empâtée et le peu d'assurance de sa démarche, trahissaient son intempérance et justifiaient la mesure d'expulsion dont il était l'objet.

Brusquement, il se retourna, les yeux troublés.

Une main tremblante s'était posée sur son bras.

"Qu'y a-t-il pour votre service, la petite mère? bégaya-t-il d'un air hébété.

—Qui... qui donc est mort là?" demanda la jeune femme d'un accent étrange en désignant la porte close.

“Qui?... un bon coeur comme sont toujours ceux qui partent... les méchants restent, eux; l'aîné des Monroy... et le meilleur de tous... Tenez, v'la encore la cloche des morts.

Un nouvel appel d'en haut invitait les fidèles à escorter d'une prière le chrétien qui partait pour ne plus revenir.

L'ivrogne s'agenouilla, bredouillant une oraison avec force signes de croix tandis que la voyageuse s'affaissant sur elle-même semblait l'imiter.

Mais il se releva seul...

“Voilà une petite mère bien dévoteuse, murmura-t-il; eh! ma fine! ne restez point comme ça... votre marmot prendrait froid... pauvre petit pigeon... Bon! l'vlà qui pleure... est-ce qu'elle ne l'entend pas?”

Il la toucha doucement.

A ce simple contact, elle perdit l'équilibre, ses bras s'ouvrirent, laissant glisser leur précieux fardeau, et elle retomba en arrière, inerte, glacée.

II

Dame Bourel faisait chauffer la soupe de ses hommes et la bouillie de ses marmots, dont l'un, pendu à sa jupe, suivait tous ses mouvements, tandis que l'autre s'agitait dans son berceau, dès qu'elle cessait de le balancer du pied.

Dans la cour, Denis et ses aînés, manches retroussées, chemise ouverte, faisaient leurs ablutions matinales dans un seau d'eau fraîchement tirée du puits; les plus jeunes barbotant comme des canetons, s'éclaboussant à plaisir; le père secouant, après chaque plongeon, sa face ruisselante et son épaisse toison rayée de fils d'argent, en découvrant ses dents blanches dans un large sourire.

Au premier tintement du glas, tout s'immobilisa au dedans comme au dehors.

La mère demeura la cuillère en l'air, les petits le bec ouvert, les grands cessèrent leur jeu et Bourel montrant sur le seuil sa bonne face rougie jusqu'aux oreilles par le rude contact du torchon de grosse toile, dit tristement:

“C'est fini.”

—Un bon chrétien de moins, observa la Denise.

—Un bon patron aussi, appuya le fils aîné d'un ton de regret sincère. Maître Justin était doux et humain au pauvre monde, il ne molestait pas ses serviteurs et ne méprisait personne. Là-bas, au régiment malgré ses galons, il avait toujours une bonne parole et un paquet de tabac pour les camarades.

—Maître Monroy, doit être bien triste, malgré sa dureté pour son garçon, dit la mère.

—N'empêche que c'est lui qui l'a tué, à ce qu'on prétend, opina le cadet.

—Tais-toi, Charlot, ne répète pas de semblables choses, interrompit Denis: crois-tu Dieu possible qu'un père tue son enfant?

—Un père comme le nôtre, ben sûr que non; mais, en face, ce n'est point la même chose, et malgré leurs écus et leurs biens au soleil, je ne changerais pas mon sort avec celui des héritiers de la ferme.

—Ni moi, ni moi!” s'écrièrent d'une seule voix les trois frères en âge d'exprimer leurs sentiments, dans un élan d'enthousiasme auquel les plus petits se joignirent de confiance.

“C'est que nous nous aimons solidement, mes fieux, dit le père rayonnant, et que tout l'or du monde ne

vaut pas le bonheur d'être unis comme les cinq doigts de la main. Dieu nous conserve pareillement!

—Ainsi soit-il ! répondit pieusement dame Bourel en embrassant son dernier-né, tandis que son mari plaquait à la ronde de gros baisers sonores ou des tapes amicales.

Sa soupe avalée à la hâte, il mit une chemise blanche, sa blouse bleue du dimanche, et se disposa à aller rendre ses devoirs à son patron.

L'aîné, Etienne, qui travaillait aussi à la ferme depuis son congé, s'apprêtait à l'accompagner.

"Tu viens avec moi, garçon? interrogea Denis.

—S'il vous plaît, mon père, je serais content de revoir une dernière fois mon ancien sergent. Il m'a appelé au milieu de son délire, à ce que raconte le père Cosaque; mais maître Monroy n'a permis à personne d'approcher son fils vivant; il ne le défendra plus maintenant qu'il est décédé.

—Tout ça, ce sont des menteries d'ivrogne que des gens de bon sens ne devraient pas répéter. Je suis sûr que M. le maire te ferait bon accueil...

"Seulement, vois-tu, mon gars, ajouta le brave homme en se grattant la tête, il doit avoir un gros chagrin et comme t'as quasiment l'âge du défunt et que vous avez servi ensemble, ça pourrait doubler sa peine.

—Vous avez raison, dit Etienne; sensible à cette délicatesse du coeur, que l'éducation ne suffit pas à donner; je n'irai pas aujourd'hui."

Denis ouvrit la porte donnant sur la route et se dirigea vers la ferme.

Mais à peine eut-il fait trois pas, qu'un cri de surprise appela toute la maisonnée.

"Jésus! Seigneur! Qu'est-ce qu'il y a, mon homme?" s'écria la Denise

toute apeurée en voyant son mari enlever dans ses bras robustes le corps inanimé d'une femme dont la tête livide se renversait sur son épaule.

Doucement, il la déposa avec précaution sur la couchette, pendant que dame Bourel ramassait délicatement le petit enfant roulé dans le fossé, riant et gazouillant sur son lit de gazon avec l'heureuse insouciance de son âge.

La bonne créature lui fit une petite place à côté des siens et s'empressa auprès de la mère, s'efforçant vainement de la ranimer, lui passant sur la figure un linge mouillé, lui frottant les tempes avec du vinaigre, lui frappant dans les mains.

Etienne disposait des serviettes devant l'âtre pour réchauffer ses membres tandis que le père expédiait ses autres fils dans toutes les directions.

"Cours à la ferme, Charlot, le médecin y est peut-être encore; toi, Michel, va prévenir M. le curé, et toi, Claude, le garde-champêtre."

Chacun obéit, et de toute la nichée, il ne resta au logis que l'aîné et les deux derniers. François, bébé de dix mois qui partageait son dodo avec le bébé inconnu, et Prosper, jeune homme de trois ans qui, intimidé par le triste spectacle, demeurait à la porte, le doigt dans son nez d'un air dubitatif.

Le médecin arriva le premier, mais il ne put que constater le décès causé par la rupture d'un anévrisme.

"Pauvre femme, dit-il, en laissant retomber sa main inerte, elle n'a guère plus de vingt ans. Vraiment la mort fauche aujourd'hui les jeunes pousses.

—Si jeune et si belle!" soupira le Denise, en contemplant avec une pro-

fonde pitié le pâle visage de l'étrangère.

C'était, en effet, une charmante créature: ses traits fins et délicats étaient encadrés d'une épaisse chevelure d'or retombant en lourde masse sur l'oreiller de grosse toile; ses yeux fixes et vitreux étaient d'une nuance indéfinissable entre l'émeraude et le saphir; ses mains blanches ne semblaient pas habituées aux rudes travaux des champs et bien que sa mise fût des plus simples, elle indiquait une certaine aisance.

Quant à l'enfant, ses langes brodés, son bonnet ruché, sa pelisse ouatée, n'avaient rien de commun avec la livrée des malheureux.

"Qui est-elle? d'où vient-elle? où allait-elle?" interrogea le médecin.

Triple question à laquelle nul ne pouvait répondre.

On fouilla vainement les vêtements de la morte; ils ne contenaient ni argent, ni papiers, ni aucuns indices propres à reconstituer son identité, et l'enquête ordonnée à cet effet n'eut pas un meilleur résultat.

Quelques jours après, deux cercueils, l'un couvert de couronnes, suivi d'un nombreux cortège d'amis et de parents en tête desquels marchait le maire de Duvy, entouré de ses enfants, — l'autre orné d'un simple bouquet de fleurs des champs et suivi de Denis et de sa famille, — gravissaient lentement l'étroit chemin montant au cimetière.

Justin fut solennellement déposé dans le caveau de la famille des Monroy.

L'inconnue reposa sous une simple croix de bois, sans nom, sans épithèque.

Après le défilé, Denis, son chapeau

à la main, s'approcha du maire, sanglé dans sa redingote.

"Allons, décidément, monsieur le maire, vous ne voulez rien faire pour ce 'fiot' là?" dit-il en désignant l'orphelin que la Denise portait maternellement dans ses bras. "Ce serait pourtant une brave action et qui ferait plaisir à celui que nous pleurons tous."

Le fermier eut un geste sec de refus :

"Non, répondit-il durement, la commune a assez de ses indigents, sans s'embarrasser de ceux du dehors: celui-ci sera envoyé à l'hospice.

—A l'hospice! répéta Bourel indigné, point, monsieur Monroy, et puisque vous le prenez ainsi, tant pis pour vous. Vous avez un enfant de moins... J'en ai un de plus!"

Avec "un de plus" la bénédiction divine sembla s'asseoir à l'humble foyer.

Le chômage et la famine, sa soeur, ces deux plaies des ménages pauvres, s'en allèrent de compagnie, les bras eurent leur besogne, les estomacs leur ration et la huche ne se trouva plus jamais vide comme devant.

"C'est toi, mon p'tit gars, qui nous apporte la chance", disait Bourel en caressant de sa main calleuse, les boucles blondes de l'orphelin; "je ne suis pas beaucoup plus riche depuis que tu es là, mais assurément je suis moins pauvre."

D'ailleurs "contentement passe richesse" et le bonhomme content de lui et des autres, satisfait de sa bonne action, ne demandait à Dieu que travail et santé.

La prière était trop modeste pour n'être pas exaucée.

Aves "un de moins" la tristesse et le deuil entrèrent à la ferme des Monroy.

La mort en avait appris le chemin, elle ne l'oublia plus et, bien des fois, les fenêtres closes du grand salon s'ouvrirent pour regarder de leurs yeux de verre, passer, l'un après l'autre, les héritiers du maître qui, morne et silencieux, les conduisait rejoindre leur aîné.

Peu à peu, le caveau de famille s'emplissait, la maison se vidait.

Bientôt, de toute cette lignée dont il était si fier, il ne resta plus au malheureux père qu'une petite-fille née du mariage de sa nièce et du frère de Justin.

"Pauvre homme! il fait pitié, on lui donnerait cent ans", disaient les commères en le voyant tout courbé, suivre tête nue le cercueil de son dernier.

Sa haute taille s'était voûtée, ses cheveux grisonnants étaient devenus tout blancs, sa démarche était moins ferme.

Mais il se raidissait quand même, sa voix demeurait brève et impérieuse, ses yeux secs et son front, creusé de rides profondes, ne s'inclinait même pas pour la prière.

Tel un chêne superbe, malgré les orages brisant ses rameaux, dispersant son feuillage, dresse encore fièrement sa cime altière vers le ciel en feu.

Cependant, lorsqu'à la porte du cimetière, il vit défilér, chapeaux bas, les six robustes gars des Bourel, le maire ne put réprimer un mouvement de sourde colère et, quand le septième, Justin, sa petite main dans celle de son père adoptif, passa à son tour devant lui, il lui jeta un si mauvais regard que le pauvre se serra tout craintif contre Denis.

Jean Monroy se rappelait-il que ses malheurs successifs dataient de la venue du petit étranger?

Se reprochait-il sa dureté?

Voyait-il une punition divine dans ces deuils répétés le laissant seul au bord de la tombe?

Méditait-il les paroles de l'humble journalier: "Vous avez un enfant de moins... J'en ai un de plus!"

"Un enfant de moins!" Quelle amère ironie!

C'était maintenant: Tous de moins.

Et pas un ne serait là pour lui fermer les yeux.

Avec le courage du désespoir, il se cramponna au seul bien qui lui restât, sa petite Rosette.

C'était une mignonne fillette, frêle et délicate comme sa mère, à qui elle avait coûté la vie.

Privée des soins maternels et confiée aux servantes, elle avait à grand-peine franchi les difficiles étapes de la première enfance, arrêtée à chaque pas par quelque fièvre, quelque bronchite la terrassant à l'improviste comme un voleur au coin d'un bois.

Et le grand-père, épouvanté, mettait la maison en émoi, donnant les ordres les plus contradictoires, faisant courir à droite, à gauche, envoyant à la ville, télégraphiant à Paris, appelant les plus célèbres médecins au chevet de sa chère malade.

Ce père si dur, si impitoyable, était le plus tendre des "bons papas".

Rosette n'avait qu'à exprimer un désir pour qu'il fût obéi comme un ordre, qu'à proférer une plainte pour que bêtes ou gens, ceux qui avaient le malheur de lui déplaire, fussent sacrifiés sans miséricorde.

Tous les coqs de la ferme eurent le cou tordu parce que le chant matinal réveillait trop tôt "la demoiselle", et plusieurs servantes reçurent leur congé pour ne pas satisfaire assez vite ses caprices.

Le résultat de cette belle éducation fut de gâter absolument les qualités naturelles de l'enfant.

Flattée, adulée, choyée, elle ne tarda pas à se croire d'une essence supérieure à tous ceux qui l'entouraient et devint aussi fière, aussi intraitable, aussi arrogante que maître Monroy lui-même.

III

Le petit Justin (Etienne, son parrain, lui avait donné ce nom en souvenir de son ancien chef) venait d'atteindre ses neuf ans. C'était un ravissant blondin, aux joues vermeilles, à la peau transparente, aux yeux changeants comme ceux de sa mère. Nature fine et nerveuse, il contrastait avec ses frères d'adoption qui, plus épais, plus lourds, avaient pour lui une admiration protectrice, et une tendresse pleine de précautions, comme pour un objet fragile et précieux.

"Il est si mignon", avait coutume de dire le père Bourel en caressant délicatement ses boucles soyeuses.

"Quand je l'embrasse, j'ai toujours peur de le casser", ajoutait Etienne avec un gros rire.

C'était la joie de leur cœur, le plaisir de leurs yeux, et jamais ombre de jalousie ne s'était glissée dans ces âmes simples. Aussi l'orphelin adorait-il cette famille qui s'était faite sienne, sans oublier celle qu'il n'avait pas connue. Doté d'une intelligence vive et d'une sensibilité précoce, il sentait profondément ce qu'il avait perdu et ce qu'il avait trouvé, gardant pieusement le culte des morts et, vouant une reconnaissance au-dessus de son âge aux vivants qui s'étaient si volontiers serrés pour lui faire place à leur foyer, à leur table et dans leur cœur.

Parfois, agenouillé devant le tertre de gazon où reposait sa mère, il cherchait à se rappeler cette fugitive vision, à se figurer comment elle était avant de retourner parmi les anges.

Et son père?

Ressemblait-il à ce bon papa Denis, qui l'aimait tant et si bien?

Il n'ignorait pas ces êtres chers dans la même pensée et, chaque dimanche, il suspendait une couronne de fleurs ou de feuillage, aux deux bras de la croix à la mémoire des deux absents.

D'un naturel grave et réservé, sans être sauvage, il fréquentait peu les enfants du village, se contentant de la société de ses frères.

Seul le père Cosaque lui inspirait une certaine sympathie.

Bien qu'il ignorât la rencontre de sa mère et du vieux mendiant (celui-ci dans sa défiance craintive des gens de justice, ayant jugé prudent de n'en point parler). Il était attiré vers lui par une sorte d'affinité, écoutant ses interminables histoires de guerre, ses récits de chevauchées et ses divagations d'ivrogne sur sa jeunesse et son pays. Le père Cosaque avait eu, en effet, une existence fort tourmentée.

Entré en France avec les Alliés, en 1815, il les avait laissés repartir sans lui, la terre française lui semblait sans doute plus agréable et plus douce que les désolantes steppes de l'Ukraine.

Il était donc demeuré à Duvy, y avait pris femme et faisait souche...

On ne peut malheureusement ajouter "d'honnêtes gens", le Russe ayant gardé de ses incursions d'antan, des habitudes pillardes et une fâcheuse tendance à confondre le tien et le mien, qu'il avait fidèlement transmise à ses enfants, et qui leur valait, com-

me à lui, de désagréables démêlés avec les gendarmes.

Mais il rachetait ce "léger" défaut par d'autres qualités fort appréciées des gens du pays. Il était d'humeur obligeante et joviale, avait toujours force drôleries à conter dans son dialecte bizarre, mélange de patois picard et de petit-russien. Il dansait la cosaque en s'accompagnant sur le fifre et l'accordéon avec force singeries et grimaces, et il ne pouvait y avoir de nocés, de festins, de réjouissances, sans lui.

Véritable bohème, ivrogne et paresseux, il n'avait jamais voulu travailler à amasser quelques sous pour sa vieillesse. Insouciant du lendemain, comme l'oiseau sur la branche, picorant de-ci de-là, chantant partout et riant toujours, il avait atteint un âge avancé, sans modifier son genre de vie, ni se corriger de ses vices. Il vagabondait, traînant sa misère et ses haillons, errant de ferme en ferme, couchant aux étoiles l'été, dans une grange l'hiver, en attendant qu'on le trouvât mort au bord de quelque fossé.

De toute sa progéniture, il ne lui restait qu'une petite fille, répondant au nom prétentieux de Zémillia. Il l'emmenait avec lui par les grands chemins; mince et fluette, elle se glissait dans les caves, les poulaillers, pour dérober quelque pichet de cidre ou quelques oeufs frais pondus qu'elle rapportait au vieux renard revenant bredouille de sa quête.

Zémillia était une fillette dégingandée et forte laide. Elle avait les cheveux roux et embroussaillés, le visage grêlé comme une écumoire, le nez écrasé, héritage prématuré de son grand-père et des yeux verdâtres qui n'étaient jamais d'accord.

On la disait un peu idiote, cependant elle ne manquait pas de malice pour jouer de mauvais tours à ceux qui avaient le malheur de lui déplaire.

Le père Monroy en savait quelque chose.

Il avait beau jurer et tempêter, monter la garde lui-même autour de son verger, charger son fusil avec affectation; pas une fois, depuis nombre d'années, il n'avait pu récolter une seule de ces belles poires "duchesse", d'une espèce unique, dont Rosette était si friande et qui mûrissait sous sa fenêtre... pour les belles dents de Zémillia.

"Si jamais je te pince, petite ma-raudeuse", grondait le fermier en voyant ses poiriers dévastés.

Elle ne faisait qu'en rire.

En revanche arrivait-il quelque accident à Justin, laissait-il s'égarer quelque volaille, cherchait-il vainement les oeufs de quelque dinde (ces volatiles ayant la fâcheuse habitude de pondre toujours loin du nid), Zémillia battait les buissons, lui ramenait le déserteur ou le conduisait au bon endroit.

Elle lui témoignait une affection jalouse et inquiète, singulier mélange de protection et de soumission. Elle l'eût défendu comme un petit frère et lui obéissait comme un chien.

Le père Cosaque, de son côté, lui montrait une amitié particulière, lui prodiguant les noms caressants à la mode de son pays: mon petit pigeon, ma tourterelle, comme les "iems-chilk" à leurs chevaux. Il lui apprenait à jouer de l'accordéon en l'accompagnant sur le fifre, tandis que son troupeau picorait autour de lui, et que Zémillia assise sur l'herbe, écoutait, extasiée, cette étrange harmonie.

Justin avait beaucoup de dispositions et de goût; sans méthode et sans autres leçons que celles du vieux vagabond, il parvenait à tirer de son ingrat et défectueux instrument des airs mélancoliques et doux, sorte de mélodie triste et sauvage à la fois, qui ravissait son maître improvisé.

—“Tu joues aussi bien que l’hetman Gourkoff, un fameux musicien pourtant, ma petite colombe, répétait-il, et tu pourrais entrer dans la musique impériale de notre petit père Alexandre!”

Justin avait une plus haute ambition. La musique ne lui suffisait pas, il avait soif de s’instruire, de devenir un savant comme M. Beaubuit, le maître d’école. Il n’osait exprimer ce désir, retenu par un sentiment de délicatesse bien rare à cet âge.

D’abord, c’était priver son père adoptif du maigre pécule que lui rapportait son “louage” comme gardeur de dindons, puis, c’était un surcroît de dépense. L’école se payait alors, et, si peu que ce fût, les trente sous par mois que versait Bourel pour son dernier-né, Prosper, grevaient déjà suffisamment son modeste budget... surtout pour le profit qu’en tirait l’écolier.

Prosper, en effet, était loin de montrer une passion immodérée pour l’étude.

Il pleurait toutes les larmes de son corps en prenant le chemin abhorré de la classe, et, souvent, au premier détour, il prenait... la clef des champs et venait retrouver Justin à l’herbage.

—“Laisse-moi garder tes bêtes, lui disait-il.

—Oui, seulement prête-moi ton livre”.

Et le nez plongé dans l’abécédaire, il s’évertuait à en déchiffrer les mystères. Un jour, Denis le surprit dans cette grave occupation.

—“Que fais-tu donc là, petiot?” lui demanda-t-il, pendant que maître Prosper se dissimulait derrière un tronc d’arbre.

—“Je tâche de m’apprendre à lire, papa Denis.

—T’as donc envie de devenir un savant?

L’enfant ne répondit pas, ses yeux parlaient pour lui.

—“T’es encore bien petit, mais il n’est jamais trop tôt pour bien faire. Tu accompagneras Prosper à l’école et j’espère que t’en profiteras mieux que lui.”

Le lendemain, le brave homme présentait lui-même son nouvel écolier à l’instituteur.

—“Soignez-le bien, monsieur Beaubuit, il a la tête moins dure que ses frères et vous donnera de la satisfaction. Pour ce qui est du prix, vous m’excuserez si je suis quelquefois en retard.

—Laissez donc, monsieur Bourel, ne parlons pas de ça. Je ferai comme vous. “J’aurai un élève de plus!”

M. Beaubuit était le type de ces modestes et consciencieux instituteurs qui souvent prodiguent autant de savoir et de mérite dans leurs humbles chaires de campagne, que bien des illustres professeurs au nom retentissant, volant de salons en salons, aux cours desquels on vient en équipage.

Si les élèves montraient moins de zèle à franchir sa porte que le public mondain celle des conférenciers à la mode, la faute n’en était certes pas à son enseignement, mais aux multiples séductions du dehors.

Le ciel bleu, le gai soleil, contrastant avec la classe triste et sombre, les papillons aux ailes diaprées, libres de s'envoler dans l'azur, eux ! les linots et les pinsons, narguant les dénicheurs, à l'ombre des bois, les bluets et coquelicots se balançant sur une mer d'épis dorés, comme des voiles multicolores sur les flots argentés, les cerises vermeilles appelant les lèvres rouges, les pommes tentatrices pliant elles-mêmes les branches jusqu'aux menottes avides des petits-fils d'Adam, tout cela entraîne à l'école buissonnière, l'été, comme l'hiver les glissades sur l'étang glacé, les bonshommes de neige et les combats homériques aux projectiles moins dangereux que ceux de M. Turpin.

Il fallait une force de volonté bien rare chez des écoliers, pour éviter les pièges tendus sur leur chemin, par cette bonne nature, complice du roste disant :

Enfants, aimez les champs, les vallons,
[les fontaines,
Les chemins que le soir emplit de voix
[lointaines,
Et l'onde et le sillon, flanc jamais as-
[soupi
Où germe la pensée à côté de l'épi.
Prenez-vous par la main et marchez
[dans les herbes,
Regardez ceux qui vont liant les blon-
[des gerbes,
Epelez dans le ciel plein de lettres de
[feu
Et quand un oiseau chante, écoutez
[parler Dieu.

Justin, lui, résistait à la tentation.

Qu'il fit beau ou laid, que la pluie
fit rage ou que le soleil dardât ses
rayons, que la grêle le cinglât au vi-
sage ou que le vent s'engouffrât dans

son manteau, il arrivait toujours et quand même le premier, grillé ou transi, suant et soufflant, les mains violettes ou les joues écarlates, et s'installait bien vite à son pupitre.

Jamais M. Beaubuit n'avait eu un
pareil élève

En moins d'un an, il sut lire, écrire, compter mieux que tous ses camarades. Il est vrai que, si on l'eût écouté, il eût travaillé fêtes et dimanches.

Mais Bourel n'entendait pas de cette oreille.

"Il faut jouer et courir comme les autres mon lieu, ça ne suffit pas d'être bien savant, faut encore être bien portant."

Justin obéissait à regret et passait chaque jeudi avec un de ses frères qui se le disputaient à qui mieux mieux et attendaient impatiemment leur tour.

Avec Etienne, son parrain, il conduisait la charrue, écoutant les récits militaires, et brandissant l'aiguillon comme une baïonnette, lorsque l'ex-zouave lui racontait l'assaut de Sébastopol ou la prise de Malakoff.

Avec Charles, qui travaillait aux cressonnières, il coupait, bottelait, empilait les cressons dans les grandes mannes; s'intéressant à tout, questionnant sur tout, et si obligeant, si serviable, que le patron, en passant, avait toujours pour lui une bonne parole et une tape amicale.

Avec Claude, qui était berger, il s'en allait dans les gras pâturages, dans les vertes prairies entouré du troupeau bêlant et se bousculant, des brebis, des agneaux et des chiens, qui le connaissaient aussi bien que leur maître, il aidait ce dernier à installer le parc et parfois, par grande faveur, obtenait de passer la nuit avec lui dans

sa petite cabane où l'on a déjà si peu de place pour un!

Avec François, qui était cantonnier, il cassait des pierres sur la route en échangeant un cordial "bonjour" avec les voyageurs se rendant à la gare, les ménagères se rendant au marché, et le bon vieux docteur, se rendant près des malades, qui avait reçu jadis le dernier soupir de sa mère.

Avec Michel, qui était "garde" du moulin de feu Pierre Monroy, il apprenait à connaître ce mécanisme ingénieux et compliqué, il allait en bateau sur la rivière en se gardant bien d'approcher de la vanne dont son frère lui expliquait le danger. Et le petit garçon s'évertuait à comprendre la force prodigieuse de cette eau si légère faisant mouvoir ces grosses meules si lourdes. Le nez en l'air, il regardait les sacs monter et descendre, se balançant pesamment au bout d'une corde comme d'énormes taupes blanches; les garçons meuniers, avec leur visage enfariné comme Pierrot, passant et repassant devant les larges baies ouvertes, se penchant dans le vide, à croire qu'ils allaient tomber.

Ou bien il remontait la vallée, jusqu'au Fond-de-Vaux, sorte de gorge sauvage, couronnée de bois touffus, hérissée de pins rabougris, semée de blocs de granit, creusée d'innombrables terriers à l'entrée desquels émergeait de temps en temps le museau d'un lapereau friand de serpolet, il s'étendait sur l'herbe verte fleurant le baume et le romarin et relisait quelque récit de guerre, évoquant les grands chocs d'épées, croyant entendre gronder le canon, car il adorait les histoires militaires et les recherchait avidement comme les souvenirs de caserne de son grand frère Etienne, ou les

divagations homériques du père Cosaque.

Parfois alors, d'un buisson de houx, ou d'un fouillis d'églantiers, sortait une tête embroussaillée suivie d'un long corps en guenille, et Zémilia venait sans bruit se pencher sur l'épaule du lecteur, fixant ses gros yeux ronds sur les lignes blanches et noires, bien que ce fût lettre morte pour elle.

"Est-ce beau, Zémillia? demandait-il en riant.

— Très beau, répondait-elle gravement.

— Ça t'amuse!

— Oui, puisque ça t'amuse."

Une étrange affection unissait ces deux êtres, sorte de pitié attendrie chez l'un, admiration naïve chez l'autre.

"Sans papa Denis, pensait Justin, j'aurais peut être été ainsi."

Et il lui semblait payer une dette à moins favorisée que lui, en ne repoussant pas cette pauvre créature disgraciée, rebutée de tous.

Devinait-elle ce sentiment? comprenait-elle cette délicatesse? appréciait-elle cette générosité? Ses réflexions n'allaient pas si loin. Etre tout d'instinct, elle sentait mieux qu'elle ne raisonnait.

Justin était bon pour elle.

Et elle eût donné sa vie pour Justin.

Un matin, M. Beaubuit entra dans la salle d'école, tenant par la main une fillette dont les vêtements de drap fin, la mise soignée, contrastaient avec les sabots et les hardes grossières des autres écoliers.

Comme dans beaucoup de villages, à cette époque, l'école réunissait garçons et filles, les uns à droite, les autres à gauche.

"Voilà votre place, mon enfant, dit l'instituteur en désignant à la "nou-

velle" un pupitre en face de Justin, qui occupait le première rang en qualité "de tête de classe".

La petite personne le toisa dédaigneusement avec une hauteur digne de son grand-père.

"Je voudrais bien ne pas être à côté d'un mendiant", dit-elle d'un ton sec qui fit monter le rouge au front de Justin.

Le maître feignit de ne pas entendre, c'était la petite fille de "M. le maire" et il faut ménager l'autorité dont on dépend.

Mlle Rosette devait entrer au couvent, mais seulement après sa première communion.

Jusque-là, son grand-père, retardant le plus possible la séparation, avait décidé qu'elle suivrait la classe de M. Beaubuit où elle trouverait les égards dus à son rang.

"Tu es la petite fille de Jean Monroy, on ne l'oubliera pas si tu ne l'oublies pas toi-même", lui avait-il dit.

L'oublier! elle n'avait garde.

Pénétrée de son importance, fière de sa fortune et de la situation de "bon papa" elle voulait primer en tout, à l'étude comme au jeu.

Mais pour cela, il fallait travailler d'abord, se faire aimer ensuite.

Et Rosette n'en prenait pas le chemin.

En classe, dès que la leçon commençait, elle se plaignait de lassitudes, de maux de tête, et comme Jean Monroy avait bien recommandé qu'on ne la fatiguât ni ne la contrariât en rien, on s'empressait de la reconduire à la ferme.

À la récréation, elle ne voulait jouer qu'avec les enfants bien mis et dont les parents, fermiers, meuniers ou cressonniers, approchaient sans l'égaliser, de la position de ses parents.

Encore les blessait-elle par ses airs de hauteur.

Bientôt elle fut universellement détestée et dans ce monde en miniature, miroir fidèle des passions bonnes et mauvaises du grand, elle ne comptait pas un ami.

Pas un? Si.

Et bien qu'elle se fût probablement indignée de cette audace, un de ses camarades, le plus pauvre et le plus humble, lui témoignait une véritable amitié.

C'était Justin.

Bien souvent, et cela depuis des années, il avait contemplé de loin cette petite figure pâle collée aux vitres de sa chambrette, pauvre fleur de serre privée d'air et de soleil, pauvre oiseau prisonnier dans sa cage dorée. Il la plaignait de tout son cœur de demeurer ainsi recluse et solitaire, tandis que les enfants de son âge prenaient joyeusement leurs ébats.

De son grand fauteuil, blottie sous les couvertures, enfoncée dans ses oreillers, elle les regardait d'un oeil jaloux, gambader dans la poussière de la route ou glisser sur l'étang glacé; et leurs cris, leurs rires, leur exubérante gaieté lui donnaient envie de pleurer.

Avec sa précoce sensibilité, Justin devinait ce gros chagrin.

Souvent il s'arrêtait au milieu d'une partie de saute-mouton ou de marelle en rencontrant le regard attristé de la petite malade où il croyait lire un muet reproche.

Aussi s'ingéniait-il à lui être agréable, à satisfaire ses impérieux caprices.

Il avait pour compagnon habituel un rouge-gorge apprivoisé qui lui obéissait au doigt et à l'oeil, venant se poser sur sa tête, se glissant dans

sa veste et dont le gentil manège et les joyeux "tireli" séduisaient fort Mlle Rosette.

Elle eut un désir fou de le posséder. Bien qu'il lui tint aussi fort au coeur que "Sans-Souci" à son meunier, Justin le céda sans hésiter à la première réquisition de maître Monroy qui, avec ses façons d'autocrate, trouvait tout naturel de jouer les Frédéric et ne le récompensa pas même d'un simple "merci".

Quand Zémillia, enchantée de son larcin, lui apporta une de ces belles poires fondantes, fruit de Tantale pour leur propriétaire, il gronda bien fort la maraudeuse, et la nuit même, déposa sur la fenêtre de sa petite voisine la duchesse savoureuse qu'il eut la joie de lui voir croquer à belles dents.

Un jour, il s'avisa de lui donner une aubade avec son accordéon.

Mais le succès ne répondit pas à son attente, Mlle Rosette, qui avait probablement ses nerfs ce jour-là, fit inviter le malencontreux musicien à aller jouer plus loin, et il obéit tout déconfit.

Bien qu'il n'eut guère à s'en louer, Justin excusait volontiers les défauts que ses camarades moins patients qualifiaient d'insupportables et dont, sans lui, ils eussent plus d'une fois tiré de malicieuses vengeances.

Rosette ignorait cette quasi-protection, dont elle se fût montrée, au reste, plus offensée que reconnaissante, et détestait, autant qu'elle le méprisait, l'enfant trouvé dont elle faisait son souffre-douleur.

C'était lui, en effet, qui avait la désagréable corvée de la reconduire à la ferme, lorsqu'elle avait ses "vapeurs", maître Monroy ne voulait pas que sa petite-fille s'aventurât seule par les

chemins, et elle ne lui rendait pas cette mission de "confiance" agréable, au contraire.

Assurée de l'impunité, l'enfant gâtée s'évertuait à jouer tous les tours possibles à son jeune Mentor, ministre responsable des sottises de son tyran.

Mais il n'osait ou ne voulait s'en plaindre, tenant malgré tout à ce rôle ingrat de protecteur auquel il trouvait quand même une certaine douceur.

Elle était si joliette, si brave, "la demoiselle" dans son pimpant ajustement, sous son coquet chapeau de paille ombrageant son charmant visage, encadré de boucles soyeuses que ne parvenait pas à enlaidir sa moue dédaigneuse.

Et le jeune garçon au teint halé, aux gros sabots, à la veste rapée, qui la suivait à distance respectueuse, en portant son petit panier, contemplait avec une admiration naïve cette mignonne créature dont le pied léger courbait à peine les pâquerettes et les boutons d'or redressant leurs têtes pour la voir passer.

Un matin, c'était au moment des compositions des prix, M. Beaubuit venait de dicter les questions d'histoire, et Justin, laborieusement penché sur sa copie, s'appliquait de tout son coeur, lorsque Rosette qui, le nez en l'air, n'avait pas encore écrit une ligne, se plaignit tout à coup de violentes douleurs de tête, demandant avec insistance qu'on la reconduisit à la ferme.

Justin se leva.

"Finis ta composition, mon enfant", dit l'instituteur qui n'était pas absolument dupe de ses feintes indispositions.

Mais la fillette n'entendait pas de cette oreille; elle redoublait ses plain-

tes, ses gémissements, tandis que l'écolier faisait voler sa plume.

Enfin n'y tenant plus, il termina hâtivement et tendit sa copie à son maître.

— "Oh! mon pauvre Justin, je crains bien que tu n'aies manqué ton prix, dit ce dernier en hochant la tête.

— Je me rattraperai, l'année prochaine, monsieur Beaubuit, répondit le brave garçon en étouffant un soupir; je suis prêt, mam'zelle Rosette."

La fillette passa devant lui, sans mot dire: elle avait failli attendre!

Ils s'en allèrent de compagnie, elle en avant, la tête haute, les lèvres pincées, l'air dur et méprisant, — lui, faisant contre fortune bon coeur et fredonnant un vieux Noël.

— "Tais-toi, tu me fais mal à la tête" dit-elle d'un ton de commandement.

Il obéit aussitôt et continua de marcher silencieusement.

— "Alors, tu n'auras pas ton prix d'histoire à cause de moi? dit Rosette irritée de sa soumission.

— C'est probable, mam'zelle.

— L'aurais-tu eu sans cela?

— Je n'en sais rien.

— Moi, je n'en crois rien. Heureusement, je t'ai fourni un prétexte pour excuser ton échec.

— Ce n'est pas aimable, ce que vous me dites là, mam'zelle Rosette, mais quand on souffre, on n'est pas de bonne humeur. Ça vous fait bien mal?

— Pas du tout. Je m'ennuyais à l'école, voilà tout.

— Ah! par exemple! si j'avais su...

— Est-ce que tu te permettrais de me blâmer, par hasard?

— Ça ne me regarde pas.

— Et si ça te regardait?

— Eh bien! si ça me regardait... je vous dirais que ce n'est pas beau de mentir.

— Je fais ce qui me plaît.

— Je le vois bien.

— Et s'il me plaisait de te faire gronder?...

— Oh! ça ne serait pas la première fois.

— Tu n'as qu'à te plaindre à mon grand-père, dit-elle avec un rire moqueur.

— Je ne me plaindrai pas; d'abord ça pourrait attirer de la peine à mon père Denis.

— C'est possible.

— Ensuite, ça ne servirait à rien.

— C'est certain.

— Enfin, parce qu'au fond vous êtes plus à plaindre que moi.

— Moi!

— Oui, vous, toute belle demoiselle que vous êtes, bien riche et bien considérée, vous êtes au-dessous du pauvre garçon que je suis quand vous me faites gronder injustement et c'est moi qui ai à vous pardonner, ce que j'ai fait de bien bon coeur, car, au fond, vous n'êtes pas méchante, mais seulement mal éduquée.

Rosette était blanche de colère.

Un mendiant! un enfant trouvé! avoir l'audace de lui parler ainsi.

C'était trop fort.

Elle allait se plaindre à son grand-père... et sans tarder... et il l'écouterait, elle.

Ils étaient arrivés au pont de bois formé de quatre planches jetées sur la rivière.

Selon sa coutume, Justin voulut prendre la main de sa compagne.

— "Je n'ai pas besoin de toi", dit-elle en le repoussant.

Mais ce mouvement trop brusque lui fit perdre l'équilibre, son pied glissa et elle tomba à l'eau.

Justin poussa un cri de terreur et plongea sans hésiter.

En quelques brassées, il la ramena à la surface et chercha à gagner la berge.

Mais il n'était pas très habile nageur et la fillette cramponnée à son cou paralysait ses mouvements.

Il faisait de vains efforts pour lutter contre le courant qui l'entraînait vers le moulin.

"Au secours! au secours!" appela-t-il d'une voix haletante.

Mais rien ne répondit.

A cette heure, tout le monde était aux champs, les deux rives étaient désertes.

Seul, un bateau sans batelier se balançait parmi les nénuphars. S'il pouvait seulement l'atteindre!

Mais non! le sourd grondement de la vanne se rapprochait de plus en plus, une force irrésistible les poussait vers l'abîme.

Seul, Justin aurait pu se sauver, la pensée ne lui vint même pas.

Réunissant toutes ses forces dans un suprême appel:

"A moi! Michel!" cria-t-il.

A travers le nuage opaque qui déjà couvrait ses yeux, il crut voir le bateau s'agiter, une ombre se dresser et se pencher sur le bord...

Il voulut crier encore... mais l'eau l'étouffait déjà... il se sentit couler et perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il était dans le grand lit des Bourel, tous réunis à son chevet.

"Ah! mon pauvre fieu! quelle peur tu nous as faite!" s'écria dame Bourel en s'essuyant les yeux avec son tablier tandis que Denis respirait comme un soufflet de forge.

"Et... et mam'zelle Rosette?"

—Sauvée aussi, répondit Michel en se mouchant bruyamment; le médecin t'a quitté pour retourner près d'elle.

—Sauvée par qui?

—Mais par toi, je pense, mon gars, vu que Michel vous a retrouvés ensemble sur la berge... mam'zelle Rosette cramponnée à ton cou et toi la serrant si fort, si fort qu'on n'avait quasiment vous détacher.

—Et le bateau?

—Le bateau? il était sur la rivière donc et ne serait pas venu tout seul à votre secours?

—Je croyais... je me serai trompé.

—En attendant, filleur, maître Monroy te doit une fière chandelle", dit Etienne.

Justin ne répondit pas, il n'était qu'à demi rassuré sur les conséquences de cet accident qui pouvait lui être imputé à blâme.

En effet, dans son désespoir, le vieillard l'accusait de son malheur.

Il n'avait pas veillé sur Rosette, c'était de sa faute!

Et au lieu d'éloges bien mérités, Justin ne reçut que d'amers reproches.

La fillette seule eût pu le justifier et, malgré son humeur vindicative, elle n'y eût pas manqué sans doute.

Mais hélas! à la suite de cette commotion, une fièvre violente s'était déclarée et elle était dangereusement malade.

Pendant plusieurs mois elle fut entre la vie et la mort et dès qu'elle fut transportable, les médecins ordonnèrent son départ pour Nice.

Lorsque la voiture, qui emportait le grand-père et la petite-fille, sortit de la ferme, Justin, qui se tenait tout triste sur le seuil de la chaumière, aperçut un mouchoir s'agitant à la portière.

Mais il n'osa prendre pour lui cet adieu.

IV

Rosette était maintenant en pension.

A son retour du Midi, son grand-père l'avait placée à Paris, chez les dames de Sainte-Clotilde, où elle devait terminer son éducation à peine ébauchée.

Justin, lui, était au collège.

M. Beaubuit, émerveillé de ses brillantes dispositions, avait demandé une bourse pour lui. Lorsqu'il avait prié le maire d'apostiller sa demande, ce dernier s'y était vertement refusé. A quoi bon développer chez ces gens-là des idées au-dessus de leur position? De pauvres diables destinés à gratter la terre en savaient toujours assez long!

L'instituteur avait tenu bon et, avec une fermeté à laquelle maître Monroy n'était pas habitué, avait insisté sur cet acte de justice auquel, plus que tout autre "M. le maire" devait son concours, après le service signalé rendu par Justin à sa petite-fille.

Le fermier avait froncé le sourcil.

Il n'aimait avoir d'obligations à personne et n'admettait pas plus les leçons que les idées généreuses qui ne sortaient pas de son propre cerveau.

"Je ferais volontiers quelque chose pour ce garçon s'il se conduisait bien, plus tard, dit-il froidement; mais encourager une ambition déplacée serait lui rendre un mauvais service. D'ailleurs, vous vous exagérez l'importance de ses petits succès. A votre école il est le premier, parce qu'il est avec des ânes, mais au collège il serait vraisemblablement le dernier."

Et sans en écouter davantage, il avait tourné le dos à l'instituteur déconfit.

Mais M. Beaubuit ne s'était pas tenu pour battu.

Profitant d'une absence de l'irascible vieillard, il avait chaleureusement plaidé la cause de son élève auprès de l'adjoint, homme juste et bienfaisant qui s'y était intéressé, avait pris l'affaire en main et mené toutes les démarches si rondement, que lorsque le maire était rentré dans sa commune, elle comptait un administré de moins et le collège de Beauvais un élève de plus.

Trop fier pour manifester une colère inutile, maître Monroy se renferma dans une dédaigneuse indifférence, affectant d'ignorer même l'existence du jeune boursier. Mais M. Beaubuit se faisait un malin plaisir de la lui rappeler.

"Il marche, notre protégé, il marche!" lui répétait-il quand il le rencontrait, en lui énumérant complaisamment ses succès.

"Grand bien lui fasse!" répondit sèchement le fermier.

Il avait fini par prendre en grippe cet enfant trouvé, si durement repoussé par lui jadis, et qui sans lui, malgré lui-même, gagnait peu à peu sa place au soleil.

Son éloge l'irritait comme une critique personnelle. Son dévouement même n'avait pas obtenu grâce devant lui. Il lui en voulait doublement d'être beau, intelligent et bon, et s'il ne lui reprochait pas d'avoir saucé sa chère Rosette, il cherchait à en diminuer le mérite. Après tout il n'avait fait que réparer son imprudence et sa sottise; c'était à lui de mieux veiller sur le trésor qui lui était confié.

Au fond, il souffrait, dans sa vanité, de l'intervention de ce mendiant, de ce va-nu-pieds, dans sa vie, dans ses affections. Lui être redevable de quelque chose était insupportable à son

orgueil. La moindre allusion à ce sujet le mettait hors de lui.

Rosette partageait-elle ces sentiments?

Assurément elle était trop petite-fille de son grand-père pour qu'une certaine dose d'humiliation ne se mêlât pas à sa reconnaissance. La généreuse conduite de Justin lui rendait plus sensible la conscience de ses torts, et sa fierté se révoltait à l'idée que celui qu'elle traitait avec tant de mépris s'était encore une fois montré supérieur à elle. Aussi, pendant toute la maladie, résista-t-elle au désir de remercier elle-même son sauveur, retenue par une fausse honte l'emportant sur l'impulsion de son bon petit coeur.

S'il allait se moquer d'elle? lui rappeler ses méchants propos, ne fût-ce que par un sourire, un regard ironique trahissant cette pensée:

"Sans moi, pourtant, vous seriez au fond de la rivière!"

Non! elle ne s'abaisserait pas devant lui!

Cependant, à l'heure du départ, au moment de quitter ces lieux où elle avait failli mourir, son ingratitude lui parut vraiment trop odieuse.

Quoi! pas même un simple "merci" à ce pauvre garçon qui avait risqué sa vie pour elle!

Justement il était là sur le bord de la route, son bonnet à la main, pas l'air vainqueur, ni fanfaron, au contraire, mais triste, abattu, comme un chien rebuté par le maître qui l'abandonne.

Cette vue fit à Rosette l'effet d'un muet reproche, et sans réfléchir davantage, obéissant à un irrésistible élan, elle se pencha à la portière et agita son mouchoir.

"A qui donc dis-tu adieu, petite?" interrogea maître Monroy.

Et elle répondit en rougissant:

"Au village, grand-père."

L'étincelant soleil d'août dorait les moissons plus riches, plus abondantes que de coutume.

Le ciel propice aux moissonneurs, était d'un bleu de saphir, et les épis gonflés de grains, les arbres chargés de fruits, promettaient aux hommes une ample récolte de tous les biens de la terre. Les oiseaux gazouillaient dans les branches; les cigales chantaient dans les blés... et ni la fronde d'un écolier, ni l'acier du faucheur, ne venaient troubler leur ramage. La nature, abandonnée à elle-même, déployait toutes ses magnificences pour l'oeil du Créateur. On se fût cru au sixième jour de l'écriture, alors que Dieu n'avait pas encore donné le roi à la création.

On n'était cependant plus à l'âge d'or des temps bibliques, mais en l'année de fer, de feu et de sang: 1870, que le poète devait appeler si justement "l'année terrible". Et si la solitude et le silence régnaient sur nos belles campagnes, c'est que le spectre de la guerre et de l'invasion les emplissait de terreur et de désolation.

Seul, un piéton, blanc de poussière, une valise à la main, hâtait le pas sur la route déserte suivie par sa mère seize ans auparavant.

Certes, elle-même n'eut pas reconnu, dans ce grand garçon distingué, au sévère uniforme de Grignon, à la lèvre ombragée d'un léger duvet, le tout petit être blotti dans ses bras et serré frileusement contre son coeur.

Justin venait de terminer brillamment ses études, il avait tenu toutes les promesses de son enfance, et par

son labeur acharné, sa conduite exemplaire, avait mérité l'estime de ses maîtres et l'amitié de ses condisciples. Mais il ne s'enorgueillissait pas de ses succès, en faisant hommage à son vieux maître, à ses parents adoptifs, et c'était à eux aussi qu'il s'exprimait d'en rapporter le fruit. Plein d'une généreuse ardeur, il ne songeait qu'à leur rendre par son travail ce qu'ils avaient fait pour lui et à entourer leur vieillesse des mêmes soins qui avaient entouré son enfance.

Aussi, tandis que ses professeurs, encourageant ses aptitudes, lui prédisaient les triomphes universitaires, lui ne songeait qu'à son village et à tous les êtres chers qui y attendaient son retour. D'ailleurs il avait sucé, sans doute avec le lait de la bonne Denise, l'amour de la terre; il n'avait pas pour ses nobles travaux, le mépris qu'affectent trop souvent les gens des villes. A Beauvais, sur les bancs du collège comme sur le pavé des rues il était demeuré le "ferrien" attaché au sol arrosé de la sueur de ses pères et aspirant à le faire fructifier à son tour.

Il préférait être un bon "rural" qu'un mauvais "citadin", et il n'avait point tort.

Longtemps (et c'avait été son chagrin) il avait craint que la force lui manquât, il se trouvait si délicat, si frêle, en se comparant à ses frères si robustes. Mais en grandissant, il avait compris qu'à notre époque de progrès, la terre elle-même se cultive autant avec la tête qu'avec les bras et que l'instruction est un instrument aratoire tout comme la herse et la charrue. Aussi laissant de côté Polytechnique et la Normale, vers lesquelles le poussaient ses professeurs, préparait-il modestement son examen pour

Grignon, où il venait d'être admis dans un bon rang et dont il étrennait l'uniforme, tout joyeux de faire cette bonne surprise à ses chers parents.

Mais, contre son attente et contre la coutume, personne n'était venu le recevoir à la gare, et le cœur angoissé, comme celle qui le portait jadis, il suivait la longue route poussiéreuse, se demandant quel malheur l'attendait au bout et pourquoi pas un visage souriant, pas une main tendue, pas une voix amie...

"Bonjour, Justin!"

Le ton était rauque et la figure qui se levait du fossé, laide sale et repoussante.

Pourtant, dans sa tristesse de son isolement, le jeune homme en fut tout réchauffé, et il répondit par un affectueux:

"Bonjour, Zémillia."

La grande fille, que les années n'avaient pas embellie, au contraire, vint à lui en dandinant son long corps maigre et le regardant avec une naïve admiration, se mit à rire niaisement en frappant dans ses mains.

Jamais, depuis qu'il avait quitté le village, elle n'avait manqué de venir ainsi saluer son retour.

C'est que pour elle, surtout, ce départ avait été un réel malheur, elle s'était sentie plus abandonnée que jamais et privée de cette protection efficace, de cette influence bienfaisante, elle s'était retrouvée en butte aux persécutions haineuses des gamins dont le fabuliste a pu dire avec tant de raison:

Cet âge est sans pitié!

Puis, elle-même sous le coup du désespoir et de la colère, était devenue plus méchante, ne se bornant plus

aux voies et aux rapines qu'on lui reprochait déjà avec raison, mais faisant le mal sans motif, sans excuse, pour rien, pour le plaisir, ouvrant la porte des bergeries et des poulaillers au loup et au renard, étranglant les lapins dans les étables, martyrisant les bestiaux dans les pâtures, leur arrachant la laine, leur coupant la queue, dévastant jardins et vergers, etc.

On l'avait même accusée, chose plus grave, d'avoir fait chanter le "coq rouge", selon l'expression vendéenne, et une fermière qui avait eu l'imprudence de lui interdire sa grange vit, en une nuit, flamber trois de ses meules.

La clameur publique désigna clairement Zémillia, mais, faute de preuves, l'affaire n'eut pas de suite.

Les villageois n'en demeurèrent pas moins convaincus de sa culpabilité et toutes les portes se fermèrent devant les deux vagabonds.

D'ailleurs avec l'âge, les facultés du père Cosaque s'étaient affaiblies, il ne pouvait plus racheter ses déprédations et payer son écot par ses grimaces, ses chansons et ses bouffonneries.

Ce n'était plus maintenant qu'un débris sinistre et lamentable de l'ivrognerie et du vice. Il était presque hébété, ne parlant plus, ne remuant plus: la paralysie: qui avait envahi ses jambes, gagnant peu à peu le reste du corps. Emu de cet état pitoyable, on avait voulu le faire entrer à l'hospice. Mais à cette idée, l'énergie du vieillard s'était réveillée; il ne voulait pas qu'on l'enfermât, lui, qui jadis courait librement dans le steppe, prétendait mourir au soleil du bon Dieu. Il pria, pleura, supplia et de guerre lasse, craignant d'être enlevé par ses gendarmes, il s'enfuit une nuit, traîné

par sa petite-fille, dans une méchante brouette volée à son propriétaire.

Depuis lors, ils erraient tous deux dans les bois, se terrant le jour comme des bêtes fauves, se nourrissant de racines, de mûres sauvages et de baies de sorbier, se désaltérant aux sources vives et ne traversant que la nuit les villages endormis.

"Où est-il maintenant ton grand-père? interrogea Justin, ému malgré lui à ce récit confus, embrouillé de divagations.

Il sommeillait doucement, derrière une meule, sa tête grise dodelinant de ci de là.

"Grand-père, c'est Justin", dit sa petite fille en le secouant.

Il ouvrit un oeil trouble et égaré et fixa le jeune homme un instant sans le reconnaître, puis il eut un rire silencieux qui découvrit ses gencives édentées et bégaya d'une voix pâteuse:

"Justin Justinowitch,... oui,... fameux musicien,... pour lui,... plus tard."

Et ébauchant un clignement d'yeux, il tapotait sur son accordéon en tirant quelques sons criards.

Soudain des cris d'effroi, mêlés au bruit d'un galop furieux, arrachèrent le jeune homme à ce triste spectacle.

Un cabriolet, emporté par son cheval, volait dans un tourbillon de poussière, cahoté sur les pavés, rasant les tas de pierres qu'il menaçait de graver, les fossés où il menaçait de verser.

Sans hésiter, Justin se jeta à la bride de l'animal affolé et, se laissant traîner pendant quelques mètres, parvint à l'arrêter sans autre accident.

Deux voyageurs sautèrent aussitôt en bas de la voiture.

L'un était un valet de ferme, blême de terreur, l'autre une jeune fille aux joues rosées par l'émotion.

— «Merci, monsieur, dit-elle en tendant la main au jeune garçon, je vous dois probablement la vie...

Et ce n'est pas la première fois, mam'zelle Rosette, observa le domestique avec un gros rire; pas vrai, monsieur Justin?

— Rosette!

— Justin!

Quoi! c'était là sa petite compagne de jadis, l'enfant terrible qui lui causait tant de soucis et de peines, qui le faisait gronder et punir et qu'il avait tirée de la rivière.

Quoi! c'était là l'enfant trouvé, son souffre-douleur, le petit "mendiant" qui portait son panier et escortait à distance respectueuse la "demoiselle" qui ne daignait pas l'honorer d'un regard.

Depuis cette époque lointaine, ils ne s'étaient jamais revus.

Justin ne venait qu'aux vacances et Rosette les passait tout entières au bord de la mer, dont l'air salubre était nécessaire à sa santé délicate.

Cette année seulement, la gravité des événements avait modifié le programme et ramené la jeune pensionnaire à la vieille maison familiale.

Confuse, rougissante, elle regardait à travers ses longs cils baissés son ancien camarade, lui trouvant bonne tournure et pas du tout l'air paysan.

Lui s'émerveillait de la voir si gracieuse, si avenante, avec des façons de petite femme.

Le silence devenait embarrassant.

Rosette le rompit en disant gaiement:

— «Décidément, Justin, le ciel vous place toujours sur mon chemin pour

réparer mes sottises. Merci encore pour cette fois... et pour l'autre."

Elle l'appelait "Justin" comme par le passé, avec une franche camaraderie, mais elle n'employait plus le tutoiement méprisant de jadis.

— «Voulez-vous remonter, mam'zelle Rosette, voilà bijou calmé, dit le valet en flattant le cheval.

— Oh! non, Jean-Pierre, j'ai eu trop grand'peur, si jamais j'essaye encore de conduire moi-même! Ramène le cabriolet à la ferme, je rentrerai à pied comme autrefois, seulement je tâcherai d'être plus raisonnable."

Elle riait en montrant ses dents blanches, et tandis que Jean-Pierre remontait en voiture, elle passa gentiment son bras sous celui de son jeune compagnon.

Ils descendaient vers le village, marchant à petits pas en faisant la causette comme de vieux amis.

Rosette voulait-elle racheter ses dédains passés? elle se montrait si gracieuse, si aimable, que le pauvre garçon, tout confus, ne savait comment répondre à cette bienveillance inattendue.

Elle lui parlait de ses études, s'intéressait à ses succès, le questionnait sur ses projets d'avenir, le mettant à l'aise par ses manières simples et cordiales.

— «Il faudra venir nous voir souvent, lui dit-elle en passant la grande porte de la ferme, nous sommes vos obligés et nous ne l'oublierons plus, croyez-le, Justin. Vous êtes très changé, mais je le suis un peu aussi."

Combien elle l'était en effet!

Et qui eût pu reconnaître dans cette jeune fille modeste, douce et affable, l'altière petite pécure de jadis?

Le couvent avait fait ce miracle.

Habituee à voir tout plier devant elle à la ferme comme à l'école, Rosette avait apporté, dans ce nouveau milieu, des idées d'indépendance et des façons autoritaires qui n'avaient été du goût ni des maîtresses, ni de ses compagnes. Celles-ci, filles de riches cultivateurs ou de gros propriétaires, ses égales, par conséquent, n'avaient consenti à subir, ni ses caprices, ni ses exigences et lui avaient durement fait sentir le niveau égalitaire du pensionnat.

Rosette avait eu des colères terribles, des rages folles, trépignant, oriant.

"Je suis trop malheureuse ici, je veux retourner chez mon grand-père."

Mais "grand-père" n'était plus là pour l'écouter, ni Justin pour la ramener à la ferme. Force lui fut de dévorer ses larmes impuissantes et de se résigner à son triste sort.

Cependant, après avoir longuement ruminé ses griefs, après avoir bien ressassé les torts "évidents" de son entourage, Rosette songea qu'elle pouvait bien aussi en avoir quelques-uns. Ce fut une lueur, vague d'abord, mais qui, grandissant rapidement, illumina bientôt son esprit. Il n'est pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Rosette ne se boucha ni les yeux, ni les oreilles, et fit sévèrement son examen de conscience. Elle n'était ni méchante, ni sottie, mais seulement "mal éduquée", comme le lui avait ingénument déclaré Justin. Cette conviction entrée dans son cerveau, elle s'attacha résolument à se corriger elle-même.

Ce fut long et difficile, le pli était pris, depuis sa naissance, l'arbrisseau avait poussé librement sans tuteur et la contrainte lui était insupportable.

Mais c'était une petite nature énergique et décidée; elle apporta au bien la même ardeur que jadis au mal, fit tant d'efforts; montra tant de bonne volonté, s'aida si bien, que le ciel dut forcément lui accorder son aide.

En quelques années, son caractère et ses idées se modifièrent complètement.

Quand elle quitta ce couvent "abhorré", elle n'y laissait que des amies et la Rosette, première manière, était demeurée à jamais derrière les grands murs.

V

Si Bourel et ses fils n'avaient pas été au-devant de l'enfant prodigue, si maître Monroy avait laissé sa petite-fille revenir seule, c'est que de graves événements rassemblaient les villageois sur la place de la mairie, où le garde champêtre venait d'apposer une affiche blanche qui, lue et commentée, faisait monter les larmes aux yeux et la rougeur au front.

C'était l'annonce, tragique dans sa brièveté, de nos premiers désastres, l'envahissement du territoire, la patrie en danger. Et toutes les préoccupations personnelles, les affections égoïstes se taisaient devant le péril commun, le deuil public.

Ce mot sinistre: l'invasion, volait de groupe en groupe, y faisant courir un frisson.

Quelques vieux à la démarche chancelante, quelques vieillards au chef branlant, témoins attardés des grandes guerres du premier empire, rappelaient de leur voix cassée les souvenirs de 1814-1815: les pandours aux longues lattes embrochant volailles et bestiaux; les uhlands, aux casques pointus, brûlant fermes et chau-

mières, les Cosaques à barbe jaune saccageant moissons et vergers, galopant à travers les blés mûrs sur leurs petits chevaux de l'Ukraine.

Allait-on revoir ces jours maudits?

Le maire parut, il était grave et triste; derrière lui, M. Beaubuit, faisant office de greffier, vint s'asseoir à une petite table et attendit la plume à la main.

"Mes enfants, dit maître Monroy en redressant sa haute taille, il y a soixante ans, c'était mon grand-père, Jean Monroy, dont la voix annonçait aux vôtres l'envahissement de nos campagnes et l'approche de l'ennemi. Il faisait appel à tous les bras, à tous les coeurs, et la commune envoya à l'armée trente volontaires dont les noms sont inscrits sur nos registres et en tête desquels figurait mon père, Justin Monroy. Aujourd'hui, comme il y a soixante ans, la France a besoin de votre dévouement. Je n'ai plus, hélas! de fils à lui donner, mais j'adopterai pour miens tous ceux que la guerre fera orphelins; et les hommes qui seront au service de la patrie seront payés comme s'ils étaient au mien."

Un murmure d'approbation salua ces généreuses paroles et, entraînés par un irrésistible élan, une dizaine de jeunes gens défilèrent devant l'instituteur qui inscrivait leurs noms, les larmes aux yeux.

Denis était là avec sa famille. Il avait écouté silencieusement. Son regard triste erra un instant sur ses six robustes garçons rangés autour de lui, il étouffa un gros soupir, et penchant sa bonne tête grise vers sa vieille compagne qui levait sur lui sa pauvre figure tout angoissée:

"C'est dur, ma femme, dit-il avec douceur, mais que veux-tu? il le faut.

Mes gars, ajouta-t-il simplement, M. le maire a bien parlé: quand la patrie est en danger, il n'y a plus ni père ni mère, avant d'être à nous, vous devez être à la France. Allez donc, mes fieux, advienne que pourra!"

Ils n'attendaient que cette permission et s'élancèrent joyeusement derrière les autres.

Denis consolait tendrement sa femme qui pluerait en écoutant, sinis comme un appel de mort, les noms de ses six enfants tomber l'un après l'autre :

"Etienne Bourel.

—Charles Bourel.

—Michel Bourel.

—Claude Bourel.

—François Bourel.

—Prosper Bourel.

—Justin Bourel", dit un septième.

Il y eut un triple cri:

"Mon fieu!

—Mon petit gars!

—Mon cher élève!"

Justin passait des bras de ses parents dans ceux de son vieux maître.

Puis la première émotion calmée:

"Inscrivez-moi à côté de mes frères, monsieur Beaubuit", dit-il.

Mais la mère intervint vivement:

"Non, pas toi, mon Justin, supplia-t-elle, s'attachant désespérément à lui... Reste-nous, au moins, nous sommes si vieux, et tu es si jeune.

—J'ai l'âge de Prosper, mère.

—Mais tu n'es point membré et incorporé comme lui.

La mère a raison, mon fieu. Et puis es-tu seulement Français?

—Je suis du pays qui m'a reçu adopté, élevé, le pays de mes frères, le vôtre. Vous avez dit "oui" pour tous vos enfants, ne me comptez-vous pas parmi eux?"

Denis baissa la tête et ne répondit pas.

—“Ecrivez Justin Bourel, s'il vous plaît, monsieur Beaubuit.

—Bourel... Bourel... on dirait que ce nom vous appartient!” observa sèchement le maire avec un mauvais regard.

Sa jalousie haineuse s'était réveillée, sa vanité souffrait de n'avoir plus de fils, lui! de ne plus voir figurer, comme jadis, le nom de Monroy sur le livre d'or de la commune. Et ce nom répété de Bourel l'irritait particulièrement.

L'arrivée inopinée de Justin mit le comble à son exaspération et lui arracha cette phrase brutale qui souleva un léger murmure.

Mais Justin n'y prit pas même garde et dit tout simplement:

—“Bah! monsieur Monroy, le nom ne fait rien à la chose, ne discutons pas là-dessus, et si ça vous taquine... Mettez “Un de plus”, je serai “Un de plus” au régiment, comme dans la famille, comme à l'école, et là aussi, on m'acceptera bien par-dessus le marché!”

Cette année-là, le froid fut précoce et terrible.

Les fléaux ne vont jamais seuls! Ce n'était pas assez du spectre rouge de la guerre, secouant sur nos campagnes sa torche enflammée; le spectre blanc de l'hiver accourait à son tour, bousculant son pâle frère, l'automne, jetant son manteau de glace sur nos blessés, son linceul de neige sur nos morts.

Les blés avaient pourri sur leurs tiges, les fruits gelaient sur leurs branches et dans ce mois d'octobre, éclairé naguère par les rires des vendangeurs et les gais propos des chasseurs, on n'entendait plus que le pas lourd et

cadencé des chevaux mecklambourgeois et le “Wer da!” monotone des sentinelles prussiennes.

Duvy n'avait pas échappé à l'invasion. Un matin, un détachement de hussards polonais s'était abattu comme une nuée de frélons sur le pauvre village qui, pillé, rançonné, dévasté, avait pu se croire revenu soixante ans en arrière.

Cependant, maître Monroy défendait énergiquement sa commune contre les vexations des vainqueurs, payant de sa personne et de ses biens avec une indomptable vigueur, rare chez un septuagénaire. Grâce à lui, malgré la rapacité tudesque, les lourdes charges de la guerre et les rigueurs hivernales, ses administrés ne souffrirent ni de la misère, ni du froid, ni de la faim.

Mais l'homme ne vit pas seulement de pain, encore moins la femme, la mère!

La charité, en quelque sorte officielle, du riche fermier, pouvait bien remplir la huche et le bûcher, elle ne pouvait réchauffer les coeurs endeuilés.

Heureusement, maître Jean n'était pas seul. Tandis qu'il apportait l'aumône qui soulage, Rosette, elle, apportait la pitié qui console.

Elle venait s'asseoir à tous ces pauvres déserts à la place du fils absent, prier avec l'une, pleurer avec l'autre, laissant derrière elle une traînée lumineuse d'espoir, de confiance, de résignation.

Le grand-père devait adopter les vieux privés de leur fils.

Aussi “la bonne demoiselle” (son nom s'était enrichi de ce qualificatif) était maintenant aussi aimée et bénie que “la demoiselle” (tout court) était autrefois détestée et honnie.

Entre toutes ces chaumières désolées, celle des Bourel n'était pas oubliée, au contraire.

—Était-ce à cause du voisinage?

—Était-ce que là les vides étaient plus nombreux encore?

—Était-ce sa reconnaissance pour Justin qu'elle reportait sur ses parents adoptifs?

Mais, en tout cas, la préférence était si manifeste que le fermier lui en fit un jour l'observation.

—“On ne voit que toi chez ses gens-là, ma fille, dit-il avec un peu d'aigreur.

—Dame, grand-père, je n'ai pas seulement un fils à remplacer près d'eux, mais sept, et c'est de l'ouvrage! Ils sont si malheureux!

—Malheureux! je paie six journées de travail au père Bourel et ils ne sont que deux à manger.

—Je ne parle pas d'argent, grand-père, ils ne s'en soucient guère et si ce n'était pour envoyer à leurs garçons ou soulager plus pauvres qu'eux.

—La charité est un luxe qui appartient à ceux qui ont de quoi, fillette.

—Alors, pourquoi sont-ce ceux-là qui la font le moins?... Oh! je ne dis pas cela pour vous, grand-père, tout le monde sait que vous êtes charitable et humain... plus même que vous ne voulez le paraître... Seulement... on ne pense pas toujours... Vous êtes si occupé... Quelquefois le plus juste se trompe... Ainsi, tenez, pour les Bourel... en bon compte, grand-père, vous leur devriez non six journées, mais sept.

N'ont-ils pas sept fils sous les drappeaux?

—Il n'y a que six Bourel d'inscrits sur le registre des naissances, petite, retorqua sèchement le fermier, feignant de ne pas comprendre.

—“Et Justin?

—S'il leur plaît d'adopter tous les vagabonds, tous les chemineaux, cela ne me regarde pas.

—Décidément, bon papa, vous n'aimez guère votre petite-fille.

—Toi! protesta le vieillard interdit.

—Sans doute puisque vous êtes dur, injuste, cruel avec celui qui deux fois m'a sauvé la vie. Vous l'estimez donc bien peu! Vous auriez donc préféré que je reste au fond de la rivière ou que je sois broyée sur la route?

—Tais-toi, fillette, ne dis point de pareilles sottises. Seigneur Dieu!

—Alors, soyez bon envers mon sauveur au lieu d'en dire du mal.

—Je ne lui veux pas de mal, à ce garçon; seulement, vois-tu, ma fille, on ne m'a pas écouté, c'est la faute de Beaubuit qui lui a monté la tête, donné des idées... une éducation... Un peu plus, il se croirait notre égal, ma parole!

—Mais, il l'est, grand-père, j'ai causé avec lui, c'est un jeune homme très intelligent, très instruit. Il pourra plus tard vous rendre de grands services au moulin ou à la ferme. Et moi, à votre place, au lieu de le rebuter, j'essayerais de me l'attacher. Vous n'êtes plus jeune, bon papa, vous avez besoin de vous reposer sur quelqu'un qui le soit, lui, et comme vous n'avez ni fils, ni petit-fils...

—J'irais chercher celui des Bourel! le dernier va-nu-pieds du village!” gronda le vieux devenu subitement tout pâle...

La fillette le regardait étonnée, presque inquiète.

—“Laissons cela, petite, reprit-il d'un ton plus doux; à tort ou à raison, je n'aime pas ces gens-là et leur Justin en particulier. Pourtant, s'ils ont besoin de quelques pièces de cent sous,

puise dans ma bourse, elle t'est largement ouverte.

— Oh! ils ont bien assez pour eux..., seulement depuis hier, ils ont pris à leur charge le père Cosaque, qui est bien bas, paraît-il, et pour payer le médecin, le pharmacien, nourrir sa petite-fille...

— Comment! ils ont ramassé cette engeance! et c'est pour ça que tu me demandes des secours! C'est trop fort!... Après tout le mal qu'elle nous a fait, cette maudite espionne, qu'elle nous fera encore."

En effet, la terreur prussienne qui régnait dans le pays avait trouvé une précieuse auxiliaire en la personne de Zémillia dont la méchanceté diabolique semblait inspirée par un esprit malin entré dans sa cervelle d'idiote. Ah! les villageois payaient cher leurs rebuffades et leur mépris! Du plus pauvre au plus riche, tous tremblaient devant la vindicative créature dont les gros yeux ronds lisaient à travers les murs et jusqu'au fond des coeurs. C'est elle qui avait dénoncé aux Prussiens la conduite patriotique du maire et l'enrôlement des volontaires, qui leur indiquait les ressources des habitants et les poussait à les pressurer, qui conduisait les pillards aux réserves les plus secrètes, aux cachettes les mieux choisies.

Le père Cosaque, l'eût-il voulu, n'eût pas eu la force de s'opposer aux actes odieux de sa petite-fille. Inconscient, morne, hébété, il n'était plus qu'une chose inerte et passive, poussée de-ci de-là, n'inspirant que mépris et dégoût aux vainqueurs et vaincus.

Nul n'éprouvait de pitié pour ces deux êtres enveloppés dans la même réprobation. On l'eût laissé mourir comme un chien au bord de la route.

Mais le coeur généreux de la bonne Denise s'était révolté à ce lamentable spectacle. Le souvenir de son petit Justin, recueilli à cette même place, et de son amitié pour le vieux vagabond, avait triomphé de ses répugnances. Et pour l'amour de son fiou absent, elle avait ouvert sa porte aux deux parias.

Ce soir-là, Rosette s'en revenait à la brume.

Elle s'était un peu attardée chez une pauvre vieille aveugle habitant le bout du pays et elle hâtait le pas pour regagner la ferme en longeant la rivière.

Le ciel était noir, un vrai ciel de novembre, la neige tombait à gros flocons, une bise glaciale se glissait sous sa mante et mordait ses doigts sous ses gants tricotés. Et elle songeait tristement à tous ces pauvres soldats sans pain, sans abri, sans souliers, à celui surtout qui l'avait arrachée à cette eau profonde où se reflétaient les saules rabougris comme des arbres funéraires sur des tombes.

Les sept frères s'étaient trouvés disséminés, Claude et François étaient enfermés dans Paris assiégé; Michel se battait à l'armée de la Loire; Prosper et Charles étaient à l'armée du Nord, Mais d'Etienne et de Justin on était sans nouvelles depuis Sedan.

Avaient-ils été pris dans la capitulation? étaient-ils prisonniers, blessés, morts?

Elle frissonnait à cette pensée.

Soudain, comme elle arrivait au petit pont, une ombre se dressant de la berge fit un pas vers elle...

Elle crut à quelque prussien ivre ou malintentionné, et recula vivement.

"N'ayez peur, demoiselle, dit l'homme d'une voix étouffée, mais en bon français, je ne vous veux point de mal,

au contraire, et vous me connaissez bien, je suis Etienne Bourel."

Elle eut un cri de stupeur.

"Et Justin? interrogea-t-elle anxieusement.

—Dieu vous bénisse, mam'zelle Rosette, vous ne l'avez donc pas oublié?

—Où est-il?

—Là."

Il désignait un bateau caché dans les roseaux, une forme noire mouche-tée de neige se dessinait au fond.

Rosette s'approcha tout émue et, à la pâle clarté de la lune glissant un oeil curieux sous un nuage opaque, elle reconnut les traits hâves et décharnés de son ancien camarade. Lui ne parut ni la voir, ni l'entendre; il était sans regard et sans voix.

La fillette le contemplait avec une douloureuse pitié, tandis qu'Etienne lui contait hâtivement leur lamentable odyssee.

Echappés au désastre de Sedan, ils s'étaient jetés dans Metz. Hélas! Metz avait capitulé à son tour. A cette nouvelle, Justin, qui, blessé à Rezonville, était encore à l'hôpital, avait été pris d'une sorte de délire. Il ne voulait pas se rendre, être prisonnier des Prussiens, envoyé à Magdebourg. Il était sûr de mourir en route!!

Avec une obstination enfantine, une exaltation de malade, il conjurait Etienne de le soustraire à ce supplice, de fuir avec lui, de l'emmener, de l'emporter s'il était trop faible. Et le grand frère n'avait pas su lui résister. Comment avait-il pu s'évader, faire cent lieues de pays infesté d'ennemis avec un malade, presque un mourant? Lui-même n'eût pu le dire; le dévouement rend ingénieux et Dieu protège les braves coeurs. D'étape en étape, se cachant le jour, voyageant la nuit, il avait enfin gagné le village que, dans

les divagations de la fièvre, Justin appelait comme un port de salut.

Il croyait les Prussiens partis, leur présence l'atterra.

Que faire? Où aller?

Justin était à bout de forces; depuis trois jours, il ne parlait plus, ne se traînait plus. Etienne le portait dans ses bras robustes, comme un petit enfant.

"Il ne pèse pas lourd, allez, mam'zelle Rosette, disait-il les larmes aux yeux, et j'irais bien au bout du monde avec lui, mais lui n'y arriverait pas vivant.

—Il est donc perdu?

—Il est bien las! C'est qu'aussi, il a brûlé la chandelle par les deux bouts. Si vous l'aviez vu! si hardi, si brave! supportant peines et fatigues comme un vieux troupier, lui, si mignon!

—Il faut le sauver, déclara Rosette d'un ton décidé.

—Oh! s'il était chez nous, si les vieux pouvaient le couvrir, le réchauffer comme lorsqu'il était tout petit, ils le guériraient bien sûr. Serait-ce un effet de votre bonté de prévenir la mère, mam'zelle Rosette? je n'ose pas me montrer dans le village.

—Inutile, mon pauvre Etienne, vos parents logent des Prussiens et leur chaumière est trop petite.

—Seigneur, bon Dieu! comment faire, alors?

—La ferme est grande, la place n'y manque pas, nous pourons y cacher notre blessé... je lui donnerai ma propre chambre.... on ne viendra pas l'y chercher.

—Mais que dira maître Monroy?

—Grand-père est à la ville, il ne rentrera qu'à minuit; d'ailleurs, il veut tout ce que je veux... Attendez donc que la nuit soit plus épaisse, amenez votre frère par le chemin

creux, derrière la grange, je vous ouvrirai moi-même la petite porte. De cette façon, Justin sera en sûreté et dame Bourel pourra le soigner tout à son aise sans éveiller les soupçons.

Le programme fut suivi de point en point.

Justin toujours sans connaissance, fut transporté chez Rosette, et quand maître Monroy rentra à la ferme, elle comptait un hôte de plus

VI

Le lendemain, à son réveil, maître Monroy vit entrer sa fille. Elle avait l'air grave et préoccupé.

—Qu'as-tu donc, fillette, as-tu fait quelque mauvais rêve?

—Justement, bon papa, j'ai rêvé que vous étiez fâché contre moi.

—Bah! ce serait la première fois, ma Rosette.

Câlinement, elle vint s'asseoir sur ses genoux, ébouriffant ses cheveux blancs.

—Alors, comme ça, en dormant, nous étions brouillés, ma fille?

—Un peu.

—Et à quel propos?

—A propos de... C'est toute une histoire.

—Conte-moi ça pendant que je vais me raser, j'en ai besoin.

—Oh! oui, bon papa, ça pique."

Elle se frottait la joue en riant.

—Allons, jabote, fillette."

Debout devant son miroir, il promenait le rasoir avec un soin méticuleux sur sa figure savonneuse, tout en écoutant complaisamment la petite lui narrer son aventure, mais sans en nommer les héros.

—Quelle tête décidée! Peste! tu t'entendrais aussi bien que moi à mener la commune et à tailler des croupiè-

res aux Prussiens!... Et c'est pour ça que je grondais?

—Oui.

—C'est que j'ai bien mauvais caractère en rêve.

—Vous m'approuvez donc?

—Assurément.

—Oh! que je suis contente!

—Parce que...?

—Parce que... si mon rêve se réalise...

—C'est peu probable.

—Mieux que cela grand-père, c'est certain.

—Mon histoire était vraie, elle m'est arrivée hier et le blessé est dans ma chambre.

—Voyez-vous la petite futée! comme elle sait bien m'enjôler!

—Il est trop tard pour gronder, bon papa, aidez-moi plutôt.

—A quoi?

—A bien cacher mon malade, à assurer son salut et sa guérison.

—Comment faire?

—C'est bien simple : je vais me donner une entorse.

—Par exemple!

—Une entorse pour rire, grand-père! Vous ferez demander le docteur à son passage chez les Bourel et cela n'éveillera aucun soupçon.

Est-elle finaude! murmura le grand-père émerveillé.

—C'est dit, je me sauve!

—Attends au moins l'étrienne de ma barbe", dit le vieillard essuyant en toute hâte les joues sur lesquelles elle plaqua deux gros baisers.

Puis, légère comme un oiseau, elle s'envola en quête de son entorse.

Lorsque le fermier et le médecin pénétrèrent dans la chambre, dame Bourel tout en larmes était déjà au chevet de son fleu, avec Rosette.

En reconnaissant les traits pâles de Justin, maître Monroy poussa une sourde exclamation.

"Encore!" gronda-t-il avec un véritable accent de haine.

Rosette ne parut pas s'en apercevoir.

"Vous avez si vite accueilli ma demande que je n'ai pas eu besoin de vous dire qu'il s'agissait de mon sauveur", lui glissa-t-elle avec un grain de malice.

Les sourcils froncés, il ne répondit pas.

Le docteur procédait à un rapide examen.

"La blessure n'est pas grave, mais c'est la fatigue, la faiblesse, l'épuisement... Enfin! avec des soins vigilants, du repos, pas de secousse..."

La mère Bourel pleurait en contemplant ce pauvre visage émacié, ces yeux caves, ce front plombé.

"Nous le sauverons, allez!" lui dit gentiment Rosette en embrassant la bonne femme, "nous ne le quitterons pas et nous le soignerons bien."

Maître Jean ouvrit la bouche pour protester contre cet arrangement, mais un doux sourire de sa petite fille arrêta une méchante parole... et il se tut, rongé par son frein.

Comment, toujours et partout, ce mal venu se dresserait devant lui et malgré lui, forçant sa volonté, sa porte même! Ne pourrait-il rester à l'ambulance, suivre les autres en Prusse, à Magdebourg, au diable! ou mourir dans quelque fossé!

Il s'exaspérait d'autant plus qu'il devait comprimer sa colère devant Rosette.

Ce tyran domestique devant qui femme et enfants avaient tremblé; ce maître après Dieu dans sa commune comme le capitaine sur son navire;

cet énergique septuagénaire qui tenait si vaillamment tête aux envahisseurs et ne courbait son front blanchi, ni devant les hommes, ni peut-être devant Dieu, tremblait comme un enfant devant le muet reproche des yeux bleus de sa petite fille.

Aussi, lorsque trois jours après, un officier porteur d'un mandat de perquisition, se présenta avec son détachement, le maire eut un soupir de soulagement et ne protesta que pour la forme. Il était incapable de vendre son hôte... mais il n'était pas fâché qu'on lui en eût épargné la besogne. Ce n'était pas sa faute, il s'en lavait les mains, et son indignation contre cette maudite espionne, montrant son museau de fouine derrière les soldats, était plus simulée que réelle.

C'était, en effet, encore un mauvais coup de Zémillia.

Tout en veillant son grand-père sous le hangar des Bourel, elle ne perdait rien de ce qui se passait autour d'elle. Les allées et venues de dame Denise et du médecin avaient éveillé ses soupçons. La nuit elle observait la chambre de Rosette éclairée par une veilleuse, comptant les ombres qui s'agitaient autour du lit et distinguant parfaitement le dos voûté de la vieille femme et la mince et élégante silhouette de la jeune fille. Pour sûr on cachait quelqu'un à la ferme.

Qui?

Elle l'ignorait, mais certainement un parent, un ami, un être cher. Son arrestation ferait couler les larmes de ceux qu'elle exécrait le plus au monde, Jean Monroy moins encore que sa petite-fille. Cependant si la rigueur de l'un excusait cette haine la douleur de l'autre aurait dû la désarmer.

Au contraire, les bons procédés de Rosette semblaient exaspérer la sau-

vage créature qui, terrée dans l'âtre des Bourel, regardait la belle visiteuse d'un oeil farouche que rien ne pouvait attendrir.

Pourquoi?

Elle n'eût pu le dire, sans doute.

Etait-ce jalousie instinctive? révolte du laid contre le beau? du mal contre le bien?

Mais Rosette était belle et bonne et Zémillia la détestait.

Depuis la veille, Justin était sorti de sa torpeur.

Une violente agitation avait succédé au profond coma où il était plongé et une fièvre ardente s'était déclarée. Inondé d'une sueur brûlante, les yeux brillants et injectés, la tête en feu, il ne reconnaissait personne, ni Etienne lui disant adieu pour aller rejoindre ses frères, ni le bon Denis se glissant en cachette jusqu'à lui, ni dame Bourel, ni Rosette qui le soignait avec un angélique dévouement. Assis sur son séant, le regard fixe et hagard, suivant quelque fugitive vision, il délirait sans repos ni trêve, confondant le présent, l'avenir et le passé, le temps de l'école et le temps de la guerre; ses chagrins d'enfant, ses angoisses de soldat, Rosette et les Prussiens, les récits du père Cosaque et ses rêves de revanche.

Il se croyait perdu dans quelque steppe immense poursuivi par des loups affamés et il pressait les chevaux "imaginaires" d'un traîneau "imaginaire", les conjurant d'aller vite, vite, s'épuisant en supplications; puis avec un cri de désespoir, il retombait se débattant sous la dent des fauves en appelant "Matouchka! Matouchka! (Mère! Mère!)" d'une voix faible et plaintive comme celle d'un petit enfant.

Les deux femmes épouvantées essayaient vainement de l'apaiser, de le calmer, tandis que le docteur, très inquiet, demeurait à son chevet, consultant son thermomètre et sa montre, prenant sa température ou comptant ses pulsations et s'assombrissant davantage à chaque nouvelle constatation:

"Là! là! les Prussiens! regardez-les... ils sortent de terre comme des taupes!... un, deux, trois, la plaine en est toute noire... Ecrasez-les, camarades!... han!... han!... à coups de crosse! à coups de talon!... encore!... encore... il en viendra donc toujours, ce sont des loups... des loups... Pas se rendre, non... non! A mort... tuez!... tuez! A Berlin!... Nous y sommes... Ah!... Vive la France!"

Busquement la porte s'ouvrit... Les deux femmes se dressèrent terrifiées à la vue des sombres uniformes.

Rosette posa vivement sa main tremblante sur les lèvres de Justin.

Trop tard!

L'officier avait entendu.

"Cet homme est prisonnier de guerre, dit-il froidement, et doit être remis immédiatement aux autorités militaires.

—Impossible! monsieur, vous voyez bien qu'il est mourant, supplia Rosette.

—Mon pauvre fieu! vous n'allez pas me le prendre, ben sûr! gémit la mère Bourel.

—Grand-père, défendez-le.

—Hélas! mon enfant, je n'y puis rien.

—Je devrais vous inquiéter, monsieur le maire. Je veux bien n'en rien faire, mais ce garçon doit m'être livré, les lois de la guerre sont formelles.

—Les lois de l'humanité doivent passer avant, monsieur, intervint le

docteur, et je m'oppose énergiquement à ce que l'on touche à mon malade.

—Je connais mon devoir.

—Et moi, le mien. Je ne marchand mes soins à personne, pas plus à vos soldats qu'aux nôtres, et si un officier français voulait emmener un Allemand blessé, au risque de le tuer, je résisterais à lui comme à vous; j'empêcherais un acte de barbarie.

—Nous ne sommes pas des barbares.

—Prouvez-le donc. Voilà un enfant de seize ans, blessé, mourant, hors d'état de vous nuire. Je réclame le droit de le soigner librement jusqu'à ce qu'il soit transportable. A cette heure, ce serait son arrêt de mort, et il serait plus simple et plus généreux de lui donner le coup de grâce.

—Monsieur... le droit des vainqueurs...

—Les vainqueurs doivent respecter les vaincus!"

Rosette et dame Bourel les mains jointes, suppliaient, de leur côté, l'officier qui, gêné et embarrassé déjà par les véhémentes paroles du docteur, hésitait à prendre un parti, se décidant pour un moyen terme:

"Je vais en référer à la commandature, dit-il simplement; jusque-là, monsieur le maire, le prisonnier est sous votre garde, vous m'en répondez sur votre tête."

Et faisant demi-tour avec la raideur prussienne, il quitta la chambre, suivi de ses hommes, derrière lesquels apparaissait Zémillia.

Elle n'avait pu suivre cette scène, la carrure massive des soldats masquant la porte de la pièce.

Elle voulut y jeter un regard furtif avant de s'éloigner et, se haussant

sur la pointe des pieds, elle risqua un oeil par-dessus l'épaule du maire.

Soudain un cri rauque s'échappa de ses lèvres:

"Justin!"

Elle venait de le reconnaître.

Maintenant à genoux près de son lit, elle sanglotait, se frappait le front, bégayait des mots sans suite, si désespérée, si pitoyable, que, malgré leur douleur, ni Rosette, ni dame Bourel ne trouvaient un mot de reproche.

Seul, le fermier lui dit durement:

"Tu vois ce que tu as fait, petite misérable... si ton Justin meurt en route ce sera ta faute, rien que ta faute."

Elle se redressa d'un bond.

"Il ne faut pas qu'on l'emmène, je ne veux pas, moi.

On te consultera peut-être!

—N'y aurait-il pas moyen d'empêcher un pareil crime, grand-père?

—Dame, petite, je ne vois pas trop.

—Il faut le faire évader, dit Zémillia.

—Comment?

—Je ne sais pas... mais je trouverai... Je l'ai bien tiré de la rivière... oui... oui, quand il allait se noyer à cause de vous... qu'il ne voulait pas lâcher...

—C'était toi!

—Je le sauverai bien encore, cette fois.

—Ouais! la belle! tu oublies que je réponds de sa personne.

—Qu'est-ce que cela fait?

—Cela fait que je n'ai pas envie d'aller à Magdebourg à sa place.

—Alors... alors... vous allez le livrer?

—Il le faut bien.

—Vous allez livrer... "votre petit fils?"

Jean Monroy devint blême.

—“Cette fille est folle, bégaya-t-il.

—Non... non... je ne suis pas folle... je sais... c'était le secret de grand-père... le mien... je ne voulais pas le dire.

—Tu mens, malheureuse!

—Non.

—La preuve? la preuve?

—Attendez!”

Elle s'élança au dehors.

Un lourd silence planait sur les spectateurs de cette scène, frappés de stupeur.

Tous regardaient Jean Monroy.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front... il contemplait d'un oeil fixe le blessé moins livide que lui. Zémillia rentra. Elle apportait l'accordéon de son grand-père et le déposa devant le fermier.

—“Voilà, dit-elle, c'est l'héritage de Justin... grand-père l'a assez répété, les papiers sont dedans... ceux qu'on n'a pas trouvés sur la femme morte... et que le grand-père avait ramassés.”

D'une main fébrile le vieillard feuilletait une liasse de papiers jaunis... Il devint plus pâle encore et redressant sa haute taille:

—“Sortez tous!” dit-il d'une voix rauque.

VII

C'était son petit-fils, l'enfant de son premier né.

Comme son mari, Lydia avait été recueillie, de son côté, par un navire anglais faisant route vers le Cap et c'était là que le petit était venu au monde.

A peine remise, la jeune mère s'était embarquée de nouveau à la recherche de son époux dont elle ignorait le destin.

Après bien des pas et démarches, elle avait réussi à retrouver sa trace

et, malgré la terreur que lui inspirait son terrible beau-père, elle s'était mise bravement en route, pleine de joie à l'idée d'embrasser son Justin et de lui présenter son fils.

Hélas! elle s'était heurtée à une tombe et son coeur meurtri déjà par tant de secousses, s'était brisé.

Elle était morte sur la grande route, à la porte de la ferme inhospitalière, d'où on l'avait brutalement repoussée.

L'orphelin, maudit par son grand-père avant même d'être né, avait été abandonné par lui à la charité du plus pauvre habitant du hameau.

Tout l'orgueil du vieillard se révoltait à cette pensée.

Mais ce n'était pas seulement son orgueil...

A son insu, un sentiment plus doux s'infiltrait dans cette âme de bronze que Rosette ne remplissait pas tout entière.

Un petit-fils! il avait un petit-fils, un être de son sang, de sa chair, qu'il eût pu voir grandir sous son toit, près de son coeur, qui fût venu, derrière la fillette, apporter son front pur au baiser de l'aïeul.

Et il l'avait persécuté de sa haine aveugle, s'acharnant contre lui, le vouant à l'ignorance, à la misère, à la mort peut-être.

Et il éprouvait quelque chose qui ressemblait à un remords.

Quand, tous ses fils fauchés l'un après l'autre, il s'était trouvé seul comme un chêne dépouillé de ses rameaux il n'avait pas vu, à ses pieds, la petite pousse jaillir du vieux tronc...

Et au remords se mêlait un regret!

Dire qu'il avait un petit-fils, un Monroy comme lui, et qu'il allait peut-être mourir, sans jamais lui avoir tendu les bras, sans jamais l'avoir appelé “grand-père.”

Et au regret s'ajouta la douleur.

Cet enfant trouvé, dont il jalousait les dons naturels, qu'il eût souhaité laid, méchant, bête, difforme, comme cette horrible Zémillia, dont les gros yeux ronds se fixaient parfois sur lui avec une sorte d'ironie singulière qu'il s'expliquait maintenant.

C'était son petit-fils, l'enfant de son premier-né!

Ainsi tout le mal qu'il avait fait ou voulu faire se retournait contre lui!...

Les coups qu'ils avait portés retombaient sur l'un des siens!...

Il avait cru livrer un étranger...

Il livrait son petit-fils, l'enfant de son premier-né.

Un sanglot souleva sa poitrine.

Oh! non!... pas cela!... pas cela!

Justin, assoupi un instant, souleva un instant ses paupières alourdies.

Il aperçut cette tête grise cachée dans deux mains tremblantes.

Il crut reconnaître Denis et murmura faiblement:

"Père."

A cet appel, le coeur du vieillard se brisa et, chancelant, le visage inondé de larmes, il vint tomber à genoux au pied du lit en sanglotant:

"Justin!... mon petit Justin!... mon fils!"

Dans la pièce voisine, les témoins de cette scène imprévue gardaient un silence gros de pensées.

Dame Bourel, bouleversée à l'idée que son "fiot fiu" fût un riche et si huppé personnage, s'émerveillait et s'attristait à la fois.

Petit-fils de Jean Monroy, il serait encore à elle?

Lui permettrait-on de garder souvenance de ses parents d'adoption?

Le laisserait-on les embrasser seulement une fois l'an?

Le coeur gros, elle se reprochait son chagrin égoïste.

Le bon Dieu fait bien ce qu'il fait : son Justin si beau, si brave, si fier, n'était pas né pour rester simple paysan, et si elle en souffrait, elle, lui en serait plus heureux.

D'ailleurs, son salut était à ce prix.

On ne traite pas l'héritier d'un gros fermier comme le fils d'un pauvre diable.

Avec cette naïve confiance des gens simples dans le pouvoir du rang et de la fortune, il lui semblait que par ce seul fait d'être petit-fils du maire, le jeune homme était à l'abri de tout danger.

Et la bonne créature s'essuyait les yeux en se répétant:

"Mon petit Justin est sauvé!"

Zémillia n'en jugeait pas ainsi.

Morne, accablée, anéantie, devant le mal dont elle était l'auteur, elle opposait un mutisme obstiné aux multiples questions du docteur grandement intrigué par cette étrange aventure.

Peut-être, au reste, eût-elle été fort embarrassée d'expliquer nettement la raison du silence gardé si longtemps.

Fidèle à ses habitudes de rapines, le père Cosaque n'ayant pu résister à la tentation de fouiller les poches de la morte s'était trouvé ensuite fort en peine de son butin.

Il faut être juste: en reconnaissant la nature de ces paperasses, son premier mouvement avait été de les rendre à leur propriétaire.

Mais: "Il faut se défier du premier mouvement parce que c'est... le bon", a dit M. de Talleyrand.

Sans avoir vécu dans l'intimité du prince de Bénévent, le vieux vagabond appliquait sa maxime.

Une restitution équivalait à un aveu, c'était se livrer aux gendarmes.

Et puis comment maître Monroy prendrait-il la chose?

Voudrait-il reconnaître son petit-fils? Ne pouvait-on craindre pour lui le sort de son père?

Ne valait-il pas mieux attendre que l'enfant fût devenu un homme capable de revendiquer ses droits?

Et jusque-là n'était-il pas plus heureux dans la chaumière croulante de Bourel que derrière les murs imposants de la ferme?

Enfin n'était-ce pas une vengeance dont se réjouissait la malice du vieux bohémien, que d'imposer au riche et orgueilleux fermier, cette humiliation de reconnaître son héritier sous les haillons d'un mendiant?

Et il s'était tu, se bornant à témoigner au petit Justin un intérêt particulier où il entraînait peut-être quelque remords, et à recommander de lui remettre fidèlement "son héritage".

On a vu comment les événements se précipitant, avaient forcé Zémillia à devancer l'heure fixée par son grand-père.

Quant à Rosette, étourdie par cette révélation inattendue, elle demeurait partagée entre la joie et la crainte.

Quoi! son souffre douleur de jadis était son propre cousin, le fils de cet oncle Justin dont chacun, au village et à la ferme, avait le nom sur les lèvres, et dans le coeur, malgré l'ostracisme paternel!

Comme elle était honteuse de l'avoir méconnu si longtemps; mais fière aussi d'avoir loyalement reconnu ses torts, de les avoir réparés de son mieux en le recueillant, le soignant
comme un frère!

Un frère!

N'en serait-il pas un pour elle maintenant?

Elle était tout heureuse de cette idée à laquelle ne se mêlait aucune ombre de jalousie.

Au contraire, elle se promettait de lui faire oublier ses misères passées à force de gentilles prévenances, de se faire toute petite pour lui laisser la meilleure place dans la maison et dans l'amitié de son grand-père.

Pauvre grand-père!

Quel chagrin il devait éprouver à cette heure, quel regret de son injustice! quelle angoisse de perdre cet enfant si miraculeusement retrouvé!

Maître Monroy parut. Il était pâle, mais calme.

Il ne vit ni sa petite fille ni dame Bourel, ni le docteur.

Il ne prononça pas une parole.

Mais d'un signe impérieux, il appela Zémillia et referma la porte derrière elle. Que se passa-t-il entre ces deux êtres si différents, si hostiles? L'entretien fut long, enfin le fermier sortit de la chambre.

"Vous allez faire transporter ici le père Cosaque, docteur, je désire qu'il ne transpire rien au dehors de cette ridicule histoire. Vous pouvez retourner auprès de ce garçon, dame Bourel, jusqu'à ce que l'on vienne l'emmenner. Quant à toi, Rosette, va faire ta malle.

—Mais, bon papa...

—Tu partiras ce soir chez ta tante de Normandie. Et tu sais, pas de bavardage!"

Son ton bref, cassant, ne permettait ni réplique, ni discussion. Rosette le regardait atterrée à travers ses larmes.

Jamais on ne lui avait parlé ainsi. Elle ne reconnaissait plus son grand-père, si bon, si tendre, si facile avec sa petite-fille!

Pas un mot de Justin.

"Ce garçon" avait-il dit.

C'était pourtant son petit-fils. Elle en était bien sûre, elle.

Pourquoi?

Elle eût été sans doute bien embarrassée de répondre.

Mais elle en avait la conviction et elle la lui ferait bien partager. En aurait-elle le temps?

Partir ce soir!

Et Justin que l'on emmènerait aussi sans doute, quand elle ne serait plus là.

"Oh! non, grand-père!..."

Elle voulait parler, plaider la cause de son cousin.

Mais le vieillard lui ferma la bouche.

Et lorsque, quelques heures après, elle monta en voiture, elle n'avait pu revoir Justin, ni même prononcer son nom. La réponse de la commandature avait été un refus.

Le lendemain matin, Justin devait être dirigé sur Senlis et de là sur Magdebourg. A la notification de cet arrêt, maître Monroy inclina simplement la tête et dit:

"C'est bien."

L'officier ne s'étonna pas de cette passivité; il n'avait pas été sans remarquer la froideur du fermier à l'égard de son hôte et, ignorant leur parenté, il jugeait qu'au fond, il n'était pas fâché de s'en débarrasser. Aussi se borna-t-il, par acquit de conscience, à recommander bonne garde aux soldats logés à la ferme et dont un détachement devait demeurer en permanence dans la salle pour veiller sur le prisonnier. Le vieillard n'y prêta aucune attention. Assis au coin de la vaste cheminée, fumant tranquillement sa pipe, il ne franchit pas une fois le seuil de la chambre de Justin,

regardant les Prussiens aller et venir pour jeter un coup d'oeil sur le blessé, et ne tournant même pas la tête.

Justin était retombé dans une morne prostration.

Dans l'ombre des rideaux, on voyait seulement ses mains s'agiter, ramenant frileusement le dra psur la poitrine, dans ce geste machinal et fatidique que le peuple appelle "faire son paquet". A son chevet, dame Bourel, sa pauvre vieille figure tout angoissée, restait silencieuse, immobile, mais tressaillant chaque fois que la voix de la grosse horloge lui annonçait qu'une heure de moins la séparait de l'instant cruel des adieux.

Zémillia, tout occupée de son grand-père, agonisant dans une pièce de derrière n'avait pas reparu, et le médecin allait de l'un à l'autre, leur prodiguant des soins inutiles, à en juger par son hochement de tête découragé.

Minuit était passé depuis longtemps, tout dormait, le docteur dans son fauteuil, les Prussiens autour du poêle, les chevaux à l'écurie, les bestiaux à l'étable, il n'y avait plus d'éveillés à la ferme que dame Bourel près de son garçon, Jean Monroy près de son feu.

Soudain dans le grand silence de la nuit, un murmure, confus d'abord, s'éleva de la chambre du blessé.

La fièvre le reprenait sans doute, et des mots inintelligibles s'échappaient de ses lèvres.

"Du schnaps!... matouchka!... du schnaps!... pour un kopeck... deux kopecks... attalez le kibitk... les Français arrivent... du schnaps!..."

A voix basse, comme s'il pouvait la comprendre, Denise le suppliait de se taire, de se calmer.

Il ne l'entendait pas et se débattait sous sa douce contrainte, rejetant ses couvertures qu'elle ramenait sur lui

avec des soins maternels, le recouchant, le bordant.

Le docteur, réveillé en sursaut, joignait ses efforts à ceux de la pauvre femme; penché sous les rideaux, il maintenait le malade, sur sa couche, non sans peine, tant il y avait encore de vigueur dans ce corps débile.

“Voulez-vous que je vous aide?” dit en mauvais français un soldat qui s'était avancé au bruit.

La mère se retourna avec un geste d'effroi.

“Non! non! Allez-vous-en.

—Votre présence pourrait l'irriter” expliqua le médecin d'un ton conciliant.

L'autre n'insista pas et s'éloigna en se dandinant.

Maître Monroy n'était pas intervenu, seulement ses lèvres tremblantes avaient laissé échapper sa pipe, qui s'était brisée en tombant.

...L'accès maintenant atteignait son paroxysme, un délire furieux s'était emparé du blessé, des sons inarticulés, des cris rauques, des éclats de voix réveillaient les échos de la ferme et les Prussiens, troublés dans leur sommeil, s'élevaient en bâillant avec humeur et allaient se grouper près de la porte en murmurant:

“Capout!”

C'était la fin, en effet, la dernière lueur de la lampe, la suprême révolte de la vie.

“A moi! Cosaques! en avant!... Beningsen est là!... Eylau!... en avant! Moscou brûle! A Paris!...”

Et dans le râle il se mit à chanter:

A nous l'pompon,
Les Bourbons sont en France!
A nous l'pompon
A bas Napoléon!...

Puis se redressant tout droit sur sa couche:

“Hourra! Hourra! Vive le tsar!” cria-t-il d'une voix éclatante comme un appel de clairon.

Et il retomba lourdement en arrière.

Les Prussiens, massés sur le seuil, s'étaient précipités dans la chambre, jurant, vociférant, bousculant le docteur, repoussant dame Bourel, secouant rudement le prisonnier, tandis que d'autres, donnant l'alarme, couraient réveiller l'officier.

Il arriva de son pas rapide, automatique, s'approcha du cadavre revêtu, déjà, de l'auguste sérénité de la mort. Ce n'était pas Justin, c'était le père Cosaque.

“Où est le prisonnier?” demanda sévèrement le Prussien au maire, que deux soldats poussaient devant lui à coups de crosse.

“En liberté, dit le vieillard impassible.

—Qui l'a fait évader?

—Moi.

—Vous saviez que votre vie répondait de la sienne, cria l'officier blême de rage.

—J'aime mieux donner ma vie que celle de mon petit-fils”, répliqua simplement le grand-père.

VIII

Rosette, enfoncée dans un coin de la voiture pleurait silencieusement.

La dureté de son grand-père, ce brusque départ, le danger de Justin l'avait bouleversée, et un bon quart d'heure se passa avant qu'elle levât les yeux sur son compagnon.

Soudain le cheval s'arrêta.

“Qu'y a-t-il, Jean-Pierre, demanda-t-elle en retirant son mouchoir.

—Ce n'est pas Jean-Pierre, mam'zelle Rosette.

—Denis! Comment! c'est vous qui m'accompagnez?

—Oui... est-ce que ça vous fâche?

—Au contraire... mais Justin?

—Justin est en bonnes mains et n'a pas besoin de moi pour le moment.

—Que faites-vous donc, père Denis?

—Vous le voyez, mam'zelle Rosette, j'ouvre votre malle... Tenez-vous beaucoup à ce qu'il y a dedans?

—C'est mon trousseau de pensionnaire.

—Et un ben joli trousseau, ma fine! C'est fâcheux de gâter tout cela, mais à la guerre comme à la guerre, et il faut faire la part du feu... ou de l'eau."

Et à la grande stupéfaction de la fillette, il mit les bras au fond de la caisse, en retira robes, chapeaux, dentelles, linge, rubans, et jeta le tout à la rivière.

"Vous êtes fou! père Denis.

—Non, rassurez-vous, demoiselle, j'obéis à mes instructions, je vous expliquerai cela tout à l'heure."

Et lançant quelques grosses pierres sur un fichu qui surnageait, il remonta en voiture, prit le trot accéléré.

"Là, maintenant personne ne peut nous entendre et je vais vous dégoïser la chose. Maître Monroy a obtenu un laissez passer pour deux personnes, et comme nous allons être trois, nous mettrons le troisième aux bagages où il passera inaperçu.

—Justin?

—Dame, il ne sera pas trop bien, et ce lit-là ne vaudra pas le vôtre, mam'zelle Rosette, mais en rase campagne nous lui donnerons de l'air et puis en-

fin! cela vaut encore mieux que la prison.

Mais si on ouvre la caisse comme tout à l'heure avant de partir?

—Pas de danger! A la prière de votre grand-père, le capitaine prussien y a gracieusement apposé son cachet pour y éviter le désagrément d'une nouvelle visite.

—Mais Justin?

—Nous allons l'attendre au "chemin des meuniers" où Zémillia s'est chargée de le conduire.

—Oh! elle réussira! pour une idiote, c'est une fine mouche!"

La substitution opérée rapidement par les soins du docteur et de maître Monroy était passée inaperçue et Justin, transporté dans une pièce de derrière, y était demeuré jusqu'à la nuit.

Puis, tandis que l'attention se concentrait sur la chambre où râlait son grand-père, Zémillia avait étendu le jeune homme bien enveloppé, dans sa brouette vide de son locataire, et, passant le long des granges, avait traversé le village endormi.

Elle allait doucement, avec précaution, pour éviter le moindre bruit, le moindre choc au blessé à qui le docteur avait administré un puissant somnifère.

Elle rasait les maisons, recherchant l'ombre des murs, pour éviter les mauvaises rencontres. Au milieu du pont, où Etienne avait abordé Rosette quelques jours auparavant, elle croisa deux Prussiens à moitié ivres, regagnant le village. "Où vas-tu ainsi? dit l'un".

—Que caches-tu dans ta brouette? ajouta l'autre.

—C'est mon grand-père qui est malade, vous nous connaissez bien? répondit-elle hardiment.

—Eh oui! c'est la petite qui dénonce les bonnes caves! dit le second, laisse-la tranquille.

—Faut voir... faut voir... attends que je frotte une allumette..." répétait l'autre avec une obstination d'ivrogne.

Zémillia frémit... une idée terrible traversa sa pensée.

Le pont était étroit, la nuit noire, l'eau profonde, ces hommes chancelant déjà sous les fumées de l'ivresse.

Si elle les poussait dans la rivière!

"Avancez", dit-elle avec une résolution farouche.

Heureusement pour eux, l'humidité empêchait les allumettes du premier soldat de prendre et le second impatienté l'entraîna en disant:

"Tu vas nous geler ici."

Zémillia respira fortement: elle était sauvée.

Ses forces décuplées par le sentiment du danger évité, elle atteignit bientôt le chemin creux où attendaient Rosette et le père Bourel.

Ce dernier enleva "son flu" dans ses bras comme une plume et le déposa dans la malle demi-assis, demi-couché.

"Là! ce n'est qu'une nuit à passer, demain nous serons à Brévannes, où les Prussiens ne sont pas encore, et de là nous gagnerons la Normandie.

—Dieu vous entende, Denis!" soupira la fillette en glissant un châle en guise d'oreiller sous la tête pâle de Justin.

"Seulement il s'agit de ne pas flâner, demoiselle.

—Oui... oui... mais attendez un peu, mon bon Denis."

Et sautant légèrement en bas de la voiture, elle alla à Zémillia debout sur la route.

"Veux-tu venir avec nous? lui dit-elle affectueusement.

—Non.

—Veux-tu m'embrasser au moins?

—Non."

Ce fut si dur, si farouche, que Rosette recula, le coeur serré.

"Au revoir, alors", dit-elle avec douceur.

La voiture s'ébranlait lentement quand, se ravisant, l'étrange créature grimpa sur l'essieu et, se penchant dans l'intérieur, déposa rapidement un baiser sur le front du jeune homme.

Avant que Rosette fût revenue de sa surprise, Zémillia, reprenant son éternelle brouette, disparut dans la direction opposée.

Toute la nuit, le village fut en révolution.

On fouillait toutes les maisons, de la cave au grenier, toutes les granges, du sol jusqu'au faite, réveillant brutalement dans leur sommeil les malheureux habitants affolés, croyant à quelque sinistre exécution.

Enfin la déception des deux soldats qui avaient rencontré Zémillia et sa brouette apporta un peu de lumière et, dès le matin, le capitaine lança un détachement de uhlans sur cette piste.

Assurément, avec un équipage aussi primitif, les fugitifs ne pouvaient être bien loin.

En effet, leurs traces s'arrêtaient au chemin des meuniers, à partir de là commencèrent les difficultés.

La brouette, comme prise de folie, faisait cent tours et détours, remontant vers Séry, escaladant les talus, descendant les ravins au grand mécontentement et dommage des hommes et des chevaux essoufflés.

Puis brusquement, faisant demi-tour, elle avait filé sur Nanteuil.

Là, un sergent commandant l'exercice, l'avait vue passer dans la brume, glissant sur Ormoy comme une ombre fantastique.

Zémillia s'était-elle égarée? Cherchait-elle vainement un refuge? Suivait-elle un plan déterminé?

En tous cas, elle devait avoir des bras et des jambes d'acier, car son pas ne se ralentissait nullement et cependant l'empreinte de la roue fortement creusée dans le sol humide, indiquait un poids pesant.

Le crépuscule tombait déjà quand les cavaliers se retrouvèrent à l'entrée du Fond-de-Vaux.

C'était une gorge profonde, encaissée entre deux collines, hérissée de pins rabougris et de roches moussues, où bien souvent, jadis, Justin venait étudier ses leçons, tandis que Zémillia cueillait des mûres sauvages.

Les chevaux harassés avançaient lentement, enfonçant dans la vase, buttant aux troncs d'arbres, glissant sur les herbes visqueuses tapissant ce terrain marécageux.

Soudain l'un d'eux fit un brusque écart qui désarçonna son maître et l'envoya rouler à dix pas.

Il se releva couvert de boue et revint, jurant, menaçant, vers l'animal qui hennissait de douleur.

Une pierre, se détachant du sommet de la colline, venait de lui déchirer la croupe.

Une seconde suivit... puis une troisième.

Les uhalns surpris levèrent les yeux. Ils ne virent personne.

La grêle continuait, bossuant les casques, blessant les hommes, irritant les chevaux qui ruaient et se cabraient en désordre.

Furieux, les soldats cherchaient vainement cet ennemi invisible et te-

nace, quand l'un d'eux aperçut, à l'entrée d'une sorte de terrier masqué par un entassement de roches, deux grands bras maigres se levant et s'abaissant, chargés de projectiles qu'ils lançaient d'un mouvement mécanique avec la régularité d'une catapulte.

"Là! là!" cria-t-il en mettant aussitôt pied à terre.

Ses compagnons l'imitèrent et se précipitèrent à l'assaut de cette redoute improvisée, grimpant sur les mains et les genoux, se cramponnant aux rares touffes d'herbes aux ronces piquantes, aux arbustes flexibles, étourdis, aveuglés par la pluie de pierres et de gravats qui roulaient sur leurs têtes et ensanglantaient leurs fronts.

Enfin ils arrivèrent devant la barricade, se ruèrent dessus et la démolirent en un clin d'oeil.

Résolue et farouche, comme une lionne devant la tanière qui abrite ses petits, Zémillia les attendait de pied ferme sur le seuil que dépassait un des brancards de la fameuse brouette.

Epuisée, à bout de force, les pieds déchirés, les mains en sang, elle n'avait pu aller plus loin, s'était tapie là, comme une bête aux abois, venant mourir près de son gîte, mais faisant payer cher la curée aux chiens qui la poursuivent.

"Rends-toi!" vociférèrent les Prussiens.

Elle éclata de rire et, pour toute réponse leur jeta une poignée de sable au visage.

Exaspérés par la douleur, ils tirèrent leurs sabres et fondirent sur la malheureuse qui, le crâne ouvert, la poitrine trouée, roula devant la brouette si chèrement défendue. Ils la tirèrent au dehors et arrachèrent le manteau qui la recouvrait avec un cri

de triomphe qu'il se changea en un cri de rage.

La brouette ne contenait que des pierres.

Les beaux jours étaient revenus.

Le soleil brillait de nouveau sur nos campagnes en deuil, les torches de la guerre étrangère étaient enfin éteintes, la paix et la confiance renaissaient dans les âmes comme les bourgeons sur les arbres et les blés dans les champs.

Un cabriolet, traîné par notre ami Bijou, suivait encore une fois la route de Duvy.

Trois personnes en occupaient le fond: Un vieillard aux traits sévères, adoucis par une joie lumineuse;

Un jeune homme pâle encore, sous son sourire un peu triste;

Une jeune fille radieuse, saluant gaîment jusqu'aux pierres du chemin et ne se rejetant en arrière qu'à la vue d'un casque à pointe assombrissant le front de ses compagnons.

C'étaient maître Monroy et ses enfants.

Après une dure captivité, stoïquement supportée pour l'amour de son petit-fils, il regagnait enfin ses foyers.

"Voyez donc, Justin, comme l'air est pur, le ciel bleu et le soleil caressant, disait Rosette avec enthousiasme. Toute la nature nous fait fête. Les oiseaux saluent notre retour de leurs plus douces chansons et voilà un bleuet, le premier que j'aperçois, qui semble s'ouvrir exprès pour nous sourire."

Le jeune homme sauta légèrement à terre et courut le cueillir.

"Avec ce coquelicot, son voisin, et les pâquerettes que voici, cela vous fait un bouquet tricolore, ma cousine."

Elle le remercia gentiment.

"Allons donc, Justin, nous n'arriverons jamais", dit le fermier grillant d'impatience de revoir sa ferme.

Elle montra bientôt ses toits ardoisés qui firent monter deux larmes aux yeux du vieux terrien.

Cependant elle ne devait pas avoir sa première visite.

Le cabriolet s'arrêta d'abord devant la chaumière des Bourel, accourus au-devant de leur "fieu" déjà dans leurs bras.

Hélas! tous ne s'ouvraient pas pour le recevoir: Prosper, Claude manquaient à l'appel, et Etienne, une manche flottante, n'avait plus qu'une main pour serrer celle de son filleul.

N'importe! Après les douleurs et les souffrances de cette horrible guerre, on se trouvait encore heureux de ne pas compter plus de vides autour de soi; et, après le souvenir ému donné aux morts, on embrassait une fois de plus les vivants.

"J'ai tenu à ce que vous ayez ma première visite, mes amis, dit affectueusement le maire; j'ai tenu à vous exprimer ma reconnaissance pour tout le bien que vous avez fait à mon petit-fils. Il est plus à vous qu'à moi; et après l'avoir repoussé jadis, je ne saurais vous le redemander aujourd'hui.

"Pourtant je suis bien vieux, bien seul, ma maison est bien vide.

"Soyez bons, venez tous la remplir, ne formons qu'une seule famille, remplaçant celle que j'ai perdue".

...Auparavant, on se rendit au petit cimetière où si souvent Justin avait suspendu des couronnes sur la tombe de sa mère inconnue.

Cette tombe n'existait plus et, sur le caveau de famille des Monroy, à côté du nom de Justin, on lisait celui

de Lydia, qui dormait enfin auprès de son époux.

Et leur fils, s'agenouillant pieusement sur la pierre, pria pour ses parents qu'il n'avait pas connus et qu'il eût tant aimés.

A quelques pas de là, un monument tout neuf, érigé sur l'ordre de maître Monroy, réunissait les restes du père Cosaque et de sa petite-fille.

Justin et sa cousine s'y arrêtrèrent un moment, pensifs, émus, au souvenir de cette étrange existence, de cet héroïque dévouement.

"Nous parlerons souvent d'elle", dit doucement Rosette.

Et, détachant de sa ceinture le bouquet tricolore, don de Justin, elle le déposa, comme un délicat hommage, sur la tombe de la pauvre morte.

FIN

DANS NOTRE NUMERO DE
JUILLET

NOUS PUBLIERONS

UN ROMAN COMPLET

qui aura pour titre :

**LA VENGEANCE
DU Dr MOHR**

PAR

GUSTAVE LE ROUGE

RETENEZ DES MAINTENANT VOTRE
PROCHAIN NUMERO.

L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE

On expose actuellement aux Etats-Unis, parmi les plus précieux incunables, le premier livre imprimé en caractères mobiles—la Bible de Gutenberg, qui daterait de l'an 1450. Avant de parler de l'imprimeur Gutenberg et de l'invention de l'imprimerie, disons tout de suite que la seule Bible authentique de Gutenberg, la "Mazarine", n'a que quarante-deux lignes et fut composée en collaboration avec Fust. En effet, des essais typographiques de Gutenberg, à Strasbourg, et qui devaient être le commencement d'une Bible, il ne reste rien.

Comme il n'a jamais mis son nom sur les livres sortis de ses presses, il ne saurait y avoir de certitude; mais on est fondé à lui attribuer plusieurs Donats, deux éditions de Lettres d'indulgences et le Psautier de 1457.

Gutenberg n'a pas, comme on le dit souvent, inventé l'imprimerie, connue bien avant sa naissance; il a perfectionné la presse et le matériel de l'imprimeur, et, en améliorant la typographie, c'est-à-dire le système des lettres mobiles, il a permis à l'imprimerie de prendre un développement considérable.

Jean Gutenberg est né et mort à Mayence, 1397-1468. En 1450, Gutenberg s'associa avec le banquier Jean Fust. Gutenberg, seul, aurait imprimé en son bon temps, jusqu'à trois cents feuilles par jour.

—o—

Les diamants peuvent être blancs ou noirs, quelquefois ils sont bleus, rouges, bruns, jaunes, verts, roses et oranges; on n'en trouve pas de violets, quoiqu'en plus des améthystes, il existe des saphirs, des rubis et des grenats de cette couleur.

Ambroise Paré, père de la chirurgie

Les annales de la médecine et de la chirurgie portent les noms d'Hippocrate et d'Esculape comme étant ceux des premiers hommes qui se rendirent célèbres en ces sciences. D'autres noms se sont ajoutés à ces deux premiers, qui ont attiré moins d'attention mais qui méritent cependant une mention plus distinguée.

Le premier de ceux-là qui nous vient à l'esprit est celui d'Ambroise Paré, ce célèbre chirurgien français qui vécut de 1510 à 1590. La période où il exerça son art, avec une science et un dévouement qui font l'admiration des plus grands médecins et savants de notre époque, était traversée par des guerres intestines et religieuses. Les combats continuels qui se poursuivirent pendant toute son existence donnèrent moult occasions à Ambroise Paré de prodiguer ses soins aux soldats blessés. Il perfectionna le traitement des sétons et cicatrices de toutes sortes et pratiqua des amputations remarquables.

Avant les découvertes de Paré, les charlatans et médecins improvisés de la campagne avaient accoutumé à verser de l'huile bouillante dans les blessures de fusil, dans le but, fort louable il est vrai, de combattre le poison que contenait la poudre usitée, (si vraiment poison il y avait). Bien qu'on lui attribue l'invention des ligatures ou cordonnets, morceaux d'étoffe, charpies servant à arrêter l'effusion du sang, Paré n'a jamais voulu admettre dans sa grande modestie avoir imaginé cette savante méthode.

Il rappelait à bon escient à ses admirateurs que l'histoire avait donné le nom de "bandelettes d'Hippocrate" à certains cordons employés dans l'antiquité à cet usage. C'est cependant lui, Ambroise Paré, qui, le premier, se servit de ces ligatures pour panser les plaies et comprimer les moignons des membres amputés pour empêcher l'hémorrhagie, au lieu de brûler les dits moignons au moyen de fers rougis ou d'huile bouillante. Il n'est pas difficile de comprendre la gratitude, la reconnaissance que les soldats de cette époque devaient porter à leur bienfaiteur qui leur épargnait par son invention des souffrances atroces. Les supplices qu'ils enduraient aux mains des chirurgiens d'alors, simples bouchers, étaient tels que plus d'une fois un patient exaspéré, surmontant ses douleurs, tua son tortionnaire.

Mais Paré était plus qu'un grand chirurgien. Il arriva à la célébrité avec son seul génie. Sa vie (il vécut jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingts ans, ce qui était beaucoup à cette époque tourmentée) se passa à la cour et dans les camps, où il approcha dans l'intimité les figures les plus connues des mondes social, militaire et politique.

On trouve dans ses volumineux écrits la marque de son esprit et de son caractère. Ses découvertes et ses expériences sont racontées dans le langage le plus simple. Beaucoup se sont demandé s'il fut bon catholique ou bon huguenot, mais quelque ait été sa secte particulière, il fut excellent

chrétien, attribuant toutes ses guérisons à l'intervention de la divine Providence.

Il était doux et charitable, compatissant à ses parents et amis et à ses patients de toutes sortes, grands et petits, pauvres ou riches. Il portait aux soldats une affection toute particulière.

Ambroise Paré amassa dans la pratique généreuse de sa profession beaucoup d'argent. En plus d'un pâtre



AMBROISE PARÉ (1510 - 1590)

de maisons près du Pont St-Michel, il possédait un vignoble à Meudon et diverses propriétés. Il secourut avec cet argent tous les miséreux et donna de l'aisance à tous ses parents et à tous les parents de sa femme.

Il naquit à Boung Hersent, petit village situé non loin de la cité de Laval. Son père était le valet de chambre et le barbier du Sieur de Laval.

Certains historiens prétendent qu'il eut un frère chirurgien-barbier à Vi-

tré. C'est avec lui, paraît-il, que Paré aurait commencé ses études de chirurgie à Vitré même ou à Angers. Quand il arriva à Paris, vers l'an 1532, il prit le titre d'apprenti chirurgien-barbier. Ce n'était pas facile à cette époque de prendre le titre de médecin ou de chirurgien.

La profession médicale était divisée en trois classes : les médecins, membres de la Faculté de Médecine ; les chirurgiens, membres de la Confrérie de Saint Côme ; finalement, les chirurgiens barbiers.

Après avoir fait quelques années d'internat à l'Hôtel-Dieu, hôpital fondé à Paris, au septième siècle, il entra dans une formation sanitaire de l'armée. Dès sa première campagne, il révolutionna le monde scientifique en inventant, pour la compression des moignons et la cicatrisation des plaies de balle, la ligature ou la bandelette.

A l'instar de toutes les grandes découvertes, la sienne lui fut suggérée par un incident banal, ou plutôt par un accident. Les troupes françaises s'étaient emparées du château de Villaine, après un rude combat. Paré, dans la relation de cette campagne, raconte qu'il soigna les premières blessures à l'huile bouillante, d'après la méthode prescrite par Jean de Vigo. Mais le nombre des blessés était si grand que le chirurgien manqua bientôt d'huile. Il employa à la place une mixture de jaunes d'oeufs, d'huile de roses et de térébenthine. Mais, dans la nuit il se représenta les pauvres soldats souffrant cruellement de ses pansements sommaires. Et c'est là qu'il conçut l'idée de ses ligatures.

Parmi les célébrités que soigna Ambroise Paré, mentionnons : Antoine de Bourbon, roi de Navarre et frère du prince de Condé ; le prince de la

Roche-sur-Yon; monsieur de Guise et nombre d'autres.

Ambroise Paré contribua donc à adoucir les rigueurs de la chirurgie, qui, cependant n'eut rien de bien gai, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. On cicatrisait, pansait, amputait sans anesthésie. Une boucherie! Nos ancêtres avaient plus de résistance physique que nous, qu'une civilisation avancée a ramollis. Nous trouverions aujourd'hui très peu de patients pour subir de pareilles opérations et très peu de chirurgiens pour les pratiquer.

La rudesse de nos ancêtres, leur quasi-insensibilité devant la douleur physique, leur inhumanitarisme et leur fanatisme religieux sont les causes profondes de la sauvagerie du moyen âge, par exemple, et de l'atrocité de ses supplices.

La simple pendaison, la guillotine, l'électrocution eussent paru à ces gens châtements trop doux. C'était une grande faveur à faire à un condamné que de l'étourdir un peu avec un maillet avant que de les brûler!

Ces états d'âmes se retrouvent aujourd'hui chez les peuples ignorants; en Chine, en Russie et dans les contrées lointaines où n'ont pas pénétré nos civilisations débonnaires...

De nos jours, la sensibilité morale et physique, l'humanitarisme, l'instruction, qui font de l'homme un être apparemment moins grossier font que nos lois semblent plus élémentes. La révolution française a fait adopter par le monde l'égalité devant la mort et l'uniformité des supplices, alors qu'auparavant les châtements étaient proportionnés aux crimes.

Dans cent ans, peut-être, nos descendants, trouvant barbare la peine de mort, aboliront-ils cette coutume et

nous paraîtrons à leurs yeux des êtres aussi grossiers que les justiciers médiévaux.

On ne trouverait de nos jours de juges pour condamner leurs semblables à toutes les tortures prévues par le code pénal du passé, ni de bourreaux pour exécuter de pareilles sentences.

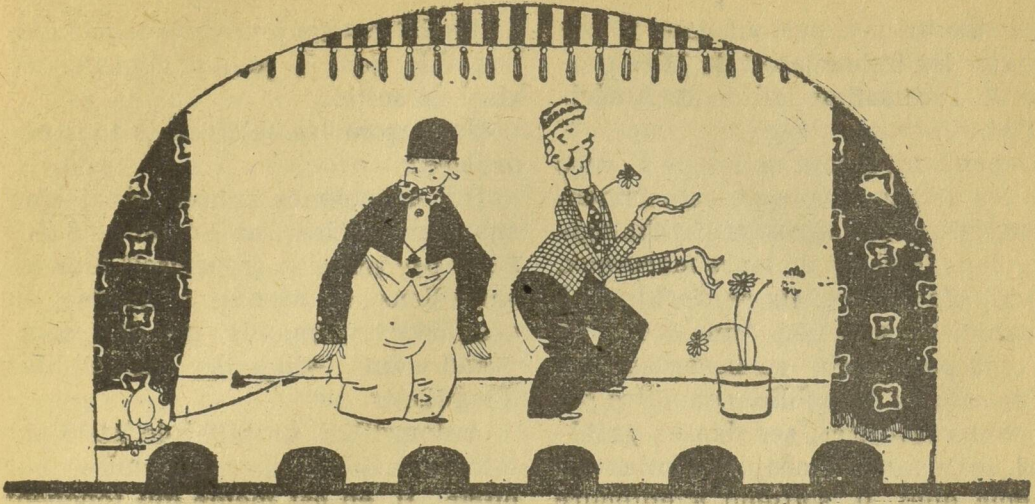
Le progrès et la science ont en quelque sorte adouci nos mœurs et émoussé en même temps notre résistance physique.

—o—

LE PONT DES SOUPIRS

Le "Pont des Soupirs", à Venise, fameux dans le monde entier pour sa triste réputation, vient d'être transformé en une galerie d'art, que fréquenteront dorénavant, non plus les criminels conduits aux supplices, mais les artistes. Pour la première fois depuis quatre cents ans, le célèbre pont qui relie le Palais des Doges à l'ancienne prison d'Etat donnera passage à des hommes libres et joyeux au lieu qu'avant passaient sur lui les condamnés à mort et à la torture, ainsi que les condamnés à la détention perpétuelle.

Le Palais des Doges est donc converti en un musée d'art et le Pont des Soupirs en deviendra l'une des galeries. En général, comme aucun souvenir historique précis ne se rattache à ce pont, qui a exercé fréquemment l'imagination des romanciers et des poètes, on sait simplement et c'est déjà assez qu'il conduisait du palais des Doges aux prisons tous les condamnés. Il date du seizième siècle. Il est suspendu à une certaine hauteur au-dessus d'un canal étroit.



VAUDEVILLE vs CINEMA

Bien que les étoiles du cinéma fassent pâlir, depuis quelques années, les étoiles du vaudeville, ou plutôt de ce qu'il est convenu d'appeler vaudeville en Amérique, les danseurs, chanteurs, musiciens, acrobates et prestidigitateurs se payent encore très cher. Aux Etats-Unis comme en Canada, les théâtres de vaudeville, nombreux, font encore de belles affaires. Cependant, le bon vieux temps a passé pour ces artistes bizarres dont la vie consiste à répéter pendant des années, sur toutes les scènes du continent, une heure par jour, en matinée et en soirée, les mêmes boniments ou les mêmes tours!

Il est bien inutile de les présenter à nos lecteurs qui les connaissent tous pour les avoir vus et entendus dans les trois ou quatre théâtres de Montréal où l'on donne encore quelques numéros de vaudeville, malgré la vogue dont jouit le cinéma, lequel maintenant constitue l'art qui attire le plus de gens.

Dans les établissements Princess, Orpheum, Loew's, de ce temps-ci, comme autrefois au Français et au Théâtre de Sa Majesté, les artistes donnent leur numéro deux fois par jour et ailleurs quatre fois par jour, dans l'après-midi et dans la soirée.

Qu'il s'agisse de chant, de danse, de musique ou d'acrobatie, ce sont toujours les mêmes rengaines qui reviennent d'une semaine à l'autre, rengaines qu'il ne coûte pas beaucoup à ces "artistes" de se mettre dans le coco, puisqu'ils gardent le même programme pendant une année entière.

C'est encore les nègres, les juifs et les jeunes gommeux qui remportent le plus de succès. Il existe dans Montréal des milliers de personnes et malheureusement des centaines de Canadien-français qui ne manquent jamais une semaine du Gaiety, par exemple, pour apprendre là quelques-unes des blagues insipides que débitent le cireur de bottines nègre ou le marchand juif, blagues qu'ils vont

colporter un peu partout dans le but, d'épater les imbéciles et de faire profiter la civilisation latine en Amérique !

Cependant, il faut de temps à autre que les artistes du vaudeville fassent preuve d'un certain sens psychologique, dans le choix de leurs morceaux, quand, d'aventure, ils se décident à remanier un peu leur "numéro". Ils doivent pour cela se baser sur les goûts actuels du public, connaître ses chansons favorites, ses danses préférées, les noms mêmes des étoiles du cinéma dont il s'attend à entendre parler ou à voir parodier sur la scène.

Mais dans toute cette affaire, les plus psychologues doivent être les gérants des théâtres de vaudevilles ou les distributeurs d'artistes. Ces sortes d'impresarios doivent savoir parfaitement ce qui convient à leurs clients ou habitués de chaque ville et petite ville et même de chaque jour.

Les clients changent avec les jours et avec les endroits. Il est des jours, le lundi, par exemple, où l'on voudra des amusements reposants (pour se reposer des fatigues du dimanche, jour de repos), des farces faciles à comprendre, de la musique de chambre, des petites femmes légèrement mises qui ne font aucun bruit en glissant sur la scène dans des danses antiques; d'autres jours, le samedi en matinée et en soirée, le public exigera des distractions plus excitantes et c'est aux gérants à savoir tout cela.

Ainsi, dans certaines villes, les marchands juifs et les nègres ont de la vogue tandis qu'ils sont conspués dans d'autres. Aux gérants encore à ne pas l'ignorer. Dans une troisième localité, ce que le public réclamera sera ce comédien irlandais à la trogne grosse comme une tomate dont le pan

de l'habit est toujours relevé par une bouteille dont le goulot dépasse, et ainsi de suite.

Quels sont les salaires de tous ces artistes?

Il y a quelques années, vingt-cinq ans pour préciser, un cachet de \$40 à \$200 par semaine satisfaisait tous les comédiens du monde burlesque ou vaudevilliste, monde qui doit comprendre une vingtaine de milliers d'habitants.

Aujourd'hui, un billet de \$100 par semaine est le moins qu'on puisse leur offrir. Il en est même qui touchent jusqu'à \$3,000 par semaine pour une quinzaine d'apparitions sur la scène, apparitions qui durent le temps d'un songe, quelques minutes.

Et ce qu'il y a de plus particulier dans ce genre d'art théâtral, c'est qu'à part de très rares exceptions, de plus en plus rares, grâce à l'indulgence du public, ceux qui le pratiquent n'ont besoin d'aucun talent.

Sans doute, faut-il que les prestidigitateurs, les hypnotiseurs connaissent leurs métiers, aient les doigts déliés ou les yeux vifs; sans doute, faut-il que les pianistes, les violonistes et les xylophonistes possèdent quelques notions de la musique ou sachent au moins leurs gammes, mais tous les autres comédiens ou comédiennes n'ont besoin d'aucun talent particulier.

Les danseuses doivent être bien tournées et richement mises, ou encore mises tout simplement de manière à ne pas être complètement nues. Point n'est nécessaire qu'elles connaissent les premières notions de l'art chorégraphique; savoir faire quelques bonds élégants, se ployer le corps en arrière, dodeliner de la tête, saluer très bas pour remercier des applaudissements voilà ce qu'il faut

pour être première danseuse au vaudeville.

Les chanteurs et chanteuses sont presque tous des gens qui pourraient rivaliser avec les colporteurs, les vitriers, les petits camelots qui orient les journaux ou les marchands ambulants de bananes!

Les acrobates mêmes pratiquent à peine un tour ou deux, préférant pour cacher leur inhabileté jouer, entre chaque saut en hauteur, un petit air de banjo, de façon à faire croire aux gens qu'ils ont tous les talents. D'ailleurs, de deux acrobates qui apparaissent en même temps sur la scène, il en est toujours un qui ne sait rien faire...

Pour donner un exemple de la facilité avec laquelle on peut, grâce à des influences ou à une certaine chance, atteindre à la célébrité dans le genre vaudeville, nous allons citer le cas d'une franco-américaine du nom d'Eva Tanguay, née à Holyoke, Mass. Simple employée dans une factorerie de sa ville natale, elle fut embauchée un jour par un impresario à qui elle avait fait part de son ardent désir de faire du théâtre. Celui-ci, pour s'amuser, lui avait permis de paraître sur la scène, un soir, juste un soir. Contre l'attente de ce gérant qui n'attendait rien de bon d'Eva Tanguay, celle-ci fit fureur. Ses toilettes, son allure, plurent beaucoup au public qui l'applaudit à outrance. Sans savoir danser ni dire de façon même ordinaire, cette jeune personne avait été lancée. Elle apprit par la suite à chanter et à danser, et devint, étant jolie fille et très élégante, la coqueluche de tous les habitués de vaudeville des Etats-Unis.

Reste à savoir maintenant si le vaudeville saura lutter longtemps contre

le cinéma et si tous les artistes de ce genre ne seront pas obligés un jour d'aller chercher leur subsistance dans quelque compagnie cinématographique.

—o—

LES CENT MANIERES de S'ASSEOIR

Les Egyptiens s'asseyaient tout d'un coup, comme s'ils avaient été lancés par une flèche; ils joignaient les genoux et les pieds et les tenaient étroitement serrés. Les anciens monuments donnent la reproduction fidèle de la position des Egyptiens assis. C'était là l'attitude des cérémonies religieuses.

Les Grecs et les Romains, quand leurs sièges n'avaient pas de dos et quand il ne s'agissait pas de s'asseoir devant un personnage respectueux, comme un prêtre, un roi, un haut magistrat, s'asseyaient en se portant en avant, comme accroupis; quand les sièges avaient des bras, les Romains s'accoudaient d'un seul côté.

A l'encontre des Egyptiens, les Chinois s'asseyaient les jambes écartées; on retrouve cette posture dans des idoles, des statues, qui ont plus de quatre mille ans.

Les Saxons et les anciens Normands sont représentés dans les vieux manuscrits, sur les médailles ou monnaies, dans la même posture. A une époque plus récente, les rois et les reines recevaient assis avec une raideur dont ils ne se départaient pas; ç'eût été faillir à la dignité royale. Aujourd'hui, les Souverains reçoivent debout.

Quant à nous, nous croisons les jambes, ce qui est mauvais et mal-séant; nous ne savons que faire de nos bras, ce qui est disgracieux, il y a peu de gens qui savent s'asseoir.

Après la Vampire, l'Enfant Terrible

La comédie et la société française empruntèrent à l'époque de la Renaissance les personnages de la fameuse comédie italienne, et particulièrement le joyeux Pierrot, le tendre Arlequin et l'espiègle Colombine. Deux siècles plus tard, avec le théâtre moderne, on vit apparaître en France le jeune premier, le mari malheureux, la grande coquette et l'ingénue.

Les Américains, dont le théâtre et surtout le cinéma sont de récentes créations, adoptèrent à leur tour les personnages de la comédie française: la grande coquette à laquelle ils donnèrent le nom de "vampire"; le jeune premier qu'ils baptisèrent "butterfly man" et la jeune ingénue, l'enfant terrible, appelée depuis quelques mois à supplanter la vampire, qu'ils nomment dans leur langage naïf et amusant à la fois—la "sweet sixteen"...

Or donc, la mode est en ce moment à la jeune ingénue ou à l'enfant terrible. Va pour l'enfant terrible!

Ces petites jeunes filles dégourdis, la coqueluche du cinéma et de la société, doivent avoir seize ans et la beauté du diable. Elles sont très émancipées, comme savent l'être sans aucune difficulté toutes ces petites demoiselles qui se sont débarrassées de la douce influence de leur mère et n'acceptent pas les conseils des vieilles personnes, voulant vivre seules leur vie, à la manière des hommes ou... des veuves.

Au cinéma, on les fait fumer, sans tousser, boire des cocktails sans s'étourdir et jouer le poker sans avoir

peur de perdre de fortes sommes. Naturellement, ces jeunes ingénues américaines, qui ne manquent pas pourtant dans notre bonne province où les femmes s'émancipent de plus en plus, ne prennent pas les chaperons au sérieux.

Puis, pour terminer cette description, ces petits bouts de femme doivent savoir danser le jazz comme des "numéros de vaudeville" et toutes les giques du répertoire négro-américain.

Que deviendront à un certain âge ces jeunes ingénues qui se moquent de toutes les lois sociales et se rient de toutes les conventions? Des névrosés, des déséquilibrées ou des propres à rien.

D'ailleurs, il est facile de distinguer, non pas seulement au cinéma mais dans la rue, dans les familles, dans les salons, le caractère et la morale d'une personne par sa toilette et son allure particulière?

Or, ce qui nous prouve que nos petites jeunes filles se laissent facilement influencer par les artistes qu'elles admirent au cinéma, c'est que leur mise s'en ressent, ainsi que leurs conversations et leurs manières.

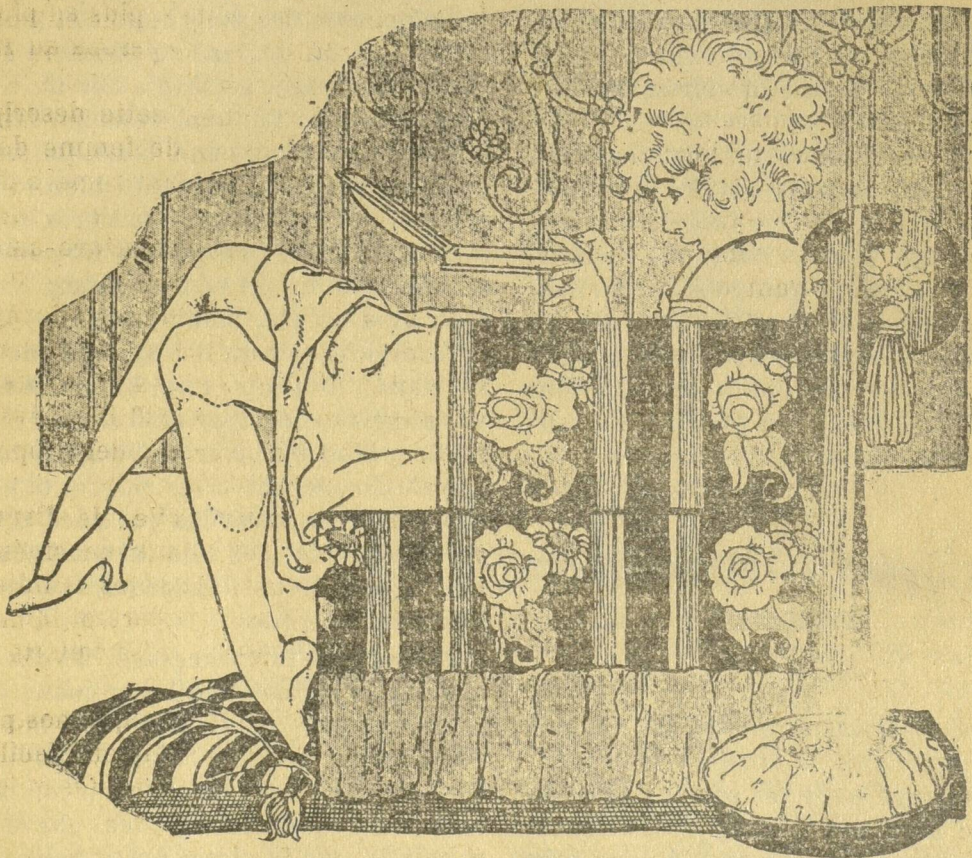
Au lieu de s'intéresser aux soins du ménage à la maison, de se familiariser avec leurs devoirs domestiques présents et futurs, d'orner leur esprit de sciences pratiques et d'études spéculatives, littérature à petite dose, histoire, etc., qui en feraient des épouses complètes, nos jeunes filles de seize à vingt ans préfèrent depuis quel-

ques années poser aux jeunes blasées, danser les gigue les plus grotesques, au son d'un grammophone, pénétrer dans tous les théâtres sans distinction, se laisser courtiser par tous les jeunes gens assez déleurés pour leur faire fumer des cigarettes ou lire n'importe quel livre.

On disait jadis, jadis, avec un geste de désespoir: "Il n'y a plus d'enfants!"

nous débarrasserait de tous les bas-bleus.

Les mères et les pères devraient se montrer d'une sévérité plus marquée à l'endroit de leurs jeunes filles. Le salut de la race est en jeu. Si, avec le temps et la malsaine influence de la civilisation américaine, le nombre de nos "enfants terribles" augmente, où les hommes prendront-ils les épouses



Aujourd'hui, c'est: "Il n'y a plus de jeunes filles qu'il faut dire!"

En effet, et cette opinion peut surprendre bien des personnes fort intelligentes, les jeunes filles de nos jours sont trop instruites ou ne le sont pas du tout. Il faudrait établir une moyenne d'éducation uniforme qui formerait des jeunes personnes intéressantes et

qui leur feront des compagnes agréables et leur donneront des enfants?

Et puisque nous voulons parler de l'éducation intellectuelle des jeunes filles, voici, si nous étions surintendant de l'instruction publique, le programme d'études que nous imposerions aux jeunes filles dans toutes les institutions religieuses ou laïques:

Catéchisme et apologétique, arithmétique, (quatre règles simples, règles de trois, intérêts, etc., toutes choses strictement nécessaires à l'épouse pour conduire les affaires de son ménage et à la femme séparée de biens, célibataire ou veuve pour administrer ses biens propres), histoire et préceptes de littérature, histoire du Canada et universelle, géographie; étude toute particulière des langues française et anglaise, notions élémentaires de droit, notions d'art et d'architecture, musique, dessin, chant, broderie, couture et art culinaire.

Nous en passons certainement, mais enfin, ce programme est suffisant pour former une femme intéressante, dans le sens où nous l'entendons, une femme qui, au sortir du couvent, trouverait dans le soin de sa maison, la lecture et les arts d'agrément des distractions beaucoup plus grandes et beaucoup plus satisfaisantes que les danses ou le cinéma.

—o—

LES ANIMAUX QUI BLANCHISSENT EN HIVER

Chez certains animaux des régions septentrionales, la couleur de la fourrure change avec les saisons et semble se mettre à l'unisson des choses de la nature: foncée en été, leur robe devient blanche en hiver. Le naturaliste anglais Lydekker, qui a étudié spécialement cette question, est arrivé à cette conclusion qu'il s'agit d'un renouvellement semestriel complet de la fourrure des animaux, et non pas, comme on l'a souvent pensé, de la coloration variable d'une seule et même fourrure. Il fait remarquer, à l'appui

de cette opinion, que les poils blancs d'hiver sont longs, alors que ceux d'été sont courts. De plus, le phénomène de changement de coloration suivant les saisons a été observé chez certains animaux d'une façon si marquée entre les nuances d'hiver et d'été qu'il est impossible d'en expliquer l'alternance autrement que par la substitution complète, au printemps et à l'automne, d'une robe à une autre.

La poussée des poils blancs et longs à l'époque où doivent se produire les chutes de neige, semble avoir un but de protection: l'animal échappe ainsi à la vue de ses ennemis. Mais, ici, une question se pose. Le renard bleu et le renard blanc, dont les fourrures sont si recherchées, peuvent-ils être considérés comme un seul et même animal, bleu en été, blanc en hiver? M. Lydekker pense qu'il s'agit de deux animaux différents: l'un, blanc en hiver et gris cendré par endroits en été; l'autre, bleu en hiver et brunâtre en été. Ce dernier vit à ses risques et périls, en hiver, dans les contrées couvertes de neige, et cela lui vaut d'attirer d'une façon dangereuse l'attention des chasseurs.

En somme, le "processus" du changement de pelage chez les animaux est le même que celui du blanchiment des cheveux chez l'homme. Ce que l'on constate, en effet, ce n'est pas tant une décoloration des cheveux primitifs, que la chute progressive de ces cheveux suivie de l'apparition de cheveux nouveaux dénués de pigment coloré. Il se produit là un changement analogue à celui que nous montrent les animaux des hautes latitudes septentrionales; seulement, pour les animaux, le phénomène, au lieu d'être graduel, est relativement rapide et périodique.

La situation économique en Russie

Malgré le mystère dont s'entourent les bolchévistes pour empêcher l'étranger de constater les résultats de deux années et demie de leur charmant régime, la vérité commence à filtrer. Et elle n'est pas belle, cette vérité! Qu'on en juge:

Un ancien député social-démocrate de Pétrograd, M. Alexinsky, a fait récemment un séjour sur les confins de la Russie soviétiste et a pu se procurer la copie sténographique de rapports lus par Lénine, par Trostzky, par Kameneff, président du Soviet de Moscou, par Tomsy, président du conseil central des unions professionnelles ouvrières, et surtout par Rykoff, qui, en sa qualité de président du conseil supérieur de l'économie nationale, dirige tout le travail de rétablissement de l'industrie. Grâce à ces renseignements puisés, on le voit, aux sources les plus pures du bolchevisme, on peut avoir une idée de ce qu'était la situation économique de la Russie à la fin de janvier 1920.

Citons d'abord le commencement du rapport lu par Rykoff, le 25 janvier 1920, devant le congrès réuni des délégués des conseils de l'économie nationale des unions professionnelles et du soviet de Moscou:

"Après les années de la guerre impérialiste, et de la guerre civile, l'épuisement de tous les pays européens et surtout de la Russie a pris des proportions inouïes. Cet épuisement se faisait sentir pendant la durée de la guerre impérialiste, mais en ce qui concerne le gaspillage des richesses

"nationale et la ruine des forces matérielles et vivantes, la guerre civile est beaucoup plus lourde dans ses conséquences que la guerre impérialiste, parce qu'elle a envahi la plus grande partie du territoire de la Russie soviétiste et s'est manifestée non seulement sous la forme de conflits entre les armées, mais sous la forme de destructions, d'incendies, d'anéantissemments de valeurs et de biens, pour des sommes incalculables... La guerre civile ayant eu pour conséquence une perte inouïe des forces matérielles et vivantes de la république, aboutit à une crise économique. Dans ses traits essentiels, cette crise se réduit à la crise des transports, à la crise des combustibles, et à la crise de la main d'oeuvre."

La crise des transports est telle que peu à peu la vie du pays s'arrête. Avant la guerre, dit Rykoff, dans les plus mauvais moments, 15% environ des locomotives étaient en réparation: actuellement, il y en a 60%. Jadis, on en réparait 8% par mois: aujourd'hui, on en remet péniblement 2% par an en état, de telle sorte que chaque mois, 200 machines disparaissent ainsi de la circulation. Et à ce même congrès, Trostzky accuse le camarade Rykoff de voir les choses trop en beau! La vérité serait plus lamentable encore.

Il en résulte naturellement "qu'on ne peut exploiter aucune de ces régions de blé, de matières premières, de combustibles qu'on a annexées à

“la Russie soviétiste à la suite des vic-
“toires de l’armée rouge.”

Veut-on des exemples? Pour transporter des riches régions métallurgiques de l’Oural, les métaux destinés aux usines de l’intérieur, on ne dispose que d’un seul train par mois! De même pour ravitailler en coton du Turkestan les fabriques textiles de la région de Moscou, on a deux trains par mois. A cette vitesse, conclut mélancoliquement Rykoff, il faudrait plusieurs dizaines d’années pour effectuer les transports indispensables.

Et ce n’est pas à cette crise ou à celle du combustible, qui sont intimement liées qu’il faut attribuer uniquement l’absence des matières premières qui paralyse la vie des usines : en réalité, la production de ces matières a baissé dans des proportions dont on peut citer quelques chiffres.

Tandis qu’avant la guerre, on récoltait en Russie environ 320,000 tonnes de lin, en 1918, après la nationalisation, la production est tombée à 72,000 tonnes et en 1919, “une grande baisse se produit.”

Même phénomène dans la production des peaux et de la laine. “La quantité de peaux, dit Rykoff, que l’Etat peut avoir à sa disposition (car “la voie de naturalisation) diminue “d’un mois à l’autre.”

Quant au bois de chauffage, 24 à 28 millions de mètres cubes étaient nécessaires dans les villes pour l’hiver 1919-1920. Les administrations chargées de cet approvisionnement en ont péniblement dirigé cinq millions de mètres cubes vers les chemins de fer ou vers les fleuves et, par suite de la pénurie des moyens de transport, une infime quantité seulement de ce bois est parvenue dans les villes.

En ce qui concerne le ravitaillement, les chefs bolchevistes déclarent froidement qu’ils n’arriveront pas “à avoir des réserves assez grandes pour que chaque ouvrier puisse disposer d’une ration suffisante.” En conséquence, “ils ravitailleront surtout les groupes d’ouvriers qui sont spécialement nécessaires à la production” Les autres attendront des jours meilleurs.

Et malgré ce privilège accordé aux ouvriers de recevoir une ration plus forte que les autres citoyens, le nombre de ces ouvriers diminue de jour en jour. De dix millions qu’il était avant la guerre, il est tombé à moins d’un million. N’assistons-nous pas cependant au prétendu triomphe du prolétariat? Oui, mais quelque triomphateur qu’il soit, le prolétaire n’en meurt pas moins de faim. C’est pour essayer de manger qu’il déserte en masse les usines. Que devient-il? Tomsy nous le dit dans son rapport: les uns sont parvenus à se faire enrôler dans l’armée rouge, où là, du moins, on mange à peu près à sa faim. Les autres sont retournés dans les campagnes, où l’on mange aussi. Car, en Russie, à l’heure actuelle, le grand problème est là: manger. Possible à résoudre dans les campagnes, ce problème est à peu près insoluble dans les villes.

Aussi les usines, quoique nationalisées, sont-elles fermées en masse. Quelques-unes seulement restent ouvertes. Leur rendement est déplorable. Dans l’industrie textile, par exemple, Rykoff nous dit que la production atteint seulement 10% de ce qu’elle devrait être. Dans la métallurgie, les usines, en 1919, n’ont pu se procurer que 15% de la quantité de métaux qui auraient été nécessaires. Les hauts

fourneaux donnent moins de 20% de la production normale.

La conclusion? Rykoff nous l'indique:

"Cela veut dire, explique-t-il, qu'en ce qui concerne l'industrie ravitaillant la population en chaussures, en vêtements, en métaux, etc., la Russie soviétiste ne vit qu'un tiers de la vie que vivait la Russie au temps de la paix. Cela pouvait durer une ou deux années, pendant lesquelles nous existions grâce aux anciennes réserves, grâce à ce qui nous restait de la précédente époque de l'histoire Russe. Mais ces réserves s'épuisent et d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, nous approchons d'une crise complète dans ces branches de l'industrie."

Et voilà pourquoi les bolchévistes interdisent aux peuples civilisés l'entrée de la Russie. Ils veulent empêcher l'univers de se rendre compte de l'état effroyable auquel ils ont réduit leur pays. Ce serait une trop mauvaise réclame pour la propagation de leurs idées.

LA LOI DE LYNCH

Les législateurs américains viennent de voter, à une écrasante majorité, l'abolition de la terrible loi de Lynch. Il a fallu près de deux siècles pour que cette mesure fût officiellement prise dans un pays où la souveraineté populaire se substituait parfois, avec une cruauté irrésistible et soudaine, au pouvoir judiciaire et exécutif.

Fait digne de remarque: les lyncheurs les plus exaltés étaient souvent, dans le commun, des hommes réputés pour leur habituelle douceur

et leur parfaite moralité. Par quel prodige ces mêmes individus se transformaient-ils subitement en vengeurs implacables, en véritables bourreaux?

On sait comment s'appliquait cette loi expéditive et sommaire. Un crime était commis. La rumeur publique désignait un coupable. Aussitôt, la foule s'emparait de lui, sans attendre l'intervention de la justice régulière, et procédait au jugement du prisonnier. Pour la forme, on entendait les témoins à charge et à décharge. Le verdict prononcé,—il s'agissait presque toujours de la peine de mort,—on improvisait une potence et le criminel était "lancé dans l'éternité".

L'exécution, selon la nature du délit et l'état d'exaltation de la foule, pouvait revêtir un caractère particulièrement atroce. On cite le cas de quatre malheureux Indiens, attachés à un poteau et brûlés à petit feu, après qu'on eût enduit de pétrole leurs vêtements. Or, il fut établi, une heure plus tard, qu'on avait puni des innocents. De plus, sous le couvert de cette fameuse loi, les haines de races se donnaient libre cours. On ne sait pas combien d'hommes de couleur furent lynchés par les blancs, et ce, quelquefois, sur un simple soupçon!

Les législateurs ont raison qui exigent que les accusés soient jugés et condamnés uniquement par les voies légales. Un tribunal est faillible, il est vrai: les annales judiciaires sont là pour en témoigner. Mais il est certain que la justice rendue dans le calme du prétoire s'entoure de toutes les garanties possibles, tandis qu'une foule hurlante et déchaînée, dominée par de sauvages instincts, perd tout contrôle et risque de commettre de ces monstrueuses erreurs qui font douter de la sagesse humaine...

LE VERITABLE SOMMELIER

Petite charge contre les artistes de vues animées

Il est de mode dans le monde cinématographique de tout exagérer, de charger les personnages, de raidir les attitudes, de dramatiser les moindres gestes, d'engraisser ceux qui devraient être maigres et de maigrir ceux qui devraient être gras. Il s'agit tout particulièrement des sommeliers de grande maison, connus en Amérique et désignés même en Canada sous le nom de "butlers", dont le cinéma aurait, au dire de certaines personnes intéressées qui ne peuvent être que des sommeliers ou leurs enfants, des êtres grotesques.

On nous a raconté qu'un nommé Charles Green, sommelier du duc de Marlborough et ancien sommelier d'une douzaine des plus grandes maisons d'Angleterre, regardant au cinéma se défilier un film dans lequel figurait un "butler" mal stylé, énorme comme un clown de cirque, maladroit et grossier, quitta précipitamment la salle en s'écriant: "Je proteste au nom de tous les sommeliers des "Vieux Pays"; ce n'est pas ça du tout; on nous caricature; les Américains n'ont aucune idée du sommelier tel qu'il est réellement chez les aristocrates!"

Le gérant de l'établissement, le voyant ainsi se précipiter à la sortie, lui demanda ce qui n'allait pas.

"Mais, monsieur, je n'ai jamais vu de sommeliers pareils. Je ne puis supporter plus longtemps la vue de cet éléphant qui joue dans la vue que

vous montrez ce soir. Vous leur mettez invariablement des pattes de lièvre, ce qui est expressément interdit en Angleterre".

Puis, comme il se trouvait dans ce théâtre des artistes de cinéma, le sommelier mécontent, se retira avec eux à l'écart et leur donna des renseignements précis sur les gens de son métier... pardon, de sa noble profession.

"Il n'y a que les sauvages, continua-t-il, pour servir les plats de la main droite. En plus, le butler n'a rien à faire avec les bagages et colis. Il y a des gens pour cela."

D'ailleurs, et nous résumons la conférence que tint cet illustre sommelier au gérant et à quelques-uns de ses amis, le "butler" de luxe ne sert ni ne dessert la table. Il doit être de taille moyenne et ce type John Bull que les directeurs et metteurs en scène américains choisissent de préférence pour en faire un sommelier ne se voit nulle part en Angleterre.

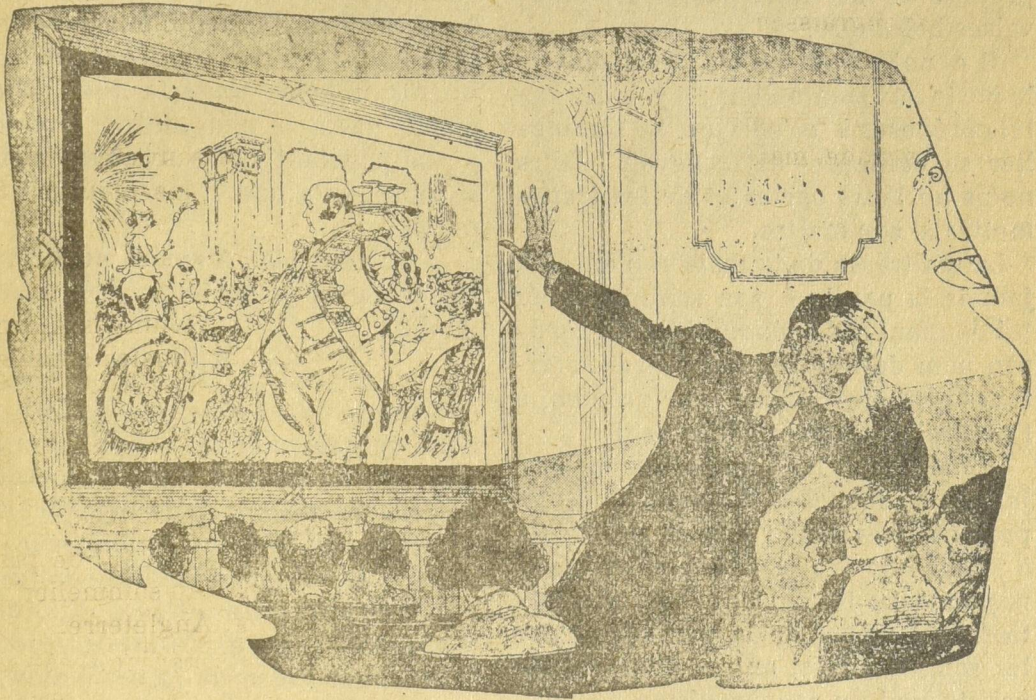
En somme, la composition théâtrale du sommelier est si mal rendue par les directeurs et acteurs yankees que tous les films dont l'action se déroule à Londres, dans les grandes familles, font la risée des Anglais de "l'autre côté".

Les Londoniens s'amuse à tel point qu'ils vont voir comme une comédie burlesque les drames américains dans lesquels on joue un de ces faux sommeliers. Le rôle exclusif du sommelier consiste à servir le vin, non les entrées ni les plats de résis-

tance. Comme l'indique le dictionnaire, le sommelier est une personne qui, dans une riche maison, a soin du linge, de la vaisselle plate, des provisions et principalement de la cave.

Ses auditeurs furent tellement surpris, amusés et instruits par sa dissertation sur le rôle des "butlers" qu'un directeur de grande compagnie embaucha aussitôt Green pour servir d'instructeur dans tous les ateliers cinématographiques de Hollywood.

Pont des Tours que de sourire et de faire de l'oeil à une fille de service pendant un dîner; que le valet en pied qui servirait un plat de la main droite serait expulsé sur le champ du palais; qu'un hôte qui commettrait dans un dîner une faute grossière contre l'étiquette sera banni à jamais de la société; qu'une fille de service ne traverse jamais la salle à manger pendant un repas; que les cocktails ne sont pas servis dans les films américains com-



Il est devenu l'arbitre des élégances et des belles manières. Ayant vécu pendant de nombreuses années dans la "compagnie" des princes, des lords, des ducs et des duchesses, il peut en montrer à tous les acteurs et actrices du cinéma américain sur le savoir-vivre et l'étiquette.

Il enseigne à tous en général et à ses élèves en particulier qu'un sommelier se jetterait plutôt du haut du

mé ils devraient l'être ou plutôt comme ils le sont à Londres.

Un sommelier n'est jamais en habit de cérémonie à 9 heures du matin. Il a sa livrée spéciale ou ses habits bourgeois.

Il se tient derrière la chaise de la maîtresse de céans ou de son maître ou quelquefois appuyé au buffet. Il est là pour servir les vins seulement et il "se déshonorerait" en mettant la

main à quelque plat, à moins qu'il ait à servir un roi ou une reine.

Les sommeliers n'ont non plus aucune surveillance à exercer sur les autres domestiques qui sont supposés connaître leur service.

Le sommelier Green remarque en plus que les artistes américains, même dans les rôles de ducs ou comtes ou lords anglais, mangent très mal, aussi mal que leurs serviteurs. Il se propose de leur faire passer ces mauvaises habitudes.

Il a noté aussi qu'on faisait ouvrir la porte aux sommeliers; il y a des valets préposés à ce service. Le sommelier se contente de recevoir leurs noms ou leurs cartes et de les transmettre à son maître.

La maîtresse de la maison n'adresse jamais la parole à son sommelier en lui donnant son prénom. Elle lui garde son nom de famille. Les autres serviteurs sont appelés par leur prénom, à l'exception du sommelier seul.

Finalement, les sommeliers ne sont jamais en manches de chemise et ne portent jamais non plus la perruque, à moins que des rois et reines ne soient reçus dans la maison où ils sont attachés. Le port de la perruque pour les sommeliers et autres domestiques constituent un anachronisme. La chose se faisait sous la reine Victoria mais elle est sortie des usages modernes.

Grâce à ce sommelier modèle que les ateliers ont pris à leur service, nous verrons dorénavant de véritables "butlers", tels qu'ils sont à Londres et non plus des caricatures.

—o—

Un homme digne de ce nom ne doit pas se spécialiser: la spécialité rapetisse l'intelligence et réduit la volonté.

UN DUEL

On raconte que Sainte-Beuve ayant, dans un article du "Globe" appelé un certain M. Dubois (de la Loire-Inférieure) "M. Dubois de la Gloire Inférieure", à propos d'un méchant livre dont ce monsieur était l'auteur, fut provoqué en duel et dut s'aligner un matin où la pluie tombait à torrents. Sainte-Beuve n'était pas un homme belliqueux. Avec le plus grand sang-froid, il demanda à son adversaire la permission d'ouvrir son parapluie. M. Dubois, rageur, protesta que l'heure n'était pas à la plaisanterie. Il n'empêcha pourtant pas le critique d'agir à sa guise, au grand étonnement des témoins.

—Je veux bien être tué, dit Sainte-Beuve, mais je ne tiens pas à être mouillé.

—o—

Sous le règne de François Ier, un Grec réfugié nommé Angelo Vergecio, vint en France. C'était un calligraphe merveilleux; son écriture fut admirée par tous les connaisseurs et sa réputation devint bientôt européenne. Il fit beaucoup d'élèves et le nom d'Angelo—ange, en français—servit à exprimer l'idée de la perfection en écriture. De là se forma la locution familière: "écrire comme un ange", dans le sens de "peindre comme un Raphaël", sculpter comme un "Canova", etc.

* * *

Une noce est réunie dans un restaurant plus que modeste. On est à table.

—Allons! bon, dit la mariée effarée, voilà qu'en le coupant, j'ai laissé tomber mon bifteck par terre; bien sûr, le chien va me le manger!

—N'ayez pas peur, répond galamment le marié, j'ai le pied dessus!

CAIUS CALIGULA

Le plus cruel des douze Césars

Caïus Caligula, fils de Germanicus et d'Agrippine, né à Antium l'an 12 après J.-C., mort à Rome en 41, se remarqua, bien plus que Néron, par son goût morbide pour les supplices et le raffinement qu'il apporta lui-même ou fit apporter par ses bourreaux à leur exécution. Ce mot est de lui : je veux faire en sorte que mes victimes se sentent mourir.

Parmi les cruautés que l'Histoire, juge éternel, lui reproche et que Suétone a consignées dans son livre fameux sur les douze Césars, notons le massacre de toute sa famille, à l'exception de ses soeurs qu'il garda auprès de lui pour les déshonorer.

Il condamnait aux mines, aux travaux des chemins, aux bêtes, une foule de citoyens distingués, après les avoir flétris d'un fer brûlant. Il y en eut qu'il enferma dans des cages où ils étaient obligés de se tenir à quatre pattes; il en fit scier d'autres par le milieu du corps. Il forçait les pères à assister au supplice de leurs enfants. Il fit battre avec des chaînes pendant plusieurs jours de suite l'intendant de ses spectacles et de ses chasses, et n'ordonna sa mort que lorsqu'il se sentit incommodé de l'odeur de sa cervelle en putréfaction. Un chevalier romain, exposé aux bêtes, s'étant écrié qu'il était innocent, sur l'ordre de César, on l'emmena, on lui coupa la langue et on le ramena au supplice.

Tous les dix jours, il faisait la liste des prisonniers qu'on devait exécuter,

et il appelait cela "apurer ses comptes". Il prétendait que tout lui était permis, et envers tous.

Il ne faisait guère périr ses victimes qu'à petits coups réitérés. La même cruauté qui accompagnait ses paroles et ses actions ne le quittait pas dans ses délassements, dans ses jeux et dans ses festins. Souvent, pendant qu'il dinait on faisait une orgie, on appliquait la question sous ses yeux. Un soldat, habile à décapiter, coupait indifféremment toutes les têtes des prisonniers.

A la dédicace d'un pont, il appela près de lui une foule de gens qui étaient sur le rivage, et tout à coup il les jeta tous dans la mer.

A Rome, dans un repas public, un esclave avait détaché d'un lit une lame d'argent. Il le livra sur-le-champ au bourreau, ordonna qu'on lui coupât les mains, qu'on les suspendit à son cou, et qu'on le promenât devant tous les convives, précédé d'un écriteau qui indiquait la cause de son châtimement.

Au moment où l'on allait faire un sacrifice, il prit l'habillement de ceux qui égorgent les victimes, et, ayant levé sa massue, il immola le sacrificeur. Dans un splendide festin, il se mit tout à coup à éclater de rire. Les consuls, assis à ses côtés, lui demandèrent avec douceur pourquoi il riait: "C'est que je songe, dit-il, que, d'un signe de tête, je puis vous faire égorger tous deux."

Toutes les fois qu'il baisait le cou de sa femme Césonia, il ajoutait à ses mots d'amour: "Cette belle tête tom-

bera quand je voudrai." Souvent même, il disait qu'il ferait donner la question (la torture) à sa chère Césonia pour savoir d'elle pourquoi il l'aimait tant.

On pourrait avec raison imputer à une maladie mentale les vices les plus opposés du caractère de Caligula, une confiance extrême et une crainte excessive. Cet homme, qui méprisait tant les dieux, fermait les yeux et s'enveloppaît la tête au moindre éclair, au plus léger coup de tonnerre; et si ce bruit redoublait, il s'élançait de sa couche et se cachait sous son lit.

Il exerça avec passion les talents les plus divers, et les plus opposés, étant tour à tour gladiateur, cocher, chanteur et danseur, après avoir été philosophe et poète.

Il eut la mort que méritaient tous ses crimes.

On montre encore, dans une galerie écartée du Palatin, l'endroit où Caligula tomba, percé de trente coups de poignard.

Sa femme Césonia et leur fille périrent en même temps que lui. Son nom fut rayé de la liste des empereurs.

—o—

DIOGENE ET SA LANTERNE

Diogène ou le Cynique, né à Sicope, sur le Pont-Euxin, vers 413 avant Jésus-Christ, philosophe célèbre par son tonneau (devenu son unique logis), par sa besace et son bâton, par son écuelle, qu'il jeta comme superflue à l'aspect d'un enfant qui buvait dans le creux de sa main; surtout, par cette "lanterne" avec laquelle il cherchait un homme en plein midi, c'est-à-dire un homme digne de lui; par sa réponse à Alexandre le Grand:

"Ce que je veux de toi? Que tu t'ôtes devant mon soleil!"

Zénon d'Elée, le plus violent adversaire de Diogène, s'efforçait de prouver par les arguments les plus subtils l'impossibilité du mouvement; Diogène, pour le convaincre du contraire, se présentait à lui et marchait. On sait aussi qu'il embarrassa plus d'une fois Platon lui-même. Celui-ci avait défini l'homme: "un animal à deux pieds, sans plumes." Diogène lui jeta, en présence de ses auditeurs, un coq plumé, en s'écriant: "Voilà l'homme de Platon."

Il se montra l'adversaire des distinctions entre les cités, des préjugés, des artifices, en un mot de tout ce que l'homme avait ajouté et ajoutait à la pure nature. Il mordait qui lui déplaisait et affectait de tout se permettre publiquement, disant que ce qui n'est pas mal en soi doit pouvoir se faire dans la rue comme à la maison... Toutefois, s'il était l'ennemi de l'art et du luxe, il n'était point l'ennemi du travail; et s'il bravait toutes les opinions, il bravait aussi la fatigue, le froid, le chaud, les privations. Devenu esclave, après avoir été vendu à Corinthe pas des pirates, il dédaigna de se faire racheter, et il éleva les deux fils de son nouveau maître. Son caractère était un bizarre mélange de finesse et de grossièreté, de bon sens et d'absurde révolte, de simplicité et d'orgueil, d'austérité souvent affectée, d'abandon complet aux instincts de la nature animale.

—o—

Si on n'épouse pas le jeune homme que l'on aime, c'est la comédie de l'amour; si on l'épouse, c'est la tragédie de l'amour.

Les secrets du métier d'acrobate

Tous les habitués et fervents du vaudeville se rappellent cet acrobate bouffon vertigineux qui exécutait des tours à donner le frisson. Son nom, William Dooley, est resté dans toutes les mémoires. Qui l'a vu une fois d'ailleurs dans un quelconque des théâtres du Canada ne peut l'avoir oublié. Il était unique et peu de cirques possèdent un contortionniste aussi extraordinaire. On eut dit que son corps, que ses membres étaient de caoutchouc. Il en faisait ce qu'il voulait. C'était pour lui un jeu et l'enfance de l'art que de sauter par dessus les feux de la rampe, faire deux boucles dans l'air et retomber en plein sur la tête sur le piano de l'orchestre. L'une de nos vignettes illustre cet exploit qui est tel que nous l'avons vu, sans aucune exagération. La malheureuse personne, présente au spectacle, qui aurait tenté de répéter ce tour se serait fatalement rompu l'épine dorsale.

Il "travaillait" avec son frère. Leur coup le plus connu était celui-ci : son frère qui s'appelait Gordon sautait en l'air et venait le frapper des deux pieds en plein estomac, et William se laissait retomber tout droit par terre, faisant sonner sur le plateau son dos et son crâne. Il se relevait aussitôt, le sourire sur les lèvres et prêt à recommencer.

Et savez-vous comment mourut cet acrobate à toute épreuve ? de la façon la plus stupide du monde. Par une extraordinaire ironie du sort, ce phénomène en culbutes et chutes violentes

s'arracha le gros orteil en descendant d'un taxi-auto, tomba sur la chaussée pour se fracturer le crâne — qui en avait vu bien d'autres pourtant ! — et mourut des suites de ses blessures.

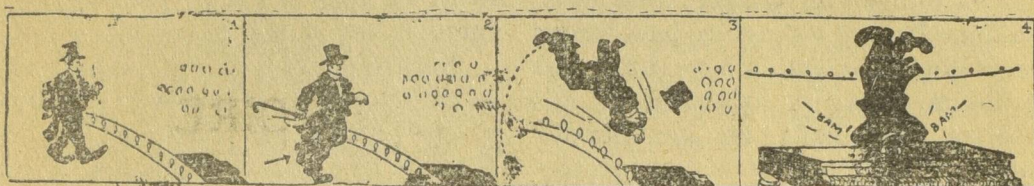
Naturellement, il y a quelque chose de truqué dans toutes ces culbutes et ces chutes sur la tête et le dos. C'est-à-dire que cela vient à la suite d'un long entraînement, grâce à l'assouplissement du corps et à la possession de certains petits secrets du métier. Tous ces tours sont pratiqués et répétés des centaines de fois et l'acrobate s'arrange pour trouver une manière de tomber de telle façon que le coup, ce que ne voit pas le public, ne porte sur aucune des parties vitales, boîte crânienne ou épine dorsale.

Au cirque, quand nous voyons des sauteurs bondir pardessus une couple d'éléphants, les dépassant même de plusieurs pouces, nous sommes émerveillés. Quand le clown vient ensuite pour tenter le même exploit et retombe sur l'éléphant au lieu de chuter à côté, nous rions de sa mésaventure.

Et cependant le travail qu'accomplit le clown et les risques qu'il court sont bien plus grands et bien plus dignes d'applaudissements que ceux du vulgaire sauteur. En effet, il doit être d'abord aussi bon sauteur que les autres et il doit en plus, ce qui est beaucoup plus difficile, rater son bond intentionnellement pour tomber sur une partie quelconque de l'anatomie de l'éléphant. Mais, alors, il se laisse choir sur les parties charnues, le derrière de préférence, tout en ayant l'air

de s'être fait mal. En même temps, sa chute doit faire rire. Ce qui doit rendre la chute grotesque et amusante est précisément ce qui en constitue le danger. Un mauvais calcul peut amener des accidents mortels. Ainsi advint-il à un nommé Nash qui fut acrobate célèbre. Au lieu de retomber sur une partie charnue de l'éléphant, il

Mais il y a une limite à cette hypertrophie. Les muscles du coeur perdent alors leur élasticité. La pulsation du coeur devient plus faible et irrégulière. C'est là la dilatation du coeur qui peut causer la mort de la façon la plus inattendue. Quand l'athlète s'aperçoit de ces accidents, dilatation du coeur, difficulté à respirer, faiblesse



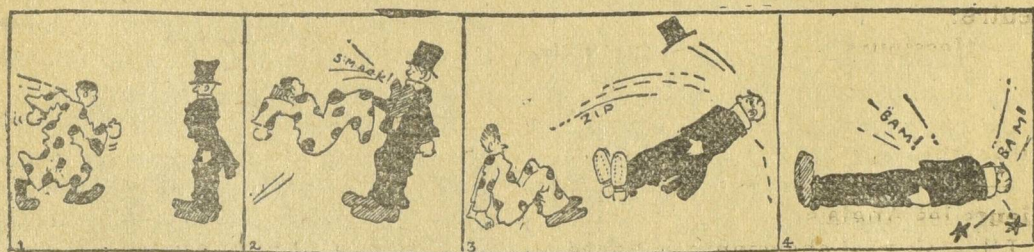
glissa sur son dos et se brisa les poignets en glissant par terre. Il est très peu de clowns et d'acrobates comédiens qui ne se sont pas fracturé quelque part, au moins une fois dans leur vie.

Les dangers continuels auxquels sont exposés les sauteurs sont précisément ceux qui menacent tous les athlètes et notamment l'hypertrophie ou l'accroissement contre nature du tissu du coeur. Dans tout travail physique vigoureux, il y a une forte con-

après chaque tour, il abandonne son art et se met au repos.

Peu de personnes se rendent compte de la somme de "nerf et cerveau" requise pour l'exécution d'un des exploits communs aux acrobates comédiens. Peu de personnes savent aussi l'entraînement continu, ininterrompu dont ils ont besoin pour se garder en forme.

Nous sommes certain que le lecteur serait tellement surpris de savoir les préparatifs que demande le même ex-



sommation de muscle qui doit être renouvelée à même le sang. Le coeur doit battre plus vite pour diriger plus de sang vers les muscles épuisés par les efforts que demandent les sauteurs en longueur et en hauteur, les voltiges et le lancement des poids. D'où vient l'hypertrophie.

exploit accompli tous les jours par les acrobates contortionnistes qu'il n'en croirait pas ses yeux, à les lire ici.

Voici un exemple, la fente ou écartement, quand l'acrobate ou le clown étire ses jambes latéralement jusqu'à ce qu'elles soient en angles droits par rapport au corps. Dans cette position,

les quatre paires de muscles pulsants qui tirent les jambes à la fois sont détendues à leur extrême limite et les ligaments et cartilages qui maintiennent emboîtées les têtes des os sont tordus.

Les muscles sont élastiques, il est vrai, mais les ligaments ne le sont pas et si ces derniers sont étirés ils s'affai-

blissent. Le résultat est que l'articulation ou la jointure de la cuisse menace de se disloquer chaque fois que l'acrobate accomplit cet exploit.

Quelques-uns des tours acrobatiques sont purement des affaires de vigueur et force physique, d'autres affaires de métier, de petits trucs.

— 0 —

EN MARGE DE L'HISTOIRE

La bataille de Fontenoy

Qu'il est donc difficile d'écrire l'histoire! Des critiques se sont évertués, ces temps derniers, à démontrer la fausseté de la fameuse légende de la bataille de Fontenoy.

Vous vous rappelez le tableau? D'un côté la garde royale anglaise, de l'autre l'infanterie française de la Maison du roi. Les deux troupes s'arrêtent à portée de mousquet—et la portée d'un mousquet ce n'était guère. Le chef anglais s'avance de quelques pas, ôte son feutre:

—Messieurs les gardes françaises, crie-t-il, veuillez tirer.

Mais le chef français, non moins poliment, répond:

—Non pas. Tirez les premiers, messieurs les Anglais.

L'histoire est charmante et fleure un délicieux parfum de galanterie. Mais elle est fausse, archi-fausse, s'écrient nos critiques.

Parbleu! nous le savons bien qu'elle est fausse. Et il y a beau temps que nous le savons. Et puisque nos critiques n'en font la découverte qu'aujourd'hui, qu'ils nous permettent de

leur signaler un document qui semble leur avoir échappé. C'est une lettre qu'on exhuma, il y a une dizaine d'années, en Angleterre, et dans laquelle lord Charles Hay, qui commandait la garde anglaise à Fontenoy, racontait à son frère, le marquis de Tweeddale, la scène où il avait joué l'un des rôles principaux.

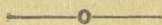
«Lorsque, dit lord Charles Hay dans cette lettre, la brigade de la garde à pied du roi d'Angleterre se trouva en présence de l'infanterie de la Maison du roi de France, je m'avançai devant le front des troupes et je saluai les Français. Ensuite, ayant pris un flacon je leur dis: "Je bois à votre santé." Puis, enflant ma voix autant que possible, j'ajoutai: "Nous sommes la garde anglaise, et nous espérons que vous allez nous attendre de pied ferme et que vous ne vous jetterez pas dans l'Escaut pour vous sauver à la nage."

Ainsi parla le chef anglais. Il est douteux que le chef français lui ait répondu par une galanterie. Quant aux soldats des gardes françaises, ils lui donnèrent la réplique qu'il fallait. Les

rodomontades de lord Charles Hay n'eurent d'autre effet que d'enflammer leur courage. Et, finalement, c'est la garde anglaise qui fut jetée dans l'Escout.

Vous voyez que nos critiques d'aujourd'hui se donnent une peine bien inutile en discutant la légende de Fontenoy. Lord Charles Hay s'est chargé de la détruire en écrivant cette lettre malencontreuse, ce en quoi il manqua d'esprit comme il avait manqué de tact sur le champ de bataille.

Et pourtant, la légende a vécu et je crois bien qu'elle survivra encore aux discussions actuelles. Il en est ainsi de la plupart de ces mots historiques, qu'il serait plus exact d'appeler "mots légendaires". La plupart sont nés d'un mensonge qu'une tradition complaisante a perpétué... Mais qu'importe?... Acceptons-les tout de même puisqu'ils mettent de l'esprit, de l'à-propos, de la vie ou même, comme disait Victor Hugo du mot de Waterloo, "du sublime dans l'histoire".



UN HOPITAL POUR POISSONS

Ce serait une erreur de croire que les poissons ont tous une santé robuste et ignorant les infirmités et les maladies; il leur arrive parfaitement d'être malades, et cela surtout quand ils vivent en captivité. Aussi, comme nous raconte le chroniqueur de l'"Illustration", le grand aquarium de New-York a-t-il une infirmerie ou un hôpital.

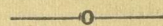
Cela pourra paraître surprenant, mais le remède le plus employé pour les poissons malades, ce sont les bains. Tout s'explique, toutefois, si nous ajoutons que les poissons malades

dont il s'agit sont des poissons d'eau douce, et que les bains en question sont des bains de mer. Rien n'est meilleur pour un poisson d'eau douce malade qu'une petite saison de bains de mer. Ceux-ci doivent être courts et tièdes, parfois on ajoute un peu d'eau douce à l'eau de mer, pour les sujets affaiblis.

Les poissons de mer, quand ils sont malades, on les met dans l'eau douce, naturellement, mais il ne semble pas qu'ils tirent autant de bénéfice de ce traitement que les poissons d'eau douce des bains de mer.

L'action de l'eau de mer s'explique assez bien; les principales maladies des poissons sont dues à des parasites, à des champignons vivant sur leur peau. L'eau de mer tue ceux-ci.

La susceptibilité varie selon les espèces: à l'hôpital pour poissons de New-York on a reconnu que le brochet est le plus souvent parasité. La truite, autrefois indemne, devient plus délicate; les saumons aussi. La vie de captivité ne leur vaut rien. Par contre, les carpes sont très robustes et résistantes; ce sont elles qui réclament le plus rarement une saison de bains de mer.



Des savants prétendent que l'intelligence humaine atteint son plein développement à 25 ans et que ce développement se continue jusqu'à 45 ans. Et, Verdi, qui, à l'âge de 60 ans, abandonna son ancienne manière de composer pour fonder une école plus raisonnée avec Aida, Falsaff? Les savants seraient-ils parfois dans les patates?

* * *

L'envie rend injuste; elle conduit à la haine, la plus hideuse et la plus noire de toutes les passions.

L'autopsie des momies égyptiennes

Non contents d'analyser les cadavres de leurs contemporains, des chirurgiens, avides sans doute de sensations nouvelles, jouent du bistouri sur les momies. Ils nous apprennent ainsi que Ramsès II mourut d'une pneumonie et que la fameuse Cléopâtre avait une santé de fer...

Les momies, ces corps embaumés par les anciens Egyptiens et qu'on retrouve encore presque intacts, nous apprennent les maladies dont elles souffrirent de leur vivant. Ces momies sont vieilles de plusieurs milliers d'années et les musées ont conservé celles des plus grands pharaons et des reines les plus célèbres. De ces cadavres d'Egyptiens, rois, reines, guerriers, prêtres et esclaves, la philosophie et la pathologie peuvent tirer de précieux enseignements. Disons d'abord, avant d'aborder cette question, ce qu'est une momie. La couleur de celles qui figurent dans nos musées est d'un brun foncé, souvent noire et luisante; le corps, aussi dur et aussi sec que du bois, répand une odeur aromatique, particulière, d'un goût amer. Il est, à l'exception de la face, entièrement enveloppé d'étroites bandes, si fortement assujetties et tellement pénétrées par les baumes qu'elles semblent ne faire qu'une masse avec lui. La face en est si bien conservée que, quelquefois, les yeux ont encore leur forme. Les momies égyptiennes sont les plus anciens débris humains qui nous soient parvenus.

L'usage des embaumements fut tout à fait négligé au moyen âge. Il revint de nos jours. Sa méthode, ou, si l'on veut, son secret, consiste à injecter, par les artères du cou, un liquide doué de propriétés anti-putrides.

Mais, direz-vous, il ne doit pas être facile de prendre l'une de ces momies, toutes recouvertes de parchemins, de l'étendre sur une table d'opération et de trouver sur sa dépouille cent fois séculaire les traces et indices de ou des maladies dont mourut l'homme qu'elle représente? Des chirurgiens modernes ont pourtant surmonté cette difficulté et ont fait sur des momies des expériences définitives.

La première chose à faire était d'étendre à tout prix la flexibilité des tissus de ces momies. Bien que semblant simple, ce problème était colossal. Vous pouvez rendre flexible une éponge en la mouillant; vous pouvez aussi rafraîchir des fruits, des légumes et la viande même par des méthodes connues. Mais, songez aux travaux qu'il fallut entreprendre et réussir pour pouvoir raviver en quelque sorte des chairs jadis palpitantes, des os maintenant imprégnés de bithume! L'un de ces savants découvrit qu'avec du sel alcalin, tel l'ordinaire carbonate de soude, et une substance comme l'alcool, il pourrait jeter un pont sur l'abîme entre l'heure présente et les quarante siècles de civilisation antique.

Ce savant chirurgien fit l'autopsie ou la réautopsie de nombreuses mo-

mies, et non des moindres, s'adressant de préférence aux pharaons et aux reines. On sait que la tradition veut que les nobles égyptiens se fussent tous mariés entre cousins. Ces pharaons avaient-ils bonne ou mauvaise santé? Ces mariages consanguins réussirent-ils? Voilà une question propre à intéresser des milliers de savants modernes.

Le procédé de ce savant lui réussit à merveille et il vient de publier un volumineux ouvrage sur l'état de santé et les différentes maladies dont souffrirent pendant quarante siècles tous les souverains et nobles de l'ancienne Egypte!

Mais nous ne lirons pas cet ouvrage et pas un de nos lecteurs, non plus,

nité de l'empire, n'était pas précisément, d'après ce chirurgien, une vampire de cinéma.

Ce sont ses ennemis qui lui ont fait cette réputation que nous lui connaissons. Il ne faut pas croire non plus que César ou Marc-Antoine furent les victimes de la beauté irrésistible de cette déesse et qu'ils furent emprisonnés dans les filets de son dangereux amour.

César avait déjà de l'âge quand il la rencontra, dit-on, et Antoine était un homme averti. Quant à elle, elle n'avait que 22 ans et était peut-être incapable d'un sens politique aussi développé.

Ce qui est vrai, c'est que peut-être, si César n'avait pas été assassiné, elle



Les funérailles de première classe au temps des Pharaons.

espérons-le. Nous avons assez de connaître nos petits maux, nos ennuis, nos maladies sans se préoccuper des bobos d'un Ramsès quelconque.

Mais, dans toute découverte scientifique, l'histoire ou la fantaisie ou la légende (ce qui peut fort bien être des synonymes) prend ses droits ou trouve des documents.

Ainsi, ce savant nous a donné une très curieuse histoire de la fameuse reine Cléopâtre que bien peu d'historiens ont épargnée et qui garde encore tout entière sa très mauvaise réputation.

Cléopâtre, qui faillit compromettre, dit-on, le succès des armées romaines, et détruire à tout jamais l'u-

eut pu devenir l'Impératrice du plus grand empire du monde, au lieu de rester simplement reine de l'Egypte.

Tout ce que nous savons, et c'est l'indiscret Suétone, historien latin, qui nous l'apprend, est que César était fortement épris de Cléopâtre et la fit même venir à Rome pour la renvoyer comblée de dons et d'honneurs, mais qu'il n'aurait pas compromis pour elle le salut de l'Etat.

Il nous apprend aussi que le fameux Ramsès II, le plus connu des Pharaons d'Egypte, est mort de pneumonie et était affligé de calvitie. L'un de ses fils mourut d'une maladie de foie. Un autre succomba sous les ardeurs d'une grippe... peut-être espagnole!

Les Egyptiens, si l'on en croit leurs intestins et certaines gravures du temps, faisaient des abus de boire. Ils tapaient dur sur l'alcool. La bière y était un breuvage vulgaire, fabriqué dans le pays et importé. Mais, en général, paraît-il, le peuple ne s'était pas attiré la réputation d'ivrognes. L'autopsie de ces momies prouve encore que les Egyptiens étaient végétariens et ne mangeaient de la viande qu'en de rares circonstances.

En somme, les Egyptiens nous ressemblaient énormément et étaient tout simplement, en dépit du prestige que leur donne l'Histoire, des hommes comme nous.

— o —

LES DOLEANCES DES ABONNES DU TELEPHONE

Voici ce qui s'écrit, en France, sur le téléphone:

"Qui de nous n'a pesté, au téléphone, contre les demoiselles invisibles et puissantes, déesses casquées qui n'ont point la sagesse de Minerve et restent sourdes aux appels les plus pathétiques? Qui de nous, dans un geste de rage, n'a raccroché le récepteur à l'appareil désespérément muet? Qui de nous n'a maudit, quitte à s'en louer l'instant d'après, cette invention diabolique destinée, en principe, à faciliter les communications entre mortels et devenue, à l'usage, l'un des fléaux de l'existence moderne? Qui de nous...? Arrêtons ici l'énumération de nos interminables griefs; prenons la chose avec philosophie et écoutons les conseils sereins que veut bien donner aux infortunés abonnés au téléphone notre ironique confrère, M. Robert de Jouvenel:

Ne téléphonez jamais aux heures de la relève.

De midi moins un quart à midi, les demoiselles téléphonistes se préparent à s'en aller et mettent de la poudre de riz.

De midi à midi un quart, elles s'installent et échangent leurs premières impressions depuis la veille.

Dans l'un et l'autre cas, n'espérez rien d'elles.

Ne faites jamais appel à une autorité supérieure.

Si vous réclamez la "surveillante" et que la demoiselle téléphoniste soit dans son tort, rien ne l'empêche de vous répondre qu'elle est elle-même la surveillante et qu'elle "va voir".

Si elle vous donne réellement la "surveillante", c'est qu'elle est sûre de son bon droit. Alors, c'est vous qui êtes ridicule.

Quand on vous "coupe" au milieu d'une conversation, gardez-vous de protester.

Contentez-vous de redemander le même numéro, un peu plus tard, comme si de rien n'était.

La demoiselle téléphoniste, ignorant que vous avez des motifs de vous plaindre, n'aura pas de raisons de vous en vouloir, et elle fera peut-être ce que vous lui demandez.

Savourons enfin cet ultime conseil, qui nous ramène, en plein XXe siècle, aux temps heureux de la préhistoire:

Si vous avez une communication vraiment urgente à faire à quelqu'un, allez le voir."

— o —

Ce qu'on a le plus ardemment désiré diminue de prix dès qu'on l'obtient, et les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.

La machine à sonder les coeurs

Des savants malicieux viennent d'inventer une machine capable d'arracher aux coeurs leurs secrets les mieux gardés.—Voulez-vous savoir si votre blonde vous aime; mettez-la devant cet appareil et vous connaîtrez à fond ses sentiments à votre égard.—Les savants ne doutent de rien.....

La science, enhardie par ses succès, veut maintenant fouiller le coeur de l'homme et lui extirper ses plus inviolables secrets. Elle travaille à perfectionner des instruments qui mettraient à nu le cerveau et le coeur et en reproduiraient les idées et les sentiments comme sur un écran. En supposant que l'organisme humain est un vaste laboratoire chimique et que les forces vitales qui activent la machine humaine sont des courants électriques, la science a ouvert la porte à toutes les recherches et investigations imaginables et inimaginables.

Depuis longtemps, les physiologistes prétendent que nos plus secrètes pensées produisent des effets particuliers sur nos corps. La crainte, par exemple, fait trembler les muscles, assèche le palais, dessèche la langue, retire le sang de la surface du corps et amène la pâleur livide.

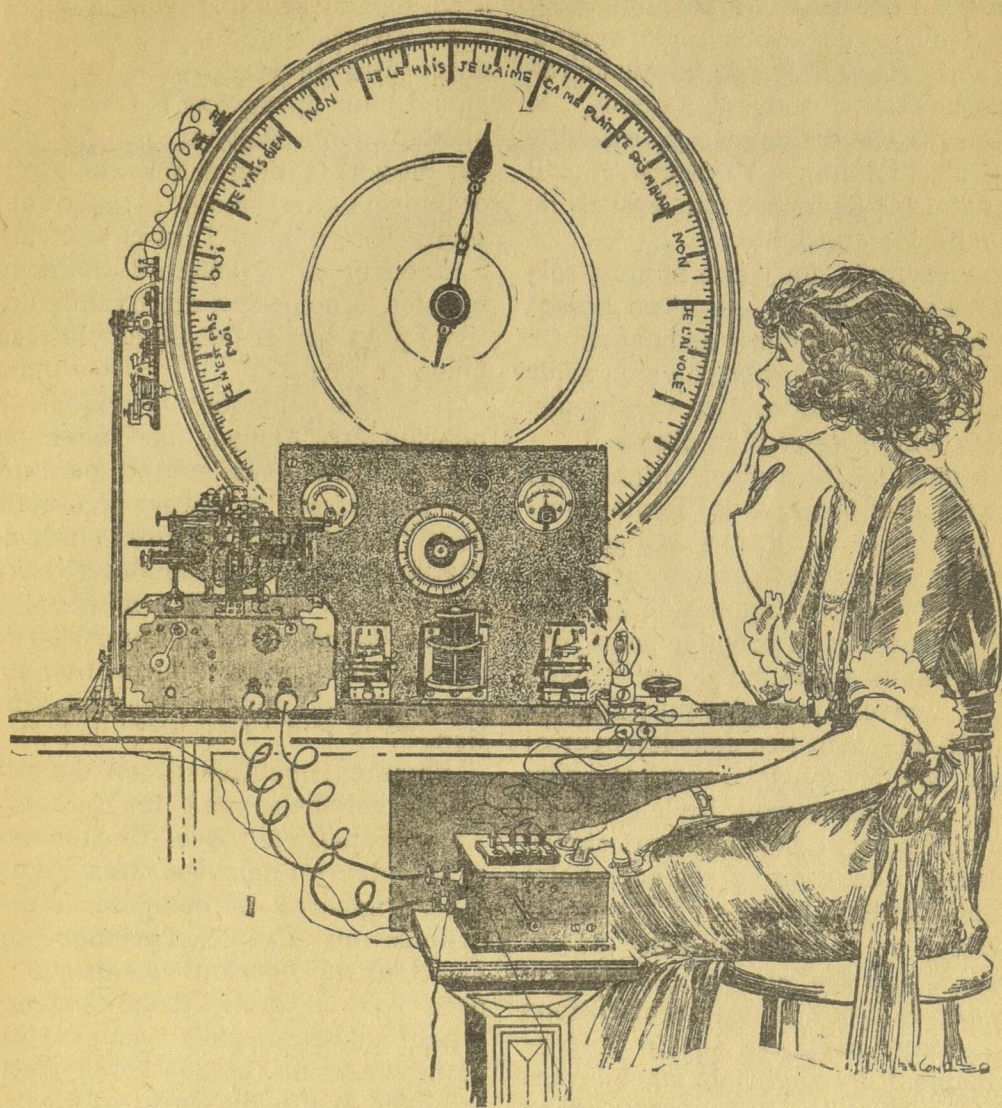
Ces ultimes manifestations de nos émotions, résultats de nos pensées, ont dérouté tous les savants jusqu'à ce que certains d'entre eux en vinrent à conclure que le corps humain serait une machine électrique, sur laquelle pourrait se mesurer en négatif et en

positif, la résistance de ce corps en travail.

Puis, dans le but de mettre leurs théories en pratique, on imagina une machine qui enrégistrerait les émotions, comme un tiroir-caisse indique le montant reçu ou déboursé, comme un thermomètre marque la température du corps, comme un baromètre consigne celle de l'atmosphère. Dans cette machine extraordinaire, dont nous ne donnons la description et l'emploi que comme une affaire de pure curiosité, le sujet est placé devant, assis sur une sellette, et après avoir pris le contact électrique, met son âme à nu. Si ce sujet est une femme qui aime son mari, la petite machine en prendra note. Mais si cette épouse est fatiguée de son mari, pour des raisons qui ne nous intéressent nullement, la même machine le dira, en dépit de toutes les protestations du sujet et de toutes les preuves du contraire qu'elle voudra amener.

Cette machine, disons-le tout de suite, n'a pas encore été poussée à sa dernière perfection, et nous souhaitons qu'elle ne fonctionne jamais bien. Ce serait dommage que nous ne puissions plus garder en paix nos plus chers secrets, à cause de cette satanée science qui se mêle à tout, et qui, malgré toutes ses prétentions, n'a encore rien fait pour nous rendre plus heureux et pour améliorer le sort des faibles, des petits et des miséreux. La science ne fait pas le bonheur.

Jusqu'ici donc, cette fameuse machine, que plusieurs lecteurs, nous



l'espérons, ne pourront s'empêcher de trouver parfaitement ridicule, peut dire si une épouse a oui ou non de l'affection pour sa moitié. Elle peut aussi faire éclater la culpabilité ou l'innocence d'une personne suspecte.

C'est une sorte de rayon X qui, au lieu de fouiller les corps, pénètre dans les cœurs et les éclaire. Nous croyons plutôt que l'opérateur et le courant électrique doivent y être pour quelque chose dans la réponse des sujets, mais

passons, il est malheureux d'enlever à la science ses plus belles illusions... Mais si le savant est satisfait de son invention, la police et les autorités judiciaires de n'importe quel pays du monde ne peuvent encore accepter cette machine comme authentique et, non plus, croire aux secrets, à la véracité des secrets qu'elle révèle.

Mais c'est dans le commerce surtout que cette invention peut être d'une précieuse utilité. Les patrons peu-

vent ainsi examiner les postulants qui se présentent devant eux pour obtenir des positions. Au lieu de lettres de recommandation, souvent fausses, le plus souvent d'ailleurs, la machine mettrait l'homme à l'épreuve et s'il est apte, lui donnerait un brevet de capacité incontestable.

Par exemple, un jeune homme sollicite d'un directeur ou d'un gérant une position de commis de banque. On sait que ces employés doivent avoir une bonne conduite, être continents, sobres, honnêtes et bien élevés.

La machine dira ainsi, mieux que tous les certificats, si tel jeune homme boit, joue aux cartes ou suit les courses, toutes distractions fort dangereuses pour les commis de banque.

Pour revenir au premier point, celui que nous avons développé dans le début, à savoir que cette machine extraordinaire peut lire dans le coeur et le cerveau des mortels, voici ce qu'en dit un prétendu savant. Ne le connaissant pas, nous ne pouvons contester la véritable valeur de sa science. Voici ce qu'il dit toutefois :

"Nous avons oublié au cours de ces dernières années, alors que toutes les inventions et que toutes les attentions des savants portaient sur le perfectionnement des engins de mort devant servir aux armées alliées, nous avons oublié, dis-je, que l'homme ne pensait pas seulement avec son esprit, mais aussi avec son corps. Les émotions, par exemple, sont tout aussi bien l'affaire des nerfs que l'affaire du cerveau. Si nous avons en tête une idée de rage, nous l'exprimons par une certaine crispation de la figure, par un rictus, par la suffocation, etc. La peur provoque la palpitation du coeur et souvent la nausée; ainsi pour le dépit ou l'amour, qui est absolu-

ment une chose qui se trahit à fleur de peau, (par la chair de poule, veut sans doute dire ce grand savant). Ainsi, quand nous éprouvons des sensations ou sentiments violents, ce qui n'est pas du tout la même chose, tout notre organisme s'en ressent. L'appétit et le sommeil s'en vont. Tout ce qui cause à un coeur de la peine ou de l'ennui, menace la poursuite normale de l'activité physique et fait établir la résistance du corps.

Ces changements électriques ne peuvent être amenés par aucune influence directe sur le sujet à l'étude. Ils fournissent la preuve irréfutable de la valeur émotive de tout stimulant particulier, sous une douleur physique ou encore à l'évocation de tout stimulant particulier, sous une douleur physique ou encore à l'évocation d'un souvenir qui rappelle une vive émotion."

Comment maintenant est donc fabriqué cet instrument merveilleux ? Notre vignette le reproduit dans toute sa grandeur et dans ses moindres détails. L'appareil est composé de deux cellules ou alvéoles Leclanche qui émettent un courant électrique de deux volts à travers deux électrodes liquides dans lesquels trempent des pointes de zinc. Le sujet doit mettre le pouce et l'index dans les électrodes qui sont reliés à un galvanomètre d'Einthoven.

Et dans une sorte de lanterne magique, se trouve une lampe à arc qui est accommodée à un foyer sur l'aiguille enregistreuse du galvanomètre accroché devant un tambour de papier très mince. Chaque variation de la résistance électrique du corps au courant de deux volts agit sur l'aiguille et ces mouvements sont consignés sur le papier.

LES CHATS SONT A LA MODE

Après avoir été, dans l'opinion des gens, le "mascotte" des philosophes et des vieilles filles, le chat est adopté maintenant par les élégantes, tout comme le chien berger.— Comment certaines femmes les teignent suivant la couleur des toilettes qu'elles portent.

Les chiens allemands et belges ont eu, quelques mois après l'armistice, une vogue insensée dans tous les pays du monde. Pendant la guerre, des millions de chiens furent réquisitionnés par l'état allemand et tués pour être convertis en saucissons, d'où le nom de viande de chien. Il est hors de doute maintenant que les Allemands, pendant la dernière année de la guerre, mangèrent du saucisson de chien. Mais les superbes chiens bergers et policiers furent épargnés et ce sont ces bêtes que les Boches vendirent en si grand nombre et à si haut prix, après l'armistice. Leurs principaux acheteurs furent les Anglais, les Français, les Canadiens et les Américains, pour qui le prix importait peu, le mark allemand ayant perdu presque toute sa valeur. Tous les soldats et officiers de l'armée d'occupation rhénane en rapportèrent des centaines et des centaines dans leur pays qu'ils vendirent à leur tour.

Il y en eut des tas à Montréal et à New-York, pas une élégante, pas un fils de millionnaire, pas un artiste, pas un clubman, qui n'eût pas son chien berger. Mais, bien que ces bêtes si recherchées aient conservé leur vo-

gue, les chats reviennent au premier plan, depuis six mois environ.

Il y eut, l'an dernier, des expositions félines dans toutes les parties d'Amérique où l'on put admirer des chats domestiques de toutes les variétés: chat Angora, le plus recherché et le plus coûteux, peut-être; chat des chartreux, dont le pelage est gris bleuâtre; chat Malais et chat siamois. On y exposa en même temps les plus beaux types de chats ordinaires et de chats d'Espagne.

Et le goût des gens se reportant en partie des chiens bergers aux chats, des élégantes montréalaises en vinrent à teindre leur chat favori de leur couleur préférée, de sorte que maintenant il n'est point rare de voir dans leurs bras ou se promenant en laisse à leurs côtés des individus au pelage bleu, mauve et rose.

Avant de raconter l'aventure de l'une de ces dames qui eut des ennuis avec la Société protectrice des animaux parce qu'elle empoisonna son chat en le teignant de la sorte, disons un mot des chats et de leur "position sociale" dans le monde.

Les Egyptiens, les premiers hommes qui prirent le chat en amitié, l'ont apprivoisé de toute antiquité. La bête accompagnait son maître comme un chien et elle était entourée d'un respect si profond que c'était un crime capital de la tuer, même par mégarde. Le chat joue un grand rôle dans la mythologie gréco-romaine. La chatte était adorée tout spécialement par le petit peuple de Thèbes.

Les chats y avaient leurs cimetières. Leurs cadavres y étaient mêlés de figures en bronze aux yeux d'émail. On les a découvertes et vendues par millions de 1880 à 1890.

Le chat domestique n'apparaît en France qu'au moyen âge ; jusqu'au seizième siècle, il était considéré comme un animal rare et précieux dont on tenait compte dans les inventaires. Avec l'importation des chats de l'Extrême-Orient chinois, ils eurent vite fait de se propager en France et les premiers chats arrivèrent au Canada, peut-être en même temps que le premier cheval.

Les chattes ont deux portées par année; une au printemps, l'autre à la fin de l'été. Suivant les races, le dessous des pattes, les lèvres et le nez sont roses ou noirs. Les chats blancs à yeux bleus sont souvent complètement sourds. La durée moyenne de la vie d'un chat est de douze à quinze ans.

Les maladies du chat sont moins nombreuses que celles du chien. Il y a d'abord une maladie du jeune âge ou gourme qui se présente par de l'inappétence, les yeux chassieux, la diarrhée, et qui peut se terminer par une pneumonie mortelle; elle se traite par le salol en pilules.

Le chat est encore sujet aux entérites vermineuses, contre lesquelles on emploie la poudre de noix d'arec, à petite dose prise dans du lait; à la gale, que l'on guérit par le baume du Pérou, dissous dans de l'alcool; enfin, au cancer des lèvres, maladie incurable.



Son magnifique chat bleu faisait sensation dans la rue.

On débarrasse le chat des poux et des puces au moyen de bonne poudre de pyrèthre insufflée dans les poils.

Pour en revenir à notre histoire, une jeune fille de Montréal, eut l'idée de teindre le pelage de son chat bleu, le bleu étant sa couleur de prédilection. Elle prit de l'indigo pour matière colorante et y plongea son chat d'Angora. Ses amies admirèrent sa bête, disant n'avoir jamais rien vu d'aussi beau. Mais, le chat tomba malade. La Société protectrice des Animaux, très en vogue chez les Canadiens de langue anglaise, en fut prévenue. On fit une petite enquête et l'on découvrit que la jeune fille s'était servi d'un indigo à 5 pour cent de poison suffisant pour tuer le chat. Celui-ci revint à la santé, grâce aux énergiques antidotes qui lui furent administrés, mais la jeune personne fut vertement sémoncée.

La morale de cette histoire est qu'il faut pour teindre le pelage des chats prendre des précautions toutes particulières.

Maintenant que les élégantes, que les petites jeunes filles et les jeunes épouses s'entichent du chat, il perd la ridicule réputation qu'on lui faisait auparavant au pays, en le disant l'emblème des vieilles filles. Les vieilles filles ne sont pas les seules à l'aimer. Le chat est l'animal de prédilection des amoureux fervents et des philosophes, et cela depuis toujours.

— o —

Les anciens disaient: une honnête femme doit être contente de son mari quand il ne la bat pas, ne la gronde pas, et ne la laisse manquer de rien... Les anciens manquaient quelque peu de délicatesse, si vraiment cette pensée est de leur temps.

DU CANARD ET DE SON ORIGINE

Le canard est bas sur pattes. Aussi les Pays-Bas ont-ils revendiqué la paternité de ce vocable qui servit d'abord à désigner la fausse nouvelle, puis, par extension, les journaux qui en vivent et enfin, par abus, les feuilles les plus sérieuses.

Au XVI^e siècle, paraît-il, des marins hollandais, retour des régions polaires, racontèrent qu'ils avaient trouvé au Groënland un canard d'une espèce spéciale qui, au lieu de naître d'un oeuf couvé, naissait spontanément de la vase de mer attachée aux débris de bois flottants. Il s'agissait, avant la lettre, de la théorie des générations spontanées. Il se formait — toujours, d'après les matelots, — une sorte de moule, dont sortait un petit ver qui, en se développant, devenait palmipède. Egide, un naturaliste de l'époque, prit le récit au sérieux et l'inséra dans sa "Description de la Faune Groënlandaise", en l'accompagnant de remarques fort savantes. Un cosmographe, Sébastien Muenstor, admit à son tour une variante. Selon lui, il s'agissait d'un arbre qui, poussant sur la côte, alissait tomber son fruit, une sorte de capsule d'où sortait le canard vivant.

Le public d'alors était assez crédule. Cependant, il se montra plus sceptique que les hommes de science et le nom du volatile marqua désormais les nouvelles abracadabrantes. Ainsi le canard, au sens moderne du mot, remonte à la Renaissance et précède d'un siècle la première gazette, démontrant, une fois de plus, que la fonction crée l'organe.

— o —

Les célibataires sont les braconniers du mariage.

La fidélité d'une moderne Pénélope

En ce siècle de progrès matériel, d'indépendance, d'émancipations de toutes sortes, littéraire, musicale... et féminine, on semble toujours un peu étonné de rencontrer de ces magnifiques caractères de roman, de ces caractères épiques, propres aux personnages de Corneille ou de Shakespeare. On s'étonne encore, et c'est bien malheureux que nous en soyons là, de voir des épouses rester, comme jadis Pénélope, entièrement attachées à leurs maris, en dépit de très longues absences.

Qui ne connaît pas l'histoire légendaire de Pénélope, l'un des plus charmants et édifiants épisodes de la mythologie grecque. C'est Homère qui a fait de Pénélope, femme d'Ulysse, roi d'Ithaque, et mère de Télémaque, le type de l'épouse vertueuse et fidèle gardienne du foyer.

Son nom revient souvent dans l'Odyssée. Pendant les vingt années que dura l'absence d'Ulysse, elle lui resta fidèle, repoussant toutes les propositions des prétendants qui abusaient de son isolement pour vivre à discrétion sur ses domaines, et elle envoya son fils Télémaque à la recherche de l'infortuné navigateur.

Elle avait déclaré aux prétendants qu'elle ne se marierait pas avant d'avoir achevé un grand suaire destiné à envelopper le corps de Laerte, père d'Ulysse, quand il serait mort. Elle se mit aussitôt à l'ouvrage, et, au bout de trois ans, le suaire n'était pas achevé : la vertueuse femme défaisait la nuit ce qu'elle avait tissé pendant le jour.

Télémaque étant revenu près d'elle sans avoir pu rencontrer Ulysse ni savoir s'il était encore vivant, Pénélope, sur le conseil de Minerve, promit d'épouser celui des prétendants qui tendrait l'arc d'Ulysse et ferait passer la flèche par les anneaux des manches de douze haches disposées en file. Mais Ulysse seul pouvait tendre l'arc redoutable ; il survint, déguisé en mendiant, et massacra les prétendants avec l'aide de Télémaque.

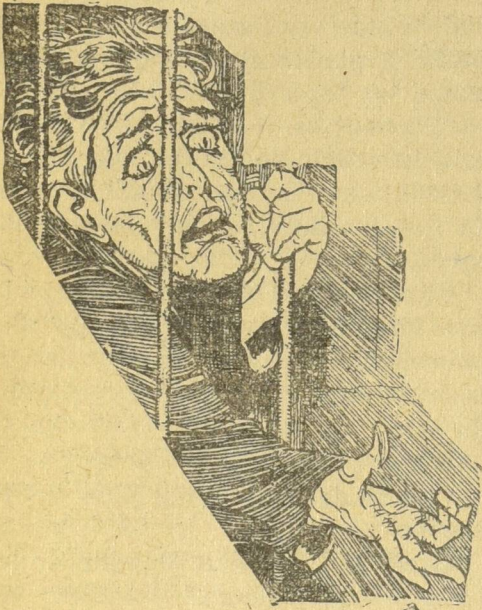
Sans doute, il semble toujours un peu ridicule de faire des comparaisons entre de modestes femmes modernes et ces déesses et demi-déesses de l'antiquité, tombées pour ainsi dire dans le domaine public, dont toutes les littératures du monde vantent depuis des siècles les vertus ou flétrissent les vices. Mais, pourquoi ne pas, à la manière d'un grand humaniste français, écrire de petits contes en marge des vieux livres ? D'autant plus que notre conte a le mérite d'être authentique, ce qui sera de nature à édifier davantage les lecteurs et de donner à toutes les femmes le goût de la constance et de la fidélité.

L'héroïne de notre histoire est une créole, Hélène Gérard, née en Amérique du Sud, femme d'une splendide beauté, la coqueluche de l'Europe, dont la main est recherchée parce que tous les mondes comptent de riches et d'opulents célibataires, par tout ce que le XXe siècle compte de nobles prétendants.

Et cette femme extraordinaire, se refuse à toutes les admirations, re-

froidit tous les coeurs qui soupirent pour elle, pour rester fidèle à son pauvre mari, enfermé depuis quelques années dans une asile d'aliénés.

Très peu de personnes connaissaient jusqu'à présent le secret de ses incompréhensibles résistances, d'autant plus que le monde comprend mal qu'une femme recherchée ne cède pas à l'attrait d'un riche mariage.



Mais la belle Hélène (nom héroïque) garde en son coeur le souvenir d'une pauvre tête blanchie par la folie qui la regardait au travers des grilles de l'asile où elle le vit pour la dernière fois.

Son mari, Joseph Raymond, dont la raison est morte à jamais, était autrefois un grand artiste, jeune, ambitieux, plein de talent, de qui l'on attendait les plus purs chefs-d'oeuvre. Tout ce qu'on lui reprochait était son excentricité et la bizarrerie de ses goûts et de sa conduite. Mais que ne pardonne-t-on pas aux véritables artistes?

Il fut au comble du bonheur quand il connut Hélène Gérard Cabre, nouvellement arrivée à New-York, de Buenos Ayres, qui, à l'âge de seize ans, lui servit de modèle et qu'il épousa après quelques mois de cour.

Puis, quelque temps après, les parents de la jeune fille ayant désapprouvé ce mariage, l'arrachèrent à son mari et la ramenèrent en Argentine, sans qu'on lui permit même de faire ses adieux à son mari. Celui-ci la rechercha en vain, puis, sous le coup d'une intolérable douleur perdit la raison.

Quant à elle, elle se sauva à son tour de chez ses parents et se mit à parcourir le monde, croyant ainsi calmer sa peine, mais, peine inutile, l'image de son mari la poursuivait partout. C'est en vain qu'elle fut courtisée en France, Angleterre et Russie; elle n'écoula jamais que d'une oreille distraite tous les compliments les mieux tournés et les plus prometteurs.

Quand des rumeurs de tous ses "prochains mariages" arrivent à elle, elle se contente de faire de la tête un petit signe de négation et ses yeux semblent regarder au loin, très loin, la tête d'un homme qu'elle aime, qu'elle adore, et dont la raison sombra dans la douleur de sa perte. N'est-ce pas là l'histoire si belle de Pénélope, dans un cadre moderne.

—o—

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur.

—o—

Les femmes sont moins heureuses du bonheur qu'elles goûtent que du bonheur qu'elles donnent.

—o—

Aimer, c'est faire un pacte avec la douleur.

HISTOIRES DE FAUX

Il fallait s'y attendre... Depuis la mort de Renoir, le marché est inondé de peintures et pastels apocryphes qui n'ont aucune peine à trouver amateur. A New-York, cent trente-deux oeuvres de Lucien Mignon — lequel n'y est pour rien — ont été mises en vente sous la signature de Renoir. Gros scandale...

A Paris, l'administration des Domaines possède un musée peu banal où l'on voit des toiles signées de noms illustres. Hâtons-nous de dire que tous ces tableaux sont des faux. Harpignies ne pouvait manquer d'y figurer et il se plaisait à conter comment il contribua à la formation de ce musée original.

Il y a quelques années, le grand artiste passait devant une boutique de brocanteur. Soudain, une de ses toiles, un magnifique paysage, apparut à ses yeux. Surpris de voir l'une de ses plus belles oeuvres en pareil lieu, il s'approcha. La toile était signée de son nom et la signature fort habilement imitée. Il questionna le marchand.

— De qui ce tableau? fit-il, d'un ton négligent.

— Du célèbre peintre Harpignies... Voyez, c'est signé!

— Je vois bien, répliqua le maître en souriant. Je reconnais parfaitement ma signature.

— Votre...?

— Mais oui, mon brave. Harpignies, c'est moi. Et ce tableau est faux, comme ce Corot-là et ce Troyon qui lui fait face.

Le commissaire de police vint saisir ces pseudo-tableaux de maîtres, et,

depuis lors, ils ornent les murs de la salle des Domaines, qui ne peuvent les vendre, puisque ce sont des faux...

LE DINDE OU LA DINDE?

Je reçois la lettre suivante:

"Une mienne amie avait employé le mot "dinde" au masculin, je m'esclaffai à plaisir et la taquinai longtemps sur "son dinde".

"Prenant sa revanche, elle m'envoie un article de journal, dans lequel il est dit que Flaubert a employé "dinde", au masculin, dans "Madame Bovary..."

Et mon aimable correspondante désire être tirée d'embarras. Ce n'est point là chose facile. Voyons comment les écrivains ont déterminé le genre du mot.

D'abord, Buffon:

"La dinde a des oeufs blancs et tachetés."

Ceci est l'avis d'un homme de lettres. Les gastronomes aussi ont voix au chapitre, n'est-il pas vrai? Appelons donc à notre aide Brillat-Savarin :

"La chair de la dinde sauvage est plus colorée et plus parfumée que celle de la dinde domestique."

Et ce gourmand de Marmentel:

"Jamais je n'ai mangé ni de meilleures perdrix, ni des dindes si succulentes, ni des truffes si parfumées."

Quant à Grimod de la Reynière, sa phrase relative à la dinde est fort savoureuse:

"Une dinde de l'année, attendrie suffisamment, rouvre la carrière glorieuse des indigestions."

Oh! l'incorrigible glouton!...

Chez les sauvages de l'Amérique du Sud

Récit du premier blanc qui pénétra dans les derniers refuges des races sauvages de l'Equateur et du Pérou.

—Les mœurs de ces Barbares.

Un anglais du nom de Timothée O'Brien, né à Belfast, nous a raconté les aventures extraordinaires qui ont illustré sa vie et particulièrement les incursions qu'il fit dans certaines contrées de l'Amérique du Sud où aucun blanc n'avait pénétré avant lui. Il a rapporté de ses pérégrinations audacieuses des souvenirs intéressants et la relation de ses voyages offre un intérêt qui se soutient de la première à la dernière page. Nous la résumerons à l'usage de nos lecteurs.

Il se trouvait à Guayaquil, ville de la république de l'Equateur, sur l'océan Pacifique. Là, il fit la connaissance d'un jeune Français qui lui fit part de son projet de traverser l'Amérique du Sud jusqu'à Para, au Brésil, par une route qu'il savait n'avoir été suivie par personne encore. Il s'agissait de suivre la côte jusqu'à Loja, une petite ville située dans le sud de l'Equateur, puis de longer ensuite les rivières Zamorra et Santiago jusqu'à l'Amazone, au travers le Pérou et le Brésil, jusqu'à Para, sur la côte occidentale.

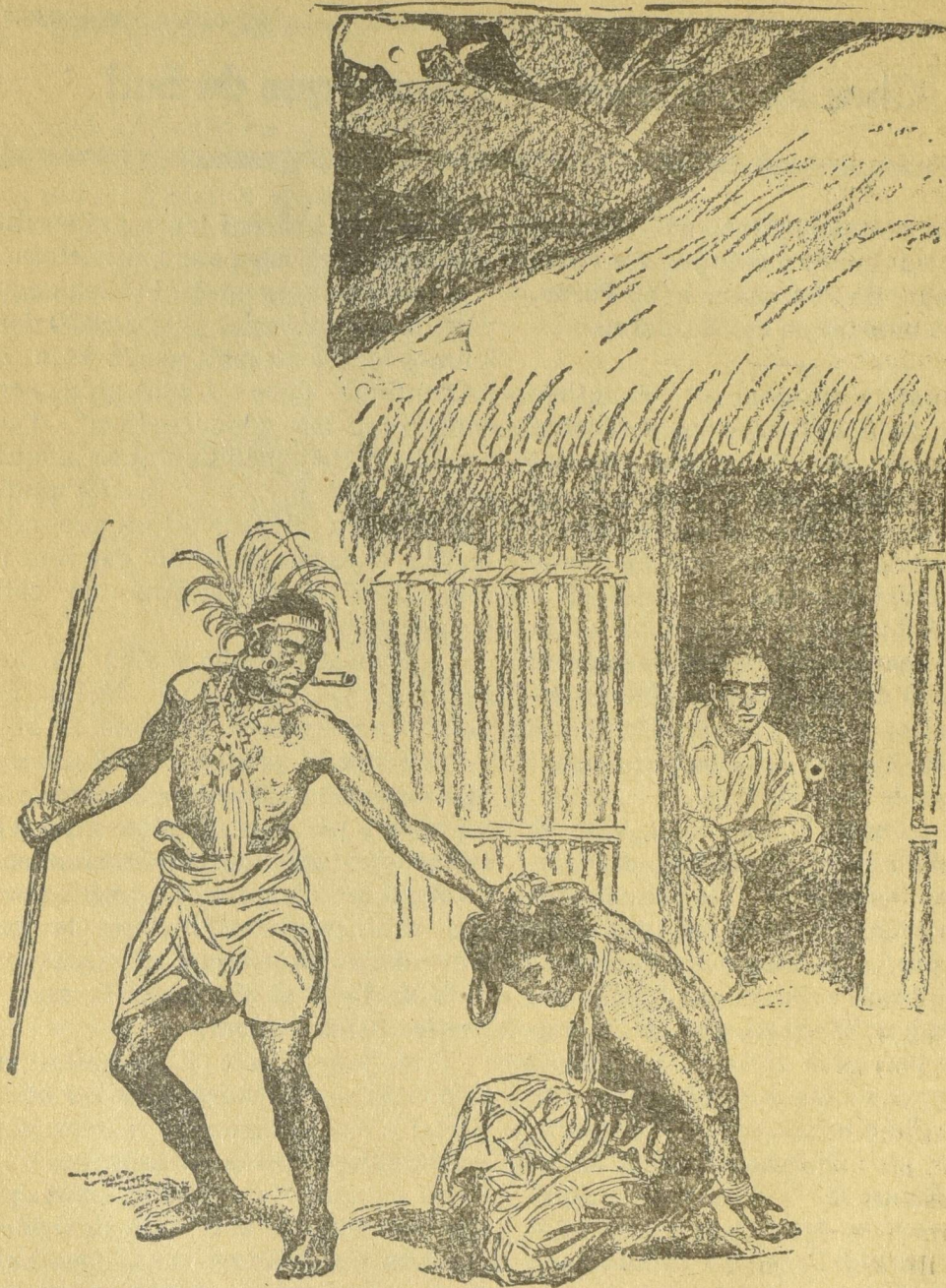
Quand le Français lui dit que cette contrée n'était pas habitée par les sauvages, qu'elle était parfaitement inconnue, n'ayant été explorée par aucun blanc, O'Brien lui demanda de l'accepter comme partenaire. Ils se rendirent tous deux à Quito, capitale

de l'Equateur, firent leurs préparatifs et s'embarquèrent pour Santa Rosa.

Quelques jours après, les deux compagnons, n'ayant pas plus de \$70 dans leurs poches, étaient sur la côte de l'Atlantique. Tous les gens qu'ils rencontrèrent les découragèrent d'accomplir cette expédition et se moquèrent de leur projet. "Prenez plutôt une position ici, leur dit un aubergiste, et n'allez pas plus loin, car vous ne reviendrez jamais vivants de cette promenade."

Le Français tomba malade là-dessus, mais O'Brien n'en décida pas moins de poursuivre sa route. Le gouverneur de la province de Zamorra-Santiago que ce dernier alla consulter lui apprit que tous les blancs qui s'étaient aventurés dans les profondeurs du Zamorra n'en étaient jamais revenus. Il lui rapporta l'histoire de deux Allemands qui avaient tenté cet exploit en 1920 et qui furent massacrés par les bêtes fauves.

Trois jours après, il se mettait sur le dos un sac de soixante livres et repartait seul. A Zamorra même, dans une mission perdue, il rencontra Hoo-cum, un chef de scalpeurs sauvages, qui, en dépit de son nom chrétien, était un Peau-Rouge de la plus belle espèce. Deux anneaux de bambou pendaient à ses oreilles et ses longs cheveux noirs, ornés de plumes, lui pendaient dans le dos. Au cou, il portait un collier de dents de singe. Sa tunique était faite d'une peau de panthère. Son visage et tout son corps étaient peints ou maquillés. Il était



Le chef sauvage tira sa femme par les cheveux et la cloua au sol, au moyen de lances passées au travers de ses bras et de ses jambes.

haut en couleurs et taillé en force. C'était une sorte de géant qui faillit arracher le bras de l'anglais, quand celui-ci lui tendit la main...

Cette taille le surprit d'autant plus que les sauvages de cette contrée ont rarement plus de cinq pieds. Leurs dents sont toujours noires, ce qui les fait paraître méchants.

O'Brien donna à Hoocum un petit miroir et celui-ci l'invita à visiter sa cabane. Il apprit de lui que les sauvages de la mission, comme d'ailleurs tous ceux qui habitent l'intérieur des terres, ne parlent pas l'espagnol. C'est pourquoi il décida d'habiter avec lui assez longtemps pour apprendre les notions élémentaires du dialecte sauvage Jivraró.

Les femmes de Hoocum, deux autres hommes et plusieurs enfants habitaient une grande cabane percée de quatre portes, faite complètement de bois de bambou. Des lits de camp s'échelonnaient le long des murs et le milieu de la place était occupé par une grande table. Ces sauvages mangeaient comme des ogres. Ils buvaient aussi abondamment une liqueur fabriquée par les femmes. Il resta ainsi quinze jours avec ce chef sauvage, apprenant de lui sa langue, les us et coutumes de ses compatriotes.

Un jour, arriva à la cabane la rumeur qu'une bataille venait d'être engagée par les gens de Hoocum et les sauvages d'une tribu voisine.

O'Brien partit avec le chef et firent ainsi deux jours de canotage dans les rapides de la Zamorra. Le troisième jour, tous les guerriers du chef se jetèrent à l'eau et après s'être bien lavés se peignèrent en neuf, tout comme les jolies femmes qui se poudrent et se passent le bâton rouge sur les lèvres avant de sortir dans la rue.

Puis, ils se jetèrent en prières devant autant de crânes peints de toutes les couleurs. Ces crânes appelés "tsentsa" sont ceux de leurs ennemis. On leur coupe la tête qui sert à plusieurs usages, pour orner les cabanes et les salles à manger, ces crânes faisant d'excellentes coupes pour boire l'eau-de-vie.

Les guerriers peignèrent à leurs couleurs O'Brien et celui-ci se battit si courageusement avec eux que le chef Hoocum le recommanda quelques jours plus tard à un autre chef qui lui donna quatre guides pour poursuivre son voyage sur le fleuve Santiago.

Pendant qu'il était sous les soins de ce chef, nommé Chupy, l'argent et les bijoux qui lui restaient disparurent. Le chef soupçonna l'une de ses femmes d'avoir fait ce coup.

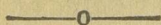
Il la prit par les cheveux et la tira au dehors. Elle se lamentait, hurlait de peur puis se tut brusquement. Chupy l'avait-il tuée? O'Brien s'élança à son tour hors de la cabane et vit la femme épinglée au sol au moyen de lances, harpons et javelines passées au travers des parties les plus charnues de ses bras et de ses jambes. Chupy se tenait à côté d'elle et la regardait souffrir, un affreux rictus sur les lèvres. O'Brien, indigné, lui intima l'ordre, le revolver à la tempe, de délivrer la malheureuse, ce que fit le chef avec quelque marque de mécontentement. Il sortit les lances de ses chairs et la porta dans la cabane.

C'est l'usage dans ces tribus sauvages de punir ainsi les femmes désobéissantes. Il continua sa route avec quatre guides qui tentèrent de le tuer. Ayant abattu le plus dangereux d'une balle de revolver, les trois hommes se soumirent et l'escortèrent jusqu'à la tribu voisine où venait d'être élu un nouveau chef. Il tomba au milieu des réjouissances de deux cents sauvages qui, pendant huit jours dansèrent et burent sans dérouter.

Il traversa ensuite des contrées absolument désertes et quatre mois plus tard, arriva enfin à Para, Brésil, après avoir accompli, seul, ce terrible voya-

ge que pas un blanc, avant lui, n'avait pu poursuivre jusqu'au bout.

Dans le dernier mois de son odyssée, il visita un sauvage, un ancêtre de 150 ans, qui lui avoua que c'était la première fois qu'il voyait un blanc et le supplia de lui laisser son revolver contre cinq cents têtes de mort...



LE TRAITEMENT COMPARE DES BOXEURS ET DES CHEFS D'ETAT

La célèbre conférencière Margot Asquith qui visita le Canada et les Etats-Unis, au mois de mars dernier, nous reprocha de combler de richesses et d'honneurs les artistes de cinéma et les hommes forts au détriment des travailleurs intellectuels. Ce reproche est bien mérité et nul ne tentera de discuter cet aphorisme. Mais, le même reproche peut être fait à tous les peuples du monde. De tous temps, dans l'antiquité comme de nos jours, les cochers et histrions furent les favoris des empereurs romains, des basileus byzantins et des suffètes carthaginois.

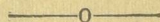
Aujourd'hui, les artistes de cinéma, les boxeurs, les as de la balle au camp ou base-ball, l'Académie ayant conservé à ce jeu son nom d'origine, sont mieux rémunérés et très souvent plus considérés par le peuple que les plus grands hommes d'Etat et les plus talentueux ouvriers de la plume.

Pour ce qui est de la république américaine, nous prenons parmi les favoris du peuple, trois noms, ceux de Jack Dempsey, William Rogers et "Babe Ruth". Le premier s'est fait avec la boxe, qui lui donne, au plus,

une heure ou deux de travail par jour, en dehors des périodes d'entraînement préparatoire, un revenu de \$500,000 par année. Le second, Rogers, avec deux courtes apparitions sur la scène où il joue du lasso, étant un ancien cow-boy, gagne \$150,000 par année; le troisième, Ruth, le roi des frappeurs à la balle au camp, touche un cachet de \$90,000 par année. Ce dernier ne travaille que durant la bonne saison.

Naturellement, nous ne voulons pas parler ici des artistes du cinéma, bons ou mauvais, qui y vont à coups de millions. Comparons maintenant à ces salaires les traitements des hommes d'Etat et des plus éminents professeurs ès-sciences ou ès-arts.

Le général Pershing a un traitement de \$15,000 par année, au titre de commandant en chef des armées américaines; M. Asquith, le deuxième politique d'Angleterre, cinq mille livres sterling ou \$25,000; le gouverneur-général du Canada même, \$50,000; le juge en chef de la Cour Suprême des Etats-Unis, \$25,000; le premier ministre du Canada, \$15,000.



DECOUVERTE DE RADIUM AU CANADA

Du radium vient d'être découvert à deux endroits différents de la Colombie britannique: dans l'île de Valdez et dans celle de Vancouver. L'ingénieur M. H. E. Neave, qui depuis neuf ans s'occupe de rechercher la précieuse matière dans le monde entier, recevra de ce fait les mille livres sterling de récompense que le gouvernement canadien offre pour toute découverte de radium sur son territoire.

AU-DESSUS DE L'ABIME

Une jeune acrobate anglaise de dix-neuf ans tentera, dans les premiers jours de juin, de traverser les chutes Niagara, sur un câble incliné, un simple parasol à la main.— Le français Blondin est jusqu'ici le seul homme qui ait accompli cet exploit.

Le premier beau jour de la seconde semaine du mois de juin, Mademoiselle Eléonora, jeune danseuse de cirque, âgée seulement de 19 ans, tentera de répéter l'exploit du français Blondin, en traversant les chutes Niagara, sur un câble tendu. Il y a déjà cinquante-deux ans que le fameux Blondin courut, au-dessus du torrent impétueux des chutes Niagara, sur un simple fil de fer, d'un côté à l'autre. Il était le premier être humain à tenter cet exploit et personne n'a encore suivi son exemple.

Si cette gracieuse danseuse anglaise réussit, elle sera consacrée la plus intrépide et la plus savante danseuse sur corde et fil de fer du monde. Et ce qu'il y a d'extraordinaire dans sa tentative, c'est que cette toute jeune fille ne veut pas être tout simplement une pâle imitatrice de Blondin, en traversant les Chutes sur un câble droit. Elle veut y arriver sur un câble incliné, en le montant à l'aller et en le descendant au retour.

Avant de faire la traversée, elle s'est exercée à marcher au-dessus d'eaux turbulentes dans son pays, en Angleterre

Dans sa profession, la corde inclinée est considérée comme un instrument beaucoup plus difficile et dangereux que la corde droite. Blondin s'était servi d'un câble placé horizontalement de chaque côté des chutes. Il avait aux bouts des bras une gaule de fer d'un poids assez élevé. Eléonora tiendra un simple parasol à la main.

Le câble sera incliné à un angle de quarante-cinq degrés, d'une plate-forme d'environ cent cinquante pieds de hauteur. Quand elle aura fait l'ascension de sa corde pour l'aller, elle se laissera glisser de cette hauteur jusqu'à l'autre rive et le tour sera joué. Cet exploit sera certainement, sinon plus, sensationnel que celui de Blondin, avec même des risques plus grands, si l'on considère que le câble sera incliné au lieu d'être horizontal et que cette acrobate aura un parasol à la main au lieu d'une barre de fer.

L'affaire offre plusieurs obstacles dont le plus accusé sont les vents qui soufflent au-dessus de cet abîme. Pour garder son équilibre et empêcher le vent d'exercer sur lui une influence qui aurait pu lui coûter la mort, Blondin avait pris en main une forte barre de fer. La petite Eléonora a la présomption de ne se servir que d'un léger parasol qui pourrait lui être plus nuisible qu'utile et lui jouer de sales tours. Que le jour soit beau ou mauvais, il y a toujours du gros vent au-dessus des chutes et le torrent d'eau lui-même en se précipitant en cascade à cinq cents pieds de hauteur provoque des courants d'air violents.

Maintenant, il faut en plus que la corde soit tendue à se rompre. Si elle est lâche, le moindre effort, c'est assez pour la personne qui la traverse faire un écart mortel.

L'exploit lui-même doit rapporter à la petite Anglaise la somme de \$2500. Si elle échoue, nous savons d'avance quelle sera son sort. Si elle y arrive, elle sera tout de suite engagée par une compagnie américaine pour remplir un engagement de vingt semaines à un cachet de \$1260 par semaine.

Cette somme est jolie, il est vrai, mais on s'étonne quand même en Angleterre et aux Etats-Unis même qu'elle ne soit pas plus élevée, le risque à courir étant beaucoup grand que dans tout autre sport.

LES ANNEAUX DE LA MORT

L'emploi de bagues pour fins criminelles était fréquent dans l'antiquité.

Annibal qui craignait d'être livré aux Romains, s'empoisonna avec une préparation spéciale et très dangereuse contenue dans le chaton d'une bague qu'il portait toujours à l'un de ses doigts.

A cette époque on fabriquait des bagues creuses avec une adresse étonnante et qui défierait l'habileté des bijoutiers modernes. Quelquefois, l'anneau entier était creux, d'autres fois le poison très violent était caché sous la pierre qui s'ouvrait au moyen d'un ressort. Les chimistes de ce temps en auraient également appris à ceux d'aujourd'hui dans la fabrication des ingrédients destinés à faire passer un homme de vie à trépas.

LE PORT DE MONTREAL

Le port de Montréal, cette année, a expédié à lui seul plus de boisseaux de grains que n'en ont expédié tous les ports de l'Atlantique réunis.

Le port de Montréal a donc établi cette année, et de la façon la plus décisive, sa suprématie comme port d'évacuation des grains pour le continent nord-américain.

Il a conquis définitivement le rang auquel le destinait la nature et pour lequel l'a outillé l'effort continu du Canada.

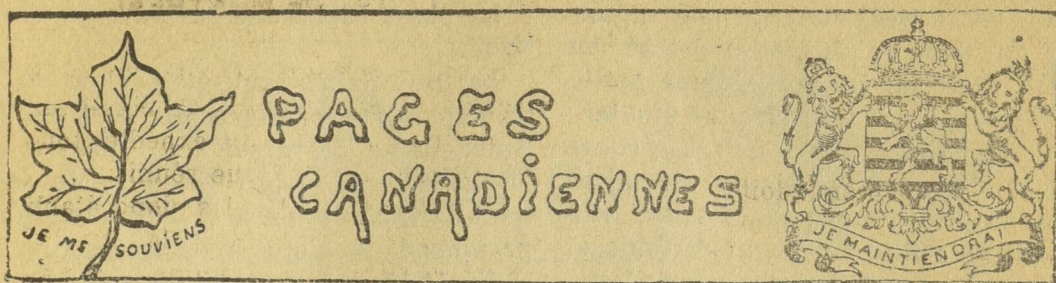
Le fait capital qu'il convient de signaler, c'est que le port de Montréal a reçu et expédié une quantité considérable de grains venant des Etats-Unie.

Ces résultats, dont nous avons le droit de nous enorgueillir, justifient pleinement les sacrifices consentis par le pays dans le but d'utiliser les avantages offerts par la nature. Montréal est au fond de l'entonnoir formé par les Grands Lacs et qui draine les eaux d'une partie du continent.

Il est aussi la tête du goulet de cet entonnoir, du Saint-Laurent.

Le jour où nous aurons complété, par la construction du canal de la Baie Georgienne, utilisant l'Ottawa, autre tributaire de l'entonnoir, l'oeuvre de réalisation pratique des éléments fournis par la nature, le port de Montréal possédera la maîtrise définitive qui lui assurera la première place comme port d'exportation des récoltes de l'ouest des deux côtés de la frontière.

Les femmes aiment les bals et les spectacles, comme le chasseur aime les lieux où le gibier abonde.



LES RUES DE MONTREAL

En 1799, la Législature autorisa la démolition des anciennes fortifications. Les travaux de démolition commencèrent peu de temps après. Cependant vingt-cinq ans plus tard, il restait encore des bouts de murs qui n'avaient pas été attaqués par autre chose que par le temps. En 1820 la porte de Québec, située à l'extrémité est de la rue Saint-Paul subsistait encore, et une sentinelle y montait constamment la garde.

Ce fut aussi en 1799 que la Législature autorisa la nomination d'ingénieurs-inspecteurs pour diriger l'ouverture de nouvelles rues et veiller à l'entretien des anciennes. A partir de ce moment des travaux considérables furent faits pour l'amélioration des voies publiques. Les rues Saint-Paul et Notre-Dame furent pavées en pierre, et plusieurs rues nouvelles furent ouvertes. L'histoire de quelques-unes de ces rues donnera une idée assez exacte du développement de la ville.

Au commencement du siècle il y avait cinq routes qui conduisaient hors de la ville: les rues Sainte-Marie, Saint-Laurent, Saint-Antoine, Saint-Joseph et Wellington.

La rue Panet fut percée en 1801 sur le terrain appartenant à l'honorable P. L. Panet.

L'ouverture de la rue Guy remonte à 1815. En cette année les magistrats ordonnèrent l'ouverture d'un chemin à travers les propriétés d'Etienne Guy, pour faciliter les communications du chemin-haut du faubourg Saint-Antoine, ou de celui venant de la Côte-des-Neiges, avec le chemin bas du même faubourg venant de Lachine."

En 1817 on légalisa l'ouverture des rues King, Queen, Prince, Georges, Nazareth et Gabriel, le long du terrain du petit Séminaire.

Pendant la même année on continua la rue Saint-Paul jusqu'à la rue McGill.

La rue St-Maurice fut percée en 1817. Cette rue portait autrefois le nom de Saint-Paul.

En 1818 on légalisa l'ouverture des rues Hélène, Lemoine et des Récollets formées sur l'ancien terrain des Récollets.

On ouvrit aussi la rue Dubord, dont le terrain fut donné à la ville par MM. Louis-Joseph Papineau et Antoine Dubord, et la rue Coté.

En même temps, à la suite de négociations entre les magistrats de Montréal et le gouvernement, il fut décidé de démolir la citadelle, et la rue Notre-Dame fut ouverte vers l'est.

La rue Craig, dont le nom figure sur un plan de Montréal dressé en 1825, était sur les bords d'une petite rivière qui avait tout au plus une largeur d'environ vingt pieds. Ce cours d'eau décrivait plusieurs méandres dans la partie ouest de la ville; elle suivait la petite rue Saint-Antoine et remontait près de la brasserie de Dow, et recevait aux Tanneries les eaux de plusieurs ruisseaux descendant des terrains élevés de la côte Saint-Luc.

La petite rivière de la rue Craig, dont le lit est devenu en 1846 le grand égoût collecteur de Montréal, était traversée par plusieurs ponts.

Le premier était à l'entrée de la petite rue Saint-Antoine; le deuxième à la rue Frobisher (aujourd'hui la rue Radegonde); le troisième à la rue Bleury le quatrième à la rue Saint-François-Xavier; le cinquième à la rue Saint-Urbain; le sixième à la rue St-Laurent; le septième à la rue Saint-Gabriel; le huitième près de la rue de l'Hôtel de Ville, le neuvième à la rue Sainte-Elizabeth et le dixième à la rue Sanguinet.

La rue Craig ne s'étendait pas plus loin que cette dernière rue.

En 1826 on perça la rue Saint-Hubert qui s'étendait depuis la petite rivière (rue Craig) jusqu'à la rue Mignonne (rue DeMontigny, aujourd'hui), sur un terrain donné par M. Lacroix.

En 1828 on forma la rue Desrivieres entre le faubourg Saint-Antoine et le faubourg Saint-Joseph.

En 1830 on continua la rue Lacroix jusqu'au rivage du fleuve.

En 1833 la ville acheta des MM. de Saint-Sulpice une partie du terrain devant l'église paroissiale pour agrandir la Place d'Armes et redresser la rue Notre-Dame.

La place Richmond fut ouverte en 1833.

La rue Saint-Paul était alors la principale rue commerciale. La rue Notre-Dame traversait le quartier aristocratique, et le Champ-de-Mars, dont l'origine remonte à 1812, était la promenade fashionable du temps.

En 1815, à la suite d'une agitation vigoureuse de la part des citoyens on commença à éclairer les rues St-Paul et Notre-Dame au moyen de lampes à l'huile de poisson, et afin de faire le service de ces lampes et de mieux préserver la paix on créa un corps de police, qui se composa d'abord de 24 hommes.

—o—

FLAUBERT ET LES GENITIFS

Dans son livre récent: "Trois Normands", Dubosc rappelle la sainte horreur que le géant de Croisset éprouvait pour le brave maréchal de Mac-Mahon, horreur que surexcitait la vue des affiches électorales durant la période du 16 mai. Il hurlait de douleur en y lisant, répétée, la mention: "Monsieur X..., candidat du Gouvernement du maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta." Il détestait tous ces "de" répétés. Lui qui citait la locution: "Une couronne de mariée de fleurs d'oranger" comme une des horreurs de la langue française, s'écriait:

—Comment peut-on voter pour de pareils barbares?...

—o—

Quand, après une longue absence, on revoit ce qu'on aime, l'effort qu'on se fait est si violent, qu'on a l'air froid. L'amour se cache par son excès.

LE CHIEN ET SES RACES



LE CHIEN ST BERNARD

Le plus parfait et le plus noble des chiens de tous les temps a été le St Bernard. Grand, vigoureux et robuste, il réunissait à une grande beauté une intelligence extraordinaire et remplissait les conditions les plus difficiles qu'on lui imposait. Dès l'origine, les chiens du St Bernard avaient le poil court et uni comme on peut le constater par un vieux monument érigé sur le mont Saint-Gothard.

On connaît suffisamment les exploits incroyables que ces chiens ont accomplis avec un courage si sublime et avec une intelligence si extraordinaire qu'ils semblent impossibles même aux hommes les plus dévoués.

Le plus célèbre de ces chiens "Barry" dont nous publions le portrait et dont le nom est inscrit au livre de mémoire comme un des bienfaiteurs de l'humanité, a sauvé la vie à plus de quarante personnes.

Barry mourut victime de son dévouement pour l'humanité, il fut tué par la main même de celui à qui il voulait sauver la vie.

Un régiment était à passer dans les environs. Après avoir fait plusieurs jours de marche, un des soldats exténué de fatigue, s'égara dans les montagnes et s'endormit.

Barry, ayant comme d'habitude fait sa tournée, le trouva, et voulant le ranimer se mit en devoir de le réchauffer de son haleine. Le soldat s'éveilla en sursaut et voyant cette masse poilue au-dessus de lui, crut sa vie en danger. Tirant l'épée qu'il portait, il la plongea dans la poitrine de Barry.

Les derniers représentants de cette excellente race furent ensevelis sous une avalanche énorme en 1816.

On peut bien penser que tous les éleveurs de chiens firent leur possible pour reproduire une race pareille et d'égale valeur.

Sans parler de tous les essais étranges faits par les éleveurs Français et Allemands, un Anglais essaya après 1860 d'atteindre ce but par un croisement d'un descendant de la race éteinte avec le chien loup des Pyrénées.

Il mêla souvent les portées obtenues et éleva ainsi de très beaux chiens à poils ras.

En Allemagne on avait produit du croisement du chien de Terre-Neuve à poil frisé avec le chien loup écossais à poil soyeux, un chien à longs poils qui ressemblait beaucoup à la race éteinte du St Bernard.

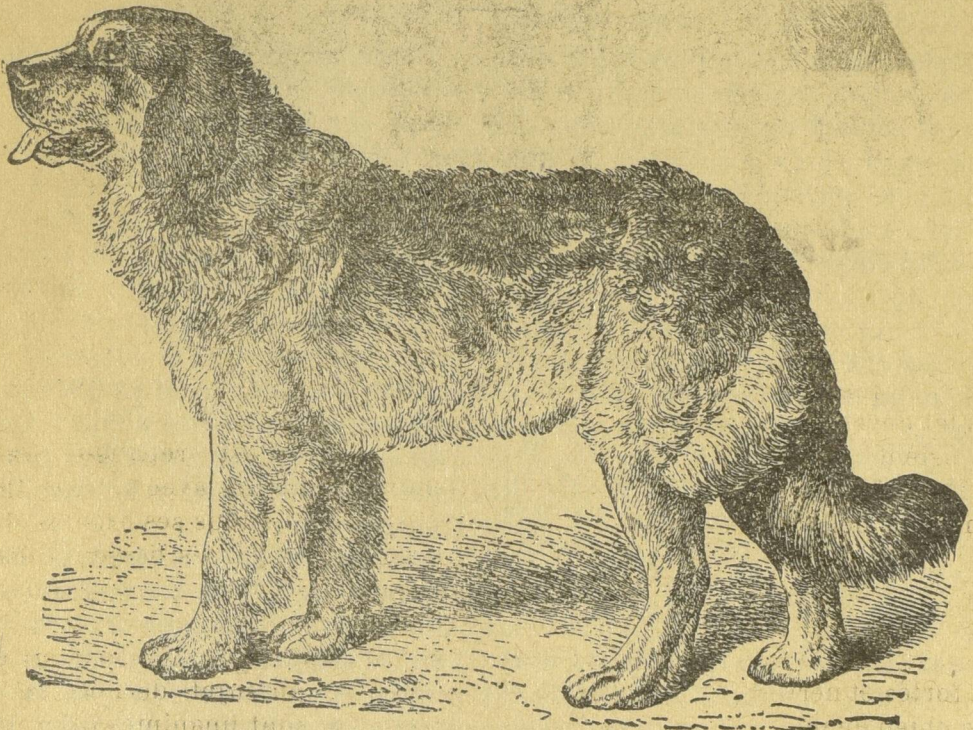
Les chiens de cette race ont reçu le nom de "chien de Léonberg."

Après nombre de vains essais en Allemagne, M. Otto Friedrich a réussi à donner un haut degré de perfection et de beauté à cette race croisant en 1872 "Norma" chienne pur sang importée de Terre-Neuve avec un très beau braque provenant de la cour de Wurtemberg.

Des 14 petits que Norma mit bas, il en éleva huit des plus parfaits, parmi

server cette race dans toute sa beauté et même la perfectionner autant que possible, en se prêtant mutuellement les meilleures bêtes de reproduction.

Cette race, représentée à l'exposition internationale de Stuttgart en 1875, pour la première fois, par le chien César, appartenant à M. Bergman, et la chienne Junon de M. Friedrich, a reçu du jury le nom de "Chien



Chien de montagne (St-Bernard, de provenance allemande).

lesquels les chiennes Junon et Minka et le chien Moulon acquirent une grande popularité. Ces chiens se distinguaient par une tête magnifique, une plénitude extraordinaire de formes, une taille conforme, une queue panachée et touffue et un poil épais et ondulée.

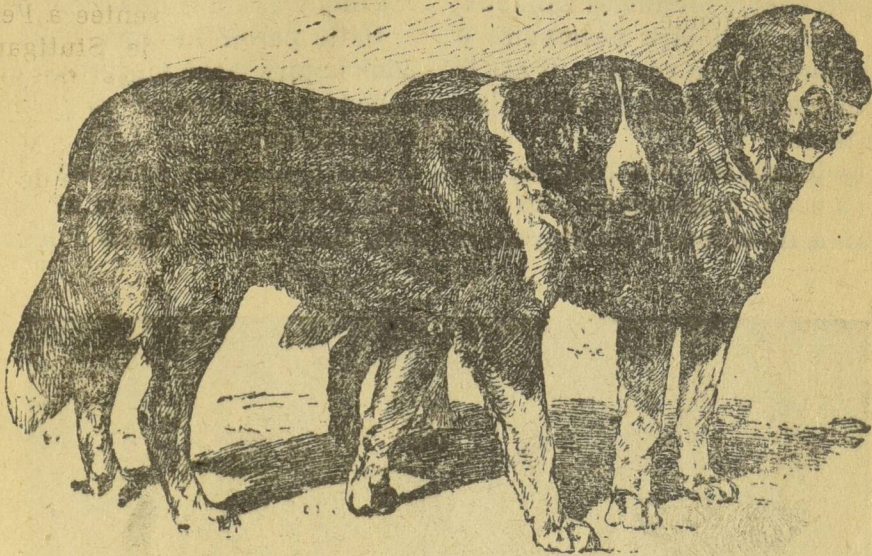
M. Friedrich et Bergman se sont donné beaucoup de peine pour con-

server cette race "de Montagne" à cause de sa beauté extraordinaire, de sa grandeur et de sa force.

Le jury de cette exposition était composée du prince Charles de Waldembourg-Zeil-Wurzback, du professeur Dr Vogel, du professeur Dr G. Jäger, du vétérinaire militaire Franz, du peintre d'animaux F. Specht dont personne ne récusera la compétence.

Cette nouvelle race reçut du reste la médaille d'or, premier prix de cette exposition, à cause de ses qualités excellentes.

gne en éclat, en douceur et en fermeté; la propreté rend, du reste, le chien de montagne plus apte à servir de chien de maison.



Chiens St-Bernard de provenance anglaise, espèce la plus répandue en Amérique.

Le chien de montagne n'atteint son complet développement qu'au bout de sa troisième année.

Autour du cou et de la poitrine se forme une belle crinière et la queue est ornée d'une touffe épaisse.

La tête est pleine d'expression sans avoir l'air sombre, les oreilles sont larges, le dos est droit et les jambes sont fortes et nerveuses.

Le chien de montagne ne change de poil qu'une fois par an, tandis que le Léonberg le perd pendant toute l'année.

Il ne bave point et n'a pas les yeux larmoyants du Léonberg; aussi est-il considéré comme un bon chien de maison.

Il est bon de peigner tous les jours avec un peigne mouillé et de brosser avec une brosse bien ferme, les chiens à long poil. C'est ainsi que le poil ga-

LE CHIEN ET SON ELEVAGE

Le chien s'est répandu comme l'homme et même avec lui sur toute la terre, et dans tous ses espèces il est le compagnon le plus fidèle, le moins prétentieux et le plus dévoué de l'homme.

Si les opinions des naturalistes sont divergentes au sujet de l'origine du chien, elles sont unanimes pour célébrer les bonnes qualités communes à toutes les espèces.

Cuvier a dit: c'est la conquête la plus complète, la plus singulière et la plus utile que l'homme ait faite; toute l'espèce est devenue notre propriété; chaque individu est tout à fait et tout entier à son maître, prend ses moeurs, connaît et défend son bien, lui reste attaché jusqu'à la mort; et tout cela ne vient ni du besoin, ni de la con-

trainte, mais uniquement de la reconnaissance et d'une véritable amitié.

La vitesse, la force et l'odorat du chien en ont fait pour d'homme un allié puissant contre les autres animaux, et cela était peut-être nécessaire à l'établissement de la société. Il est le seul animal qui ait suivi l'homme par toute la terre.

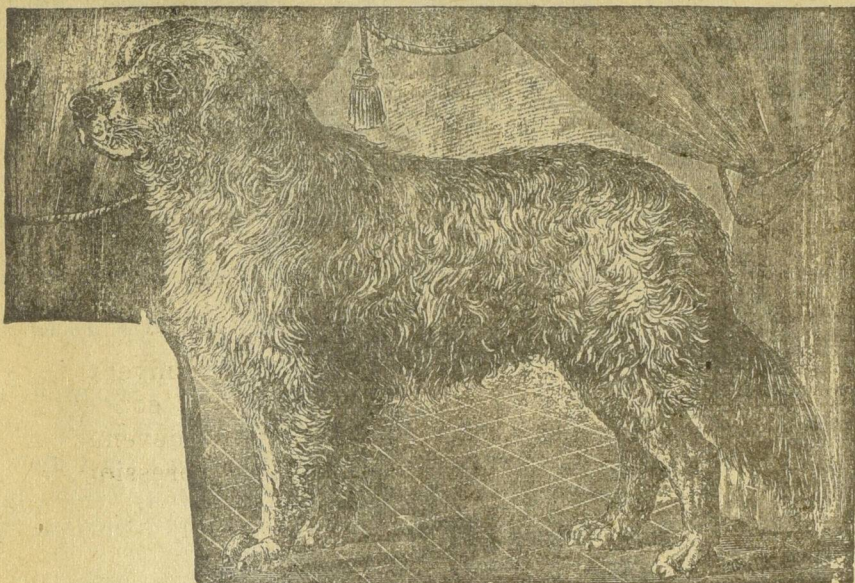
Dès les temps les plus reculés, les hommes à coeur noble étaient les plus grands amis du chien. L'amour envers

nimal non pour le tourmenter, mais pour être un maître plein d'amour.

L'homme juste a pitié même de ses animaux; mais le coeur de l'homme impie est sans miséricorde.

Cette parole biblique nous indique dans la plus large mesure ce que nous devons aux animaux et particulièrement au chien.

Les poètes, les sculpteurs et peintres des temps anciens et modernes ont, dans leurs chefs-d'oeuvres en



BARRY. photographie prise au musée de Berlin.

Les animaux, leur protection, surtout l'amour envers les animaux domestiques les plus utiles et les plus méritants qui partagent avec nous le vivre et le couvert, ne sont point une simple sentimentalité du coeur, mais une preuve de la moralité du genre humain. Celui qui ne ressent aucune pitié pour les animaux, a reçu une fausse éducation.

Il lui manque la conscience comme homme d'être placé au-dessus de l'a-

vers, en marbre ou en peinture, représenté le chien si près de l'homme par la dignité et la noblesse que nous n'avons qu'à nous en réjouir.

Mais nous rappelons ces faits à ceux qui voudraient repousser le chien avec indifférence et aversion, afin qu'ils apprennent à mieux connaître et à apprécier les bonnes qualités du chien.

Le chien partage avec son maître souffrance et plaisir. Dans les traits de son maître il lit avec ses yeux intelli-

gents et une compréhension rapide, deuil et chagrin, peine et souci, mais aussi joie et plaisir. Il lèche ses blessures, souffre la faim avec lui et meurt de douleur s'il a le malheur de le perdre. Le chien est le gardien de son maître et de tout ce qui lui est cher. Il brave tous les dangers en tout temps et tout lieu. Il joue avec les enfants de son maître dont il se sent, pour ainsi dire, le protecteur. Il reconnaît aussi à leurs cris les plus petits d'entre eux, et supporte patiemment même les souffrances qu'ils lui font endurer, comme s'il savait que ce sont encore des enfants et en outre les favoris de son maître, ainsi que ceux de la maîtresse. Celui qui pense que c'est une passion exagérée, ne vous connaît pas, créatures si fidèles, si braves et si intelligentes dont le dévouement et la fidélité sont souvent méconnus et payés d'ingratitude par l'homme. Le chien montre dans ses actions, réflexion et mémoire. Il a sa volonté, distingue facilement l'ennemi de l'ami, aussi que ce qui appartient à son maître.

Il reconnaît avec une sûreté étonnante l'homme bien mis de celui qui est habillé simplement et surtout du mendiant ten haillons.

Il est sûr que le chien reconnaît plus vite que son maître et les siens si l'étranger a de bonnes ou de mauvaises intentions.

Il a déjà souvent réussi à se faire comprendre pour garder les siens de revers ou d'accidents fâcheux.

Il faut beaucoup s'occuper de ses chiens; ces rapports leur donneront un plus haut degré d'éducation et d'intelligence, les rendront toujours de plus en plus capables de nous être utiles.

Que le chien est noble au moment où l'homme est en danger ! Il sauve non seulement son maître et les siens de la neige, de l'eau et du feu, mais aussi tout autre homme dont la vie est en danger. Si un homme est atteint par le sort, il est abandonné de ceux qui le flattaient et jouaient les hypocrites auprès de lui, son chien seul lui reste, serviteur et ami aussi fidèle qu'autrefois.

Peu lui importe et le rang ou la position sociale, la richesse ou les titres; il reste le même en fidélité et en amour.

Il n'y a pas un chien qui quitte son maître pauvre pour chercher une meilleure nourriture, si ce maître est du reste bon envers lui. Il accepte bien un peu de nourriture des étrangers mais il retourne aussitôt chez son maître.

Lorsqu'on pense à ces qualités du chien, connues et universellement estimées, on ne peut concevoir que le nom de chien soit devenu un nom injurieux et une expression de mépris, car le mot (chien) est égal à tout ce qu'il y a de plus vil et de plus lâche. Mais c'est justement dans ces termes injurieux devenus synonymes de bassesse que se trouve un nouvel avantage du chien, car ce n'est que vis-à-vis son maître qu'il montre cette bassesse dont on l'accuse, ce n'est que de lui qu'il accepte avec des regards suppliants et en frétilant de la queue des punitions et des brutalités imméritées.

Mais aussitôt qu'un ennemi s'approche de ce maître nous voyons le chien maltraité ne se rappeler que l'amour de son maître et le défendre avec courage au péril de sa vie.

A. PLEAU.

LE FRANÇAIS, TEL QU'ON L'ÉCORCHE

Avant de poursuivre l'échenillage de nos expressions défectueuses, nous tenons à citer les noms des philologues qui, depuis un siècle, ont cherché à épurer notre langage. Les noms de ces grammairiens et linguistes méritent d'être conservés dans toutes les mémoires. Ce sont : Jacques Viger, ancien maire de Montréal, auteur d'un dictionnaire des "mots créés en Canada", édité en 1810; l'abbé Thomas Maguire, 1846; Arthur Buies, 1865, J. F. Gingras, 1867; Hubert Larue, J. P. Tardivel, l'abbé N. Caron et Oscar Dunn, Napoléon Legendre, Alphonse Lusignan, Louis Fréchette, Sylva Clapin, Raoul Rinfret, Henri Roulland, N. E. Dionne, Louvigny de Montigny et l'abbé Etienne Blanchard.

Nous pourrions ajouter à cette énumération, MM. Olivar Asselin, Benjamin Sulte, Thomas Chapais, Edmond de Nevers, le sénateur Poirier.

Avant d'aller plus loin, il serait peut-être intéressant de relever ici même quelques termes de marine, apportés par nos ancêtres normands, navigateurs par état, qui ont cours dans notre parler.

Nous disons: appareille-toi, pour prépare-toi à sortir.

Du verbe gréer, garnir un bâtiment de ses voiles et cordages, nous avons fait le discutable et malsonnant terme: gréyer, qui devient dans l'usage courant; greye-toi... habille-toi.

De quel bord vas-tu? au lieu de: de quel côté te diriges-tu?

Débarquer d'un tramway, embarquer dans un tramway, ne sont-ce pas là aussi des termes de marine, à l'usage des pékins? Il faut dire: descendre du tramway et monter dans le tramway.

La plupart des gens disent aussi indifféremment "passagers" pour les personnes qui voyagent en bateau et en train. Les **passagers** sont sur les bateaux et les **voyageurs** sur les trains.

On dit aussi, en France d'ailleurs comme ici, héler quelqu'un, alors qu'héler sert strictement aux appels que se font deux navires qui se rencontrent.

Abrier quelqu'un, le couvrir, est un mot vieilli au sens général, encore employé comme terme de marine.

Il y a aussi quantité de mots que certains de nos puristes bannissent carrément de notre parler, alors qu'ils sont très français. Ainsi une **bolée**, c'est-à-dire le contenu d'un bol, est ce qu'il y a de plus français, le mot est au dictionnaire et il suffit d'avoir lu une fois quelque chose de Normandie pour savoir qu'on y dit: une bolée de cidre.

Bien plus, on dit une **verrée**, pour le contenu d'un verre et une poêlée pour le contenu d'une poêle.

Faire du boudin, pour boudier, n'a aussi rien de répréhensible.

Au lieu d'appointement, dire rendez-vous.

Sur les menus des restaurants, on commet encore un grossier anglicisme.

me, en mettant barley au lieu d'**orge**. Pourquoi une soupe au barley, au lieu d'une soupe d'orge?

Le mot **dinde** est féminin, et non masculin. Dire une dinde, non un dinde. Il est vrai que le grand Flaubert a employé le mot au masculin dans *Madame Bovary*, mais Flaubert s'en est permis bien d'autres dans sa correspondance. Est-ce parce que Flaubert était Normand qu'il se permit quelques-unes des fautes que nous commentons couramment au Canada?

On dit, nous le répétons, épouser quelqu'un et se marier avec quelqu'un — non pas, marier quelqu'un.

Le mot anxieux s'emploie à toutes les sauces. Prière de le remplacer dans la plupart des cas par **désireux**. Non pas: je suis anxieux de vous voir, mais je suis **désireux**, je **désire** vous voir, j'ai hâte de vous voir. Anxieux implique une idée d'appréhension, de crainte, etc.

Nous confondons généralement les mots avatar et avarie, donnant à avatar le sens d'avarie. Les **avatars** sont simplement les transformations ou les métamorphoses que subissent les personnes ou les choses; les avatars des hommes politiques.

Ces pliants ou sièges pliés en deux qui se trouvent dans les théâtres et cinémas de France et dans nos automobiles sont des **strapontins**. Eviter le plus possible de dire au lieu de strapontins, bouts de planche, comme ce monsieur en voyage à Paris qui se plaignit au contrôle d'un théâtre de n'avoir pour vingt francs qu'un "bout de planche" en guise de fauteuil et qui fut difficilement compris et par l'ouvreuse et par les administrateurs de l'établissement.

La locution: **au diable au vert**, est mal dite et mal épelée. Si l'on tient

absolument à dire "au diable au vert", on devrait l'épeler: au diable aux vers. Mais, c'est au diable **Vauvert** qu'il faut dire. Vauvert est le nom d'un des plus anciens habitants de Paris qui habitait le château Vauvert, rue d'Enfer.

Un bicycle devient une **bicycloïte** en bon français.

Suivent quelques expressions défectueuses, suivies de leurs corrections, tirées du livre de M. Louvigny de Montigny: "La Langue française au Canada". Dire:

Provoquer, défier... au lieu de: challenger (de challenge).

Des tubes ou tuyaux de ca'orifères, au lieu de: des pipes de coïl;

Un chapeau de Livourne de paille d'Italie, au lieu de: un chapeau de leghorn;

Des ressorts, au lieu de: springs.

Un patron, au lieu de: boss.

Une dépense, un office, un garde-manger, au lieu de: une pantry;

Du pétrole, au lieu de: l'huile de charbon;

Faire la monnaie d'un billet, au lieu de: changer un bill;

Croire à la réalité de, se rendre compte de, comprendre, constater, au lieu de: réaliser;

Un article d'occasion, au lieu de: un article de seconde main.

Une force hydraulique, au lieu de: un pouvoir d'eau;

Une fabrique, au lieu de: une factorie;

Un entrepreneur, au lieu de: un contracteur;

Présenter des excuse, au lieu de: faire des apologies;

C'est ennuyeux, au lieu de: c'est ennuyant;

Jouer (dans une pièce de théâtre), au lieu de: acter;

C'est là que je demeure, au lieu de :
c'est là où je demeure;

Ne vous dérangez pas, au lieu de :
dérangez-vous pas;

J'ai causé avec lui, au lieu de : je
lui ai causé;

Je me le rappelle, je m'en souviens,
au lieu de : je m'en rappelle;

Quant à moi, pour ma part, au lieu
de : moi pour un;

En moins de 3 minutes, au lieu de :
en dedans de 3 minutes;

Faire une marche, au lieu de : pren-
dre une marche;

Rendre, faire une visite, au lieu de :
payer une visite;

Quoi qu'il arrive, au lieu de : A tout
événement (at all event).

Il est certaines expressions, parti-
culièrement celles qui se rattachent
aux sports, que nous avons traduites
en français, bien que l'Académie les
maintienne en leur origine. Ainsi, du
mot base-ball, sorte de jeu de balle
très en faveur au Canada, que nous
appelons correctement "balle au
camp" et que les Français continuent
d'appeler base-ball. Le mot est au
supplément de Larousse. La définition
s'en lit comme suit :

Le base-ball se joue à dix-huit
joueurs divisés en deux camps. Les
uns **battent la balle**, les autres **tien-
nent le champ**. Un joueur du camp
désigné pour battre s'efforce de frap-
per avec une large batte en bois, batte
ou bâton, la balle que lui envoie un
lanceur du camp adverse; il est secon-
dé par un **attrapeur**, chargé d'attraper
la balle derrière le frappeur, au cas où
celui-ci l'aurait manquée.

Lorsque la balle a été correctement
renvoyée, le batteur ou **frappeur** de-
vient **coureur** et doit parcourir un
trajet marqué d'arrêts appelés bases
(ces arrêts sont dits ici : buts). La

partie se dispute en neuf **manches**, et
le camp qui a obtenu le plus grand
nombre de **courses** ou **points** a gagné.

—o—

LE CUISINIER DE GUSTAVE FLAUBERT

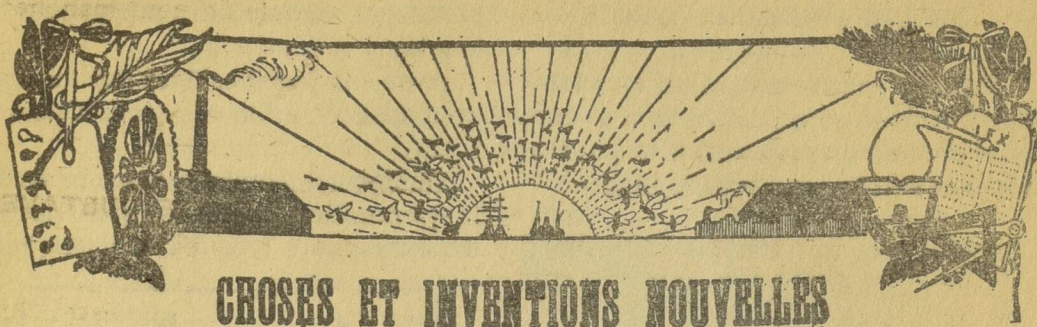
Le restaurateur de Croisset, Emile
Colange, qui vécut dans l'intimité de
Gustave Flaubert, et dont on apprend
la mort, a bien été, en effet, au ser-
vice du grand écrivain, mais non pas
en qualité de maître-queux, ainsi que
l'annonçait son enseigne. Emile Co-
lange s'occupait spécialement du jar-
dinage et son épouse remplissait les
fonctions de cordon bleu.

L'hôtel Colange est situé tout près
de ce qui reste de la propriété de Gus-
tave Flaubert : le fameux pavillon, "la
petite maison qu'il avait quelque part
sur les bords de la Seine", et une par-
tie du parc épargnée par l'envahisse-
ment industriel.

Le "gueuloir" existe encore. Obser-
vons, cependant, que Flaubert n'y ve-
nait point déclamer ses phrases; il ne
leur faisait subir cette épreuve que
dans son cabinet de travail. Lorsqu'il
venait au gueuloir, revêtu de sa robe
écarlate et coiffé de son fez oriental,
c'était tout bonnement pour y fumer
sa pipe.

Emile Colange ne se faisait point
prier pour conter ses souvenirs. Un
jour que le romancier était en plein
labeur,—et l'on sait avec quelle in-
transigeance il exigeait le calme au-
tour de lui,—une vache qui paissait
près de là se mit à beugler longue-
ment. Et Flaubert de s'écrier avec
violence :

—Faites-la taire, Emile ! Voulez-
bien aller la faire taire !

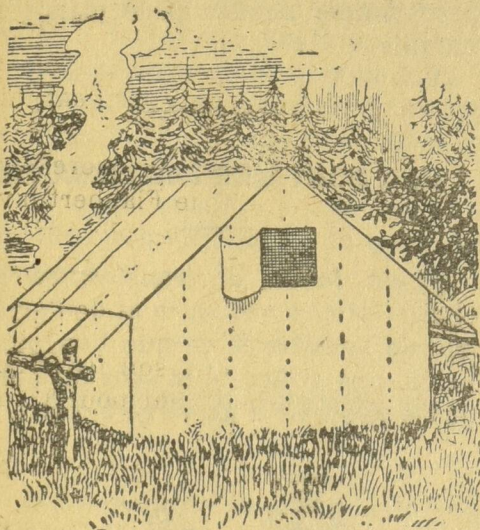


CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

COMMENT FAIRE UN VENTILATEUR POUR UNE TENTE

Il n'y a probablement pas une tente sur cent qui soit ventilée.

La seule ouverture dans la plupart des tentes est la porte d'entrée, et souvent, par les chaudes nuits de l'é-



été, l'air à l'intérieur de la tente est irrespirable. Pour bien aérer la tente on peut faire une ouverture au sommet ou dans un côté de la tente.

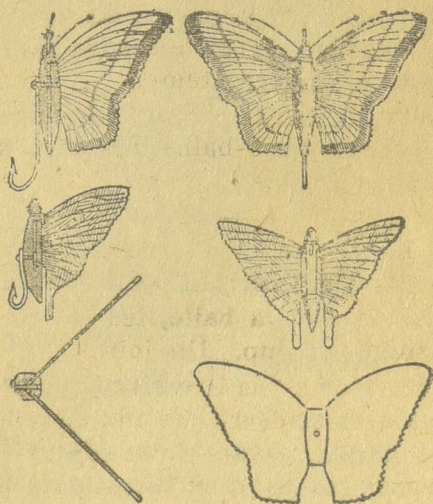
Cette ouverture doit être bien cousue sur tous ses côtés pour que la toile ne se déchire pas après sous l'action du vent.

UN NOUVEL HAMEÇON

On vient d'inventer un nouvel apât pour prendre le poisson.

C'est l'hameçon papillon que nous fait voir notre vignette.

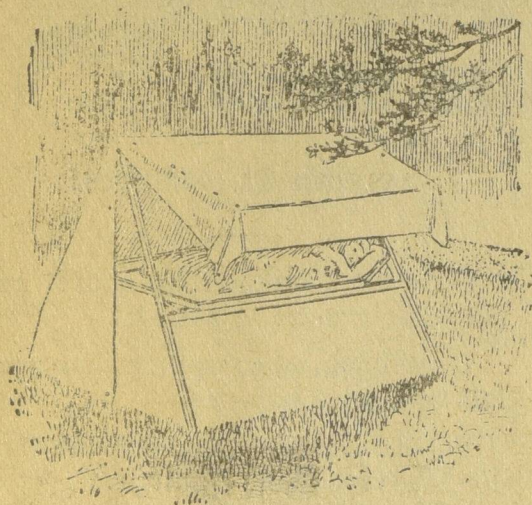
Cet hameçon est facile à faire et donne les meilleurs résultats.



On se sert d'un petit morceau de bois dans lequel est pris l'hameçon et l'on ajoute deux petites ailes après avoir verni le bois pour lui donner une couleur voyante comme celle des papillons.

UN LIT SOUS UNE TENTE

Sur les cadres en bois d'une tente on peut ériger un lit où une personne sera parfaitement à son aise pour se reposer soit le jour soit la nuit.



Un des côtés de la tente de toile est relevé et vers le centre du cadre de bois on place un autre cadre bien appuyé qui formera lit.

Tout cela est très facile à faire par quiconque peut se servir d'un marteau.

LA GRENOUILLE QUI SAUTE

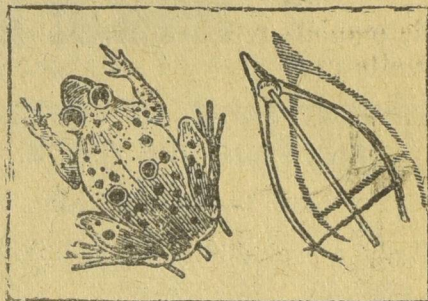
Prenez un "os de chance" de volaille, placez un élastique aux deux bouts puis faites pénétrer une allumette ou un cure-dents dans l'élastique, tournez votre élastique à l'aide du cure-dents ou de l'allumette jusqu'à ce qu'il soit bien bandé et qu'il offre de la résistance.

Prenez un carton solide auquel vous avez donné la forme d'une grenouille, avec de la peinture imitez bien une grenouille, c'est un dessin qu'il

est assez facile de faire même pour un amateur.

Avec des épingles fixez l'os de chance à la grenouille et placez-la sur la table.

Quelques instants après vous verrez la grenouille se soulever sous l'action du cure-dents tenu par l'élastique et



votre grenouille fera un saut qui vous surprendra.

Voici un petit jeu original et qui peut donner beaucoup de plaisir aux enfants.

UNE FONTAINE JAILLISSANTE

Il est facile de transformer une chante-pleure ordinaire et de l'arranger de manière à ce que l'on puisse boire sans difficulté et sans être obligé de se servir d'un verre à boire.



On place à la chante-pleure un simple bout de tuyau en caoutchouc que l'on recourbe à l'angle désiré.

Ce caoutchouc se place et s'enlève très facilement.

POUR TENIR LES CHALOUPES ET LES CANOTS

Lorsqu'on place les chaloupes au bord de l'eau souvent il arrive que le vent et les vagues poussent la chaloupe à terre où elle peut se briser contre les roches qu'il y a sur la grève.

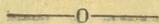
Si on place la chaloupe ou le canot de la manière que nous fait voir notre vignette ceci n'est plus à craindre.



Près du petit quai on passe dans une poulie une simple corde qui est reliée à une roche placée au fond de l'eau à quelque distance plus loin.

Lorsqu'on veut attacher la chaloupe on passe la corde dans les deux extrémités de la chaloupe.

De cette manière la chaloupe est maintenue à distance et du quai et de la grève.



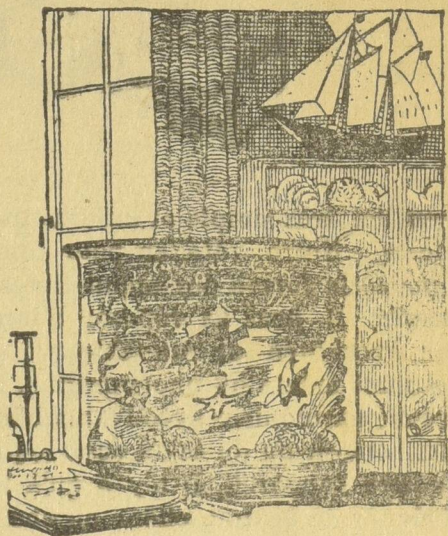
UN AQUARIUM D'EAU DE MER

Les poissons d'eau douce ou d'eau de mer vivent dans des réservoirs qui prennent, suivant leur importance, les noms de bocal (propre aux petits poissons rouges ou dorés) d'aquarium et de vivier, pièce d'eau dans laquelle on conserve les poissons en très grande quantité.

On peut garder de l'eau salée dans un aquarium ou bocal de douze pouces

de hauteur et de largeur. D'ailleurs, le bocal d'eau de mer est beaucoup plus facile à entretenir qu'un aquarium d'eau fraîche et douce. Dans le fond, on jette une poignée ou deux de sable et de galets, suivant l'espèce de poissons en captivité. Quant à l'eau de mer, on la prend à même l'océan ou on la fabrique artificiellement. L'eau de mer artificielle contient :

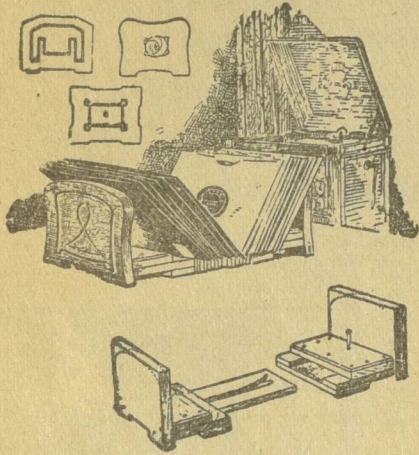
Chlorure de sodium	2.08%
Chlorure de magnésium	0.32%
Chlorure de potassium	0.05%
Sulfate de magnésium	0.02%
Sulfate de calcium	0.15%



On trace sur le bocal une ligne de démarcation qui indique la hauteur de la première quantité d'eau de mer versée. Quand son niveau, par suite de l'évaporation, descend plus bas que cette ligne, on ajoute de l'eau fraîche. Eviter d'y laisser tomber des matières déperissantes ou en état de se gâter et ajouter de temps à autre quelques herbes.

UN CASIER POUR DISQUES

Maintenant que tout le monde a son petit grammophone, il est temps de songer à se fabriquer des casiers pour y ranger les disques. La plupart des gens les déposent dans des cartables où c'est tout un puzzle de les trouver au moment nécessaire. Voici notre in-

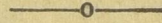


vention, très simple et infiniment pratique. Notre râtelier pour disques épouse la forme des appui-livres à la mode. Il peut se déposer n'importe où, aussi bien sur une table que sur le cabinet même du phonographe. Si on veut l'harmoniser avec l'ameublement du boudoir ou du salon dans lequel se trouve l'appareil, il n'y a qu'à le fabriquer en acajou, chêne ou ébène.

Les deux appuis principaux requièrent deux morceaux de bois de quelques pouces de longueur et largeur, ouvragés ou sculptés de façon fantaisiste. Deux petites tiges de fer relient ces deux morceaux et composent le casier.

Ce qui est plus avantageux encore, et remarquez bien notre vignette à cet effet, est de relier les deux plaquettes principales par quatre res-

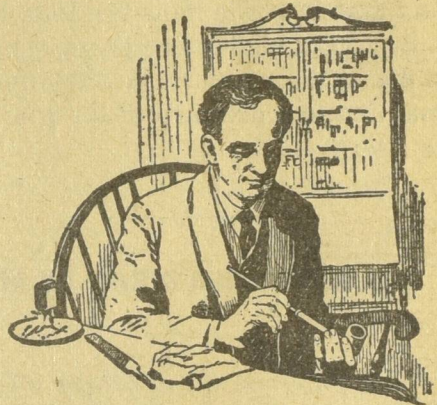
sorts qui s'étendent et se rétrécissent suivant le nombre de disques placés entre elles.



POUR MESSIEURS LES FUMEURS

Il y a mille façons de déboucher une pipe. Si le tuyau en est embarrassé, et qu'aucun effort ne peut en percer les miettes de tabac ou autres petites saletés qui l'obstruent, il n'y a qu'à prendre une aiguille à tricoter en acier qu'on aplanit d'un bout et aiguisé de l'autre, en manière de foret. En forçant ainsi le tuyau avec la dite aiguille, un passage est vite fait et la bonne vieille pipe tire aussi bien qu'avant l'accident.

Maintenant, voulez-vous changer la courbe ou la forme d'un tuyau de pipe en caoutchouc solidifié. Passez un fil de fer dans la tige pour empêcher la conduite de s'aplanir et ainsi de se



boucher et chauffez le tuyau—de préférence dans l'eau bouillante. Le tuyau deviendra bientôt assez souple pour prendre la courbe désirée. Ayez bien soin de ne pas le plier quand le caoutchouc est encore dur. La courbe étant donnée, enlevez le fil de fer du tuyau que vous laissez refroidir.

LA FEMME

Comme nous la voyons et comme la voient les Orientaux

Ils sont bien rares les psychologues, les analystes du cœur ou tout simplement les économistes, qui, après avoir bien connu la femme américaine ou le type de la femme américaine (tel que nous la trouvons en Canada), lui ont rendu de grands éloges. Il est ici question, bien entendu, des psychologues du Vieux Monde. Après avoir admiré chez les femmes d'Amérique leur opulente beauté de déesse antique, beauté plastique que leur donne la santé, fruit d'une culture physique intelligemment suivie ou tout simplement de la vigueur de leurs ancêtres; après avoir noté chez ces femmes certaines qualités masculines, ils regrettent tous qu'elles ne ressemblent pas plus aux femmes des pays orientaux ou européens. Ce qui manque le plus chez elles, ce sont précisément ces qualités qui font le charme de la femme des vieux pays, la féminité, c'est-à-dire cette grâce indescriptible qui séduit les cœurs et l'esprit.

Un professeur Hindou qui a fait ses études à Londres et à Bombay, comme tous les nobles Hindous d'ailleurs, venu en Amérique pour connaître la femme indigène dont il avait entendu dire beaucoup de bien, a perdu à son contact toutes ses illusions. Il lui reproche surtout une inclination, une aspiration anormale, contre-nature à vouloir se conduire et parler comme les hommes. Il lui reproche son égoïsme, son révoltant sens pratique, sa

vénalité, son infériorité intellectuelle. Un rien!

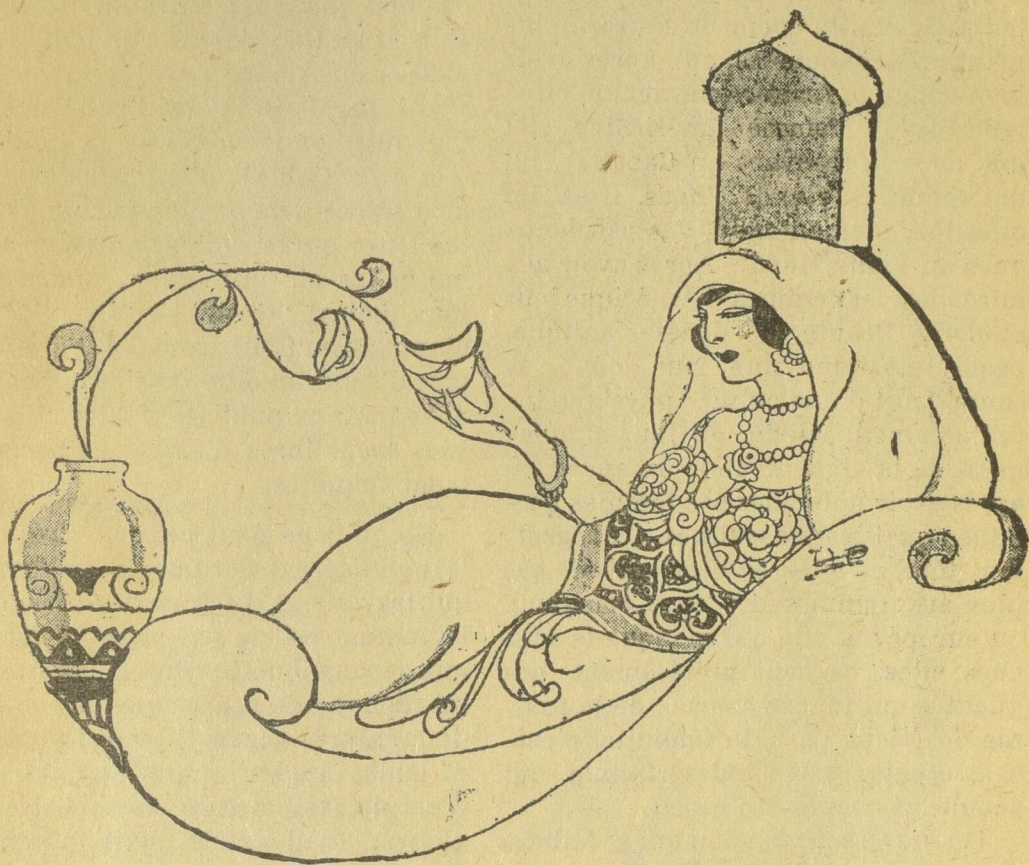
Imaginez la surprise de cet idéaliste oriental quand il s'entretint aux Etats-Unis et au Canada, avec de jeunes Anglaises ou Américaines (ce monsieur ayant, paraît-il, ignoré l'existence des Canadiennes-françaises, ce qui est très regrettable), d'entendre ces dames et ces demoiselles ponctuer toutes leurs phrases d'exclamation comme celles-ci, que nous connaissons tous, hélas: "Gosh" et "Darn". Pas étonnant qu'il ait trouvé que les femmes d'Amérique ne savaient ni parler, ni se tenir en public; qu'il les ait trouvées trop libres d'allure et parfaitement impolies.

Ce qu'il ne peut comprendre, c'est le nombre extraordinaire de femmes qui travaillent. Le travail extérieur de la femme est, à son sens, le facteur qui a contribué le plus à la gâter. Il lui répugne de penser que des milliers de créatures accomplissent les mêmes et laides besognes que les hommes. C'est merveilleux de les voir si énergiques, dit-il, mais c'est dommage que leurs énergies servent simplement à les priver de leur côté spirituel et artistique. Etant si occupée à ses affaires, la femme n'a plus le temps de soigner sa culture intellectuelle, de se raffiner, et si, continue-t-il, les femmes cessent d'être des personnes agréables et divines par leur charme tout féminin et leur supériorité morale et intellectuelle, qu'adviendra-t-il des hommes?

Il considère les Etats-Unis comme un pays d'une dépravation morale avancée, et il en fait retomber la faute sur les femmes. Il y retrouve tous les péchés de la vieille Europe sous des formes amplifiées, avec le charme en moins. L'égoïsme est partout; tout le monde vit pour soi. Rien n'importe en dehors de l'argent. Chacun se préoc-

donner que dans celui de recevoir. Quand une hindoue se marie, elle se dit: "Que pourrai-je faire maintenant pour aider mon mari et le rendre heureux". La femme américaine se demande en se mariant: "Que vais-je retirer de cet homme?"

Ce critique oriental continue ainsi, et ses profondes considérations sur la



La belle, intelligente et obéissante épouse orientale...

cupe d'avancement matériel—la femme tout particulièrement. La hâte, la fièvre des affaires, les soucis matériels et le bruit ont pris la place de la beauté et de la fiction romanesque.

"Les femmes américaines apprendraient des femmes hindoues que le bonheur réside plus dans le fait de

femme deviennent ici de plus en plus intéressantes. "Je suis sûr, dit-il, qu'il y a plus de bonheur dans nos foyers hindous que dans les maisons américaines. Nos épouses se contentent de l'amour et du respect que leur portent leurs maris. La femme orientale n'essaie pas de copier l'homme, de co-

pier son modèle. Elle comprend que l'homme et la femme sont d'une essence différente. Et parce qu'elle le comprend, elle crée autour d'elle et autour de son foyer une atmosphère d'idéalisme. Elle sait discuter ces questions qui intéressent directement sa beauté ou sa culture. Tandis qu'en Amérique, à part quelques très intéressantes exceptions, chacun a l'air convaincu qu'une idée ne vaut pas la peine d'être conçue ni d'être expri-

jusqu'à son jargon et ses manières d'homme d'affaires.

"Je crois fermement que tout extraordinaires que les femmes puissent être—je parle naturellement des intellectuelles—elles ne sont pas encore de taille à rivaliser avec l'homme. Celui-ci a plus de consistance intellectuelle, parce qu'il ne se laisse pas—à l'instar de la femme dominer par ses sensations, ses émotions ou ses impressions."

L'idéal de cet homme, qui, dans le développement même de ses théories sur la Femme, se montre très égoïste, avouons-le, est que toute femme se développât elle-même jusqu'à l'extrême limite de sa puissance artistique et spirituelle, sans pour cela négliger de se garder forte et belle. Il voudrait que soient remis à la mode les idéals vieilles de spiritualité et de charme.

—o—

NOS ANCETRES MANGEAIENT PEU

Les anciens Canadiens des classes populaires étaient d'une frugalité exemplaire. Les viandes ne paraissaient sur la table que durant le "temps des fêtes" ou aux jours de grandes réjouissances. Le reste de l'année, on se contentait de lait, d'oeufs, de poissons, de soupe aux pois, de bouillie de maïs pilé, de crêpes, d'un pain grossier, de fruits et de légumes. Ce régime quasi végétarien ne les empêchait pas d'acquérir une santé et une vigueur admirables. La Mère Marie de l'Incarnation disait : "Un pauvre homme aura huit enfants et plus qui, l'hiver, vont nu-pieds et nu-tête, avec une petite camisole sur le dos, qui ne vivent que d'anguilles et d'un peu de pain; et avec tout cela, ils sont gros et gras."



L'Amérique vue au fond du cristal des Hindous.

mée, si elle ne peut être convertie en argent."

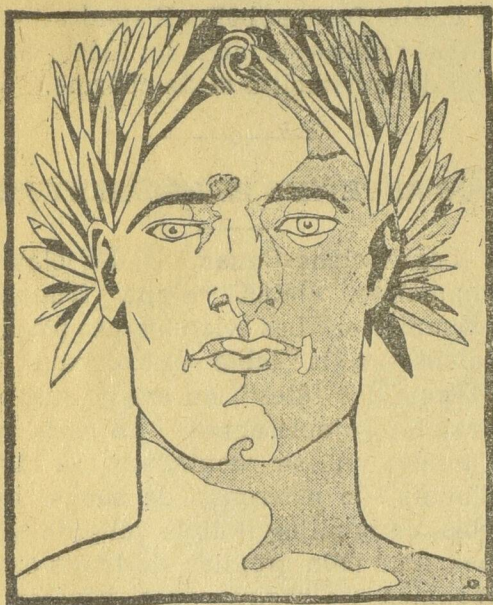
Cet intelligent et idéaliste Hindou ajoute que la vaste érudition, que toutes les connaissances superficielles qu'affichent les bas-bleus américains ne lui en imposent pas. Il veut bien qu'une femme soit brillante, mais à la seule condition de ne pas être masculine ou hommasse. Et il pardonnerait à l'Américaine tous ses défauts, même son imitation de l'homme dans la poursuite du gain matériel et de l'argent, si au moins elle n'adaptait pas

LA VIE DES HOMMES ILLUSTRES

Où l'idée que nous nous faisons de la vie des hommes célèbres.— Les grands politiciens, savants, littérateurs, artistes, doivent-ils être des mondains ou des rats de bibliothèque et de cabinet de travail?

L'Envie, ce vil sentiment qui entre dans le cœur de tous les humains ordinaires, nous porte naturellement à jalouser les grands hommes, les hommes célèbres, d'une heure, d'une an-

sultan, mais simplement célèbre, par une découverte scientifique, un poème merveilleux, un chant incomparable ou une expédition bien conduite au Pôle Nord. Ce jour-là sera-t-il bien différent des autres? Oui, surtout, parce qu'à partir de ce moment, vous perdrez votre tranquillité.



L'homme célèbre, comme le public se le représente.

née ou d'un siècle; les hommes célèbres qui vivent, surtout, car les morts ne sont pas d'une rivalité dangereuse.

Mais, comme dans ce conte des Mille et Une Nuits, supposons un instant, non pas que vous vous réveillez



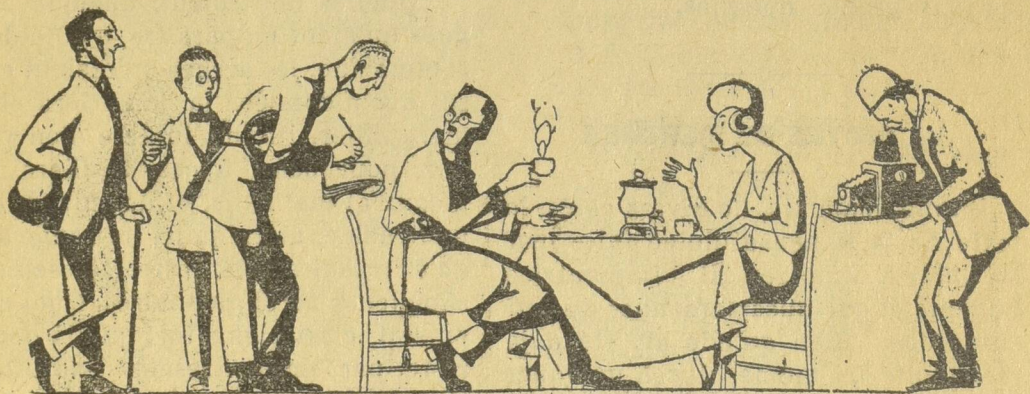
L'homme célèbre prononce au moins trois discours par jour.

Premièrement, il vous sera impossible de flâner au lit, en lisant le journal du matin, ou un livre humoristique pour vous mettre en gaité. A 9 heures, le petit déjeuner que viendra interrompre un reporter à qui vous serez forcé d'offrir un siège— qui le prendra, si vous ne le faites pas— et qui vous criblera de questions, tout en faisant de l'oeil à votre femme. Pendant l'avant-midi, en plus des journalistes et photographes, qui ne vous laissent pas une minute de répit, il y a les courses obligatoires en ville.

A midi, au lieu de manger seul dans un bon petit restaurant dont la cuisine sied bien à votre estomac (tous les grands hommes ayant de pauvres estomacs), il vous faudra accepter l'invitation d'un club à la mode. Là, vous devrez retenir les noms des cent cinquante membres du club qui vous serreront la main à vous la tordre et vous prononceront chacun un discours, entre la poire et le fromage, discours auquel il vous faudra bien répondre. Dans l'après-midi, visites, réceptions et thés; le soir, grand dîner à la maison réunissant vingt convives, partie de théâtre, et retour à la

tuelle. Dans le monde des sciences et des lettres, on ne trouve que des travailleurs, des tâcherons, des bûcheurs. Qui nommer, par exemple, parmi les écrivains français célèbres par leur acharnement à la besogne ? Gustave Flaubert, Emile Zola, Faguet. Le savant H. G. Wells dort à peine trois ou quatre heures par jour, consacrant toute son existence, déjà bien remplie pourtant, à la préparation de ses livres prophétiques. Un architecte de Londres, d'une réputation universelle, porte sa barbe longue parce qu'il prétend n'avoir pas le temps de se raser.

Le philosophe Herbert Spencer,



L'homme célèbre ne peut même pas prendre son petit déjeuner en paix.

maison à minuit. De minuit à deux heures, travail.

Voilà peut-être comment vous feriez, si vous deveniez miraculeusement un grand homme. Est-ce ainsi réellement que vivent les véritables grands hommes de la littérature, des arts, des sciences et de la politique ? Pas du tout. Les grands hommes travaillent. C'est par le travail qu'ils sont arrivés à la célébrité, c'est par ce travail qu'ils s'y maintiennent.

La passion du travail est commune à tous les hommes intéressants qui brillent ou ont brillé dans les différents domaines de l'activité intellec-

pour qui l'homme était un animal paresseux, ne passa jamais une journée de sa vie sans abattre la tâche qu'il s'était assignée à son réveil.

Parmi les contemporains, citons Georges Clémenceau, qui éditait un journal, dont la majorité de la collaboration sortait de sa plume, en même temps qu'il suivait toutes les séances de la Chambre des Députés. Pendant la guerre, il fut à la fois ministre de la Guerre, président de la Chambre, journaliste et organisateur de la Victoire. Presque tous les jours, il consacrait quelques heures à ses tournées du front où le portait une auto-

mobile excessivement rapide. A l'approche de ses quatre-vingts ans, il donnait encore dix-huit heures de travail par jour, sinon plus.

Il en est ainsi de Raymond Poincaré, premier ministre actuel de la France. Il est à la fois dans les salles de rédaction des cinq journaux auxquels il collabore; au Palais de Justice; à la Chambre des Députés; à l'Elysée et dans son cabinet de travail.

Le travail, la continuité et la suite dans le travail; l'organisation de son travail, voilà la clef du succès, bien plus que toutes les occupations mondaines auxquelles se croient obligés les faux-grands-hommes.

—o—

LA DICTÉE DE MERIMÉE

On me demande, de divers côtés, le texte de la fameuse dictée faite par Mérimée à Napoléon III, l'impératrice Eugénie et quelques personnes de leur entourage. Bien qu'elle ait été déjà reproduite ici même, il y a quelques années, je m'exécute avec le plus grand plaisir.

A la lecture, cette dictée semble ridiculement anodine. Hé quoi! où prenez-vous qu'elle soit extraordinaire? Les mots qui la composent ont un petit air innocent qui fait sourire de pitié les forts en orthographe. Parfait, mesdames. Tout beau, messieurs! Que si vous voulez prendre la plume et transcrire ces phrases traîtresses, sans avoir la copie sous les yeux, alors les difficultés surgissent:

—Faut-il un accent circonflexe?... Dois-je faire accorder ce participe?... Voyons, voyons... il me semble que ce substantif prend deux L... à moins, pourtant, que ce ne soit un y?... Ce

mot est-il du féminin?... Cet autre prend-il le pluriel?...

Et de s'énervier, de peiner, de souffler, de perdre sa belle assurance du début et d'arriver au terme de l'épreuve, nanti d'une superbe collection de fautes. D'ailleurs, je ne veux point vous faire languir davantage. Voici le monstre:

"Pour parler sans ambigüité, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guêpier.

"Quelles que soient, quelque exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir, pour cela, à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis, et de leur infliger une raclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires. Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contresens exorbitant, s'est laissé entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie."

—o—

Les femmes ont le génie de la charité. Un homme qui donne ne donne que son or, la femme y joint son coeur. Un louis aux mains d'une femme bonne, soulage plus de pauvres que cent francs aux mains d'un homme: la charité féminine renouvelle chaque jour le miracle de la multiplication des pains.

—o—

Le mariage a des peines, mais le célibat n'a pas de plaisirs.

LES SCANDALES DE LA GUERRE

Toute guerre comporte sa somme d'héroïsmes éclatants ou anonymes et de trahisons, ouvertes ou cachées, perpétrées devant ou derrière l'ennemi. Les femmes, tout comme les hommes, peuvent se bien comme se mal conduire. La guerre a fait germer toute une moisson de martyres françaises, d'héroïnes françaises. Par contre, mais en très petit nombre celles-là, il y en eut qui trahirent indirectement leur pays et leurs proches en fraternisant avec des ennemis.

Si des femmes légères, comme cette jeune française, dont parle Guy de Maupassant dans un de ses contes, surent tuer les officiers boches à qui elles avaient accordé quelques faveurs, il y en eut quelques-uns qui n'eurent pas ce courage, ce suprême ressaut de fierté et de pudeur.

Pendant la dernière guerre, l'avance des Allemands vers Paris fut si prompte que tout le Nord de la France fut bientôt occupée par les armées boches. Bien que les Alliés eussent réussi à éloigner leurs premières lignes, les ennemis de la civilisation ne se maintinrent pas moins, pendant cinq ans, dans beaucoup des plus riches départements de la France.

Derrière les lignes ou tranchées allemandes, vivait donc en une sorte de captivité une population française de plusieurs milliers d'habitants. Ces malheureux surent garder devant leurs vainqueurs une conduite digne, pour la plus grande part. Certaines personnes pourtant se réconcilièrent trop vite avec soldats et officiers bo-

ches—les assassins de leurs propres et les violateurs de leur patrie.

Il n'y a rien de répréhensible dans le fait de rapporter quelques cas de ces simili-trahisons, de ces trahisons intimes, un écrivain français, dans un livre intitulé, le "Boucher de Verdun" ayant déjà livré à la vindicte populaire une femme dévoyée qui s'acoquina, au plus fort de l'offensive, avec le kronprinz, ce cochon, qui, affecté d'une folie héréditaire et dégradé par tous les vices qui se puissent rencontrer dans un homme.

C'est encore de lui qu'il s'agit en cet article, et d'une française qui s'égara au point de se compromettre avec lui.

Un petit bourgeois du nord de la France, Félix Bosano, habitant de Charleville, étant venu un jour à Paris, fit tellement la noce à Montmartre qu'il fut ramassé par les gendarmes, lesquels, le lendemain de son arrestation, l'amènèrent devant le préfet de police. Sur lui, et la chose avait semblé étrange à l'un des gendarmes, ancien poilu de l'armée française, on avait trouvé une montre-bracelet portant sur son couvercle la tête de mort, insigne du fameux régiment des "Hussards de la Mort", commandé par le fils de l'ex-kaïser en personne.

Interrogé par le préfet, il avoua qu'une de ses payses de Charleville, la jolie brunette Beurrier, le lui avait remis, le priant de le vendre à Paris, de l'en débarrasser à n'importe quel prix, disant que cette montre était compromettante et que d'ailleurs, elle

ne pouvait s'en servir, ne voulant la montrer à personne.

Lui, au lieu de la vendre tout de suite, s'était attardé dans les "boîtes" de Montmartre.

La rumeur de l'arrestation de ce bourgeois et de sa sensationnelle confession se répandit comme une traînée de fumée dans toutes les Ardenes, de sorte que la dénommée Beurrier, mandée en toute hâte à Paris, par les autorités judiciaires, n'était plus à Charleville pour recevoir la sommation qui venait d'arriver à son nom. La fille avait disparu.

On cherche donc à savoir maintenant quelle fut la nature des relations de cette femme avec l'armée d'occupation allemande, et peut-être même avec le kronprinz personnellement.

Les habitants de cette contrée racontent que le kronprinz, pendant toute la durée des hostilités, ne cessa de faire la bombe en France. On sait d'ailleurs qu'il faisait le désespoir de son "digne" père, à cause de son ignorance et de ses débauches.

—o—

LA MAISON DE BALZAC

Balzac n'est pas oublié... Le groupe "L'Affranchi" réunit hebdomadairement les amis du grand romancier dans la maison célèbre de la rue Raynouard.

Le père de "La Comédie Humaine" mena là, de 1841 à 1849, sa vie laborieuse. Il y travaillait la nuit, avec cet acharnement qui le conduisit à la congestion cérébrale. Aux murs de cette pièce, transformée en musée, on voit l'histoire iconographique de Balzac. Plus de cent gravures le représentent à des âges différents. Une lithographie

précieuse montre les romantiques se ruant à la conquête de la gloire: derrière un Hugo glabre et chevelu qui éperonne un coursier caracolant, voici Balzac entre Dumas, Vigny, Soulié et Lamartine.

Le musée possède un Balzac au crayon et un buste dus à David d'Angers. Sur la cheminée, trône une réduction en plâtre du Balzac, de Rodin.

Dans une petite armoire vitrée, on regarde un énorme cadenas en cuivre (c'était l'encrier du maître) et un presse-papiers fait d'un débris de marbre provenant de la maison de la rue Fortuné où mourut Balzac: c'est un don de M. Paul Bourget.

Le jardin "de curé" de la rue Raynouard surplombe la petite rue Berton qui, en 1848, s'appelait la rue du Roc. De l'autre côté de cette ruelle, Balzac apercevait un parc à la française, au milieu duquel se dressait l'ancienne maison de campagne du duc de Penhièvre.

C'est là que la princesse de Lamballe avait passé les dernières années de sa vie; c'est là que le docteur Blanche, le célèbre aliéniste, venait d'installer sa maison de santé.

Balzac put y voir, de la fenêtre de son cabinet de travail, ses malheureux amis Gérard de Nerval et Antony Deschamps, qui y firent de fréquents séjours. Et c'est là que devaient mourir plus tard Louis Bouilhet, frappé de paralysie générale, et Guy de Maupassant.

Que de souvenirs recèle ce petit coin paisible de Paris!

—o—

Il n'est pas vrai qu'en aucun cas le devoir soit impossible: quand il devient difficile, l'héroïsme devient obligatoire voilà tout.—Louis Veuillot.

La vampire aux cheveux roux

Personne n'ignore les ravages que peuvent exercer dans la société les mauvais mariages, les mariages contractés trop rapidement, sous l'impulsive influence d'une soudaine passion, sans que la raison, l'observation et la prudence la plus élémentaire n'entrent en ligne de compte dans une pareille décision. Les hommes d'un certain âge, les hommes mûrs, tourmentés par le Démon de Midi, tout comme les jeunes gens de vingt-cinq ans, sont victimes de ces mariages précipités. C'est même le plus souvent des hommes d'un certain âge qui se marient avec le moins de discernement et de prudence.

Le roman tragique que nous allons raconter s'est déroulée, le mois dernier, dans la province d'Ontario, et eut pour personnages, une garde-malade, magnifique jeune femme de 25 ans, aux cheveux roux, et un multimillionnaire, fils de ses oeuvres, dont la fortune colossale, aujourd'hui dilapidée, représentait des années de travail acharné et d'énergie noblement dépensée.

Ce financier était parvenu à la richesse en mettant à l'épargne pendant quarante ans tous les sous que ses différentes affaires lui avaient rapportés. A quinze ans, il était simple livreur dans une compagnie de camionnage. A dix-huit ans, il acheta un camion et fit le transport à son compte personnel; à vingt ans, il organisait à son tour une compagnie de transport ou de camionnage. Cette compagnie prospéra et devint la plus impor-

tante de toute la province. Il avait déjà tourné le cap de la quarantaine quand il se trouva suffisamment riche pour jouir un peu de sa richesse. C'est alors qu'entra dans sa vie cette femme fatale qui, en moins de dix années, lui arracha jusqu'au dernier sou de cette énorme fortune et le conduisit à la ruine et à la folie.

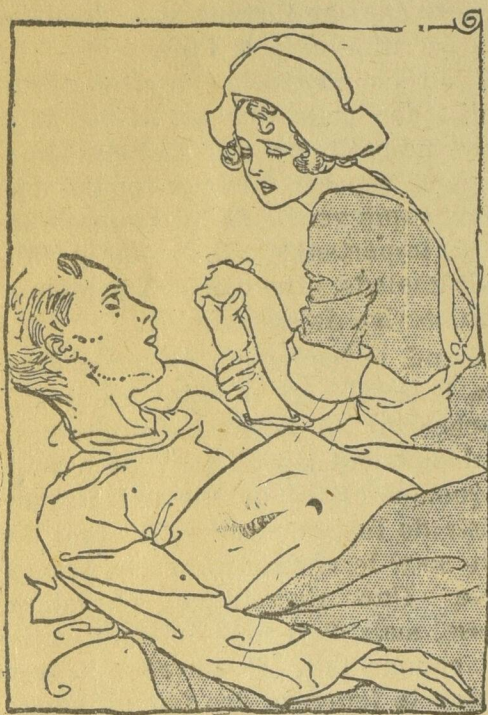
Il la rencontra et la connut dans un hôpital des Etats-Unis où il était allé subir une petite opération et en même temps se reposer quelque temps des fatigues que venait de lui imposer un travail important. Cette femme y était garde-malade, attachée à sa personne et au service de sa chambre.

Quand, le lendemain de son opération, il la vit, en ouvrant les yeux, penchée sur lui, le sourire aux lèvres, lui demandant s'il n'avait pas besoin de quelque chose, qu'elle se ferait un plaisir de lui procurer, il fut tout de suite sous le charme de cette beauté fauve. Une magnifique chevelure rousse, mais d'un roux éclatant, rutilant comme l'or, et cuivré à la fois comme la fourrure des fauves, encadrait une figure d'un galbe parfait qu'animaient deux yeux couleur noisette, doux et prometteurs. Il ne put articuler un son, tellement cette femme le médusa à première vue.

La garde-malade s'aperçut du charme qu'elle opérait sur lui et s'en trouva toute heureuse et toute fière. Cet hommage discret mais magnifique rendu à sa beauté par un homme pareil la flattait dans sa vanité bien féminine.

Elle n'eut pas encore la pensée d'en profiter et de faire de cet homme qui semblait la désirer si fortement l'esclave de tous ses désirs.

Mais, plus le moment de le quitter s'approchait, plus elle sentait combien l'occasion était merveilleuse pour elle de s'attacher à la vie de ce millionnaire, de quitter le travail ingrat auquel elle était obligée depuis quelques années et de pouvoir enfin réaliser tous ses rêves de luxe.



Le malade sentait grandir en son cœur l'amour que cette garde-malade lui inspirait et s'il ne lui avait pas encore offert de devenir sa femme, c'est qu'il redoutait d'être rebuté par une si belle créature, dont humblement il se croyait indigne.

Mais, quand le moment du départ arriva, nos deux personnages avaient convenu de se marier dans un mois.

Ce n'est que dix ans après ce mariage précipité, alors que le million-

naire se retrouva dans la plus grande misère, que ses yeux s'ouvrirent à la réalité et qu'il se rendit compte de l'énormité de sa bêtise. Cette femme ambitieuse ne l'avait épousé que pour son argent et il ne lui fallut pas plus de dix ans pour le lui enlever complètement jusqu'au dernier sou.

Moralité: Les mariages précipités ne sont pas souvent heureux.

—o—

LA FRANCE SE DEPEUPLE

La natalité française diminue de plus en plus. Telle est la vérité brutale qui se dégage des statistiques officielles.

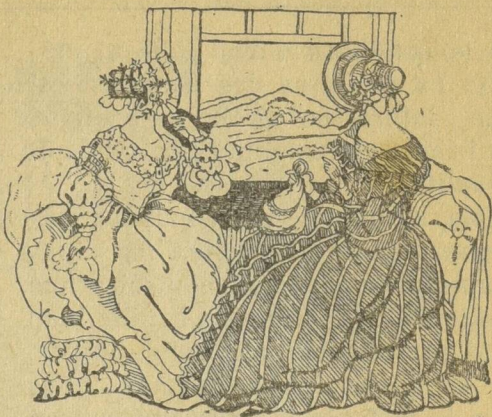
La chute est rapide et ininterrompue pour la plupart des grandes villes. Paris, qui avait enregistré 27,489 naissances pendant les six premiers mois de 1921, n'en a plus eu que 24,522 durant les six derniers; à Nantes, les chiffres pour ces deux périodes ont été respectivement 1,967 et 1,767; à Strasbourg, 2,221 et 2,083; à Toulouse, 1,642 et 1,453. Dans toutes les autres villes, la diminution est analogue.

Et l'année 1922, si la situation ne s'améliore pas au cours des mois qui vont suivre menace d'être plus mauvaise encore.

En regard de ces chiffres si douloureusement déficitaires, l'Allemagne oppose une natalité de plus en plus nombreuse et vivace.

L'excédent de ses naissances sur ses décès a été de 623,000 en 1920, et s'est élevé à 369,000 pour le premier semestre de 1921. Malgré la perte d'une partie de la Haute-Silésie, la population allemande atteint aujourd'hui 62 millions d'habitants alors que celle de la France ne dépasse pas 39,600,000.

L'Eternel Féminin



Pour qui s'habillent les femmes ? Pour qui se parent-elles de leurs plus beaux atours ? Est-ce par simple amour-propre qu'elles se nimbent de mystère et épuisent joyeusement leurs trésors de coquetterie et de séduction ? Est-ce plutôt pour plaire aux hommes, ou à un seul homme, ou encore pour susciter l'admiration difficile des autres femmes, leurs soeurs jalouses et méchantes ? Mystère. Pour bien le savoir, il nous faudrait interroger quantité de femmes qui toutes, certainement, nous donneraient une opinion différente. Autant de têtes, autant de sentiments, un vieux proverbe nous l'affirme. Inutile aussi de se fier à notre propre expérience ; nous sommes célibataire, donc nous ne connaissons rien des femmes ! Et personne n'oserait prétendre que les femmes coquettes se font belles pour les célibataires ! Que faire, alors ? Nous avons, en désespoir de cause, consulté nos amis mariés qui nous ont donné gratuitement et avec des airs de s'y entendre, avec des airs triomphants de connaisseurs, la consultation suivante :

L'épouse s'habille pour garder son mari au foyer et ne pas trop l'inciter, par la trop grande négligence de sa mise, à dépenser ailleurs ses admira-

tions et ses tendresses. C'est souvent aussi, pour incliner son mari à la générosité, pour obtenir de lui l'autorisation d'acheter une robe, un chapeau, un colifichet quelconque, que l'épouse soigne sa mise, tout comme elle soigne les plats que son seigneur et maître aime particulièrement, l'expérience de quelques années de ménage lui ayant appris que la reconnaissance du ventre est encore la plus déclarée chez les hommes !

Une autre preuve que la femme s'habille pour l'homme réside dans la connaissance profonde qu'elle a des faiblesses de celui-ci. Elle n'ignore pas que superficiel et vain, il fait plus de cas, hélas, de la beauté plastique d'une créature, sienne ou étrangère, que de ses vertus odorantes ou qualités du coeur et de l'esprit. C'est si vrai que les femmes, qui pour des raisons de santé et bien-être, confort devrions-nous dire, portent des toilettes simples et ont fi des exigences féminines,—ont des souliers propres à la marche, larges, bas et plats—effraient les hommes. On ne danse pas avec elles, on ne leur conte pas fleurette, on ne leur offre pas sa place dans les tramways, tant il est vrai qu'une jeune femme ne voyage assise

qu'à la condition d'être jolie et élégante. La politesse des hommes est chose intéressée et ne se pratique qu'à l'égard de personnes de choix et de qualité!

Mais, d'un autre côté, tous les maris consultés ne chantèrent pas ainsi, certains prétendant au contraire que la majorité des femmes s'habille bien plutôt par orgueil et amour-propre, pour se plaire à elles-mêmes, pour plaire à la foule des admirateurs en quête d'une jolie personne à reluquer, pour provoquer la jalousie et l'envie de leurs semblables et même les supplanter, leur arracher leurs adulateurs pour se les assurer.

Ces dernières entrent dans la catégorie des coquettes.

Ainsi, les femmes maintenant ne se feraient ravissantes que pour plaire incidemment à leur mari ? Nous ne pouvons souscrire à cette opinion. Cela peut être vrai des ultra-modernes, des anglaises aux longs pieds ou des américaines aux lunettes d'écaille et aux souliers à crochet, mais les véritables personnes, encore poétisées par une divine féminité, ne pensent certainement pas de cette façon.

Mais, ce qui est indiscutable, c'est qu'il existe des femmes qui considèrent comme un ART le fait de s'habiller. Elles revêtent leurs robes à panneaux argentés, fixent les plis, calculent la chute de leur jupe, ornent leur visage, patinent leurs cheveux, comme font le peintre ou le sculpteur pour donner l'immobile beauté à la femme du Rêve que l'un représente sur son tableau et que l'autre fait surgir du marbre.

Bien entendu, sur ce sujet fort intéressant, toutes les opinions possibles peuvent s'exprimer sans danger et même avec la chance d'être chacune

la bonne. En somme, que nous importent les raisons qui poussent les femmes à se bien nipper, pourvu qu'elles soient adorables dans leurs toilettes et nous plaisent ainsi!

—o—

LAMARTINE AU COUVENT

On a longtemps considéré le poète des femmes et des jeunes gens comme un auteur dangereux dans les pensionnats de jeunes filles. On permettait aux demoiselles d'apprendre, de-ci de-là, quelques strophes soigneusement revues et corrigées, et les beaux élans mélancoliques et passionnés de l'aède ne conservaient plus qu'un reflet effacé des tendresses premières.

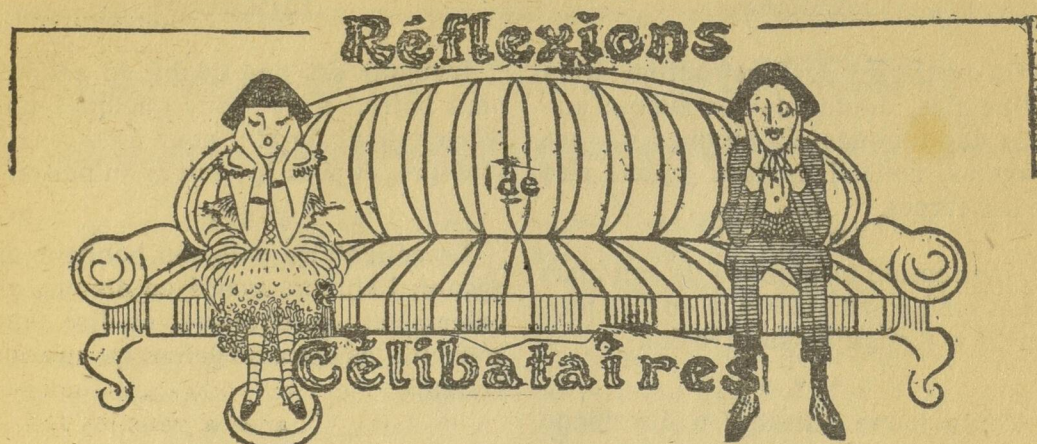
On assure que Victor de Laprade, — un des rares amis qui accompagnèrent la dépouille mortelle de Lamartine à Saint-Point, — visitant une classe de lycéennes, eut l'idée de demander à la directrice si ses élèves connaissaient l'auteur de "Jocelyn".

Embarras général. Enfin, on découvrit un sujet d'élite, à qui l'on avait appris "Le Lac", et qui récita la dernière strophe pudiquement corrigée, de la façon suivante:

Que le vent qui gémit, le roseau qui
[souponne,
Que le parfum léger de ton air embau-
[mé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit, ou
[l'on respire,
Tout dise: "Ils ont passé..."

Victor de Laprade, lorsqu'il conta cette anecdote, ajoutait, rouge d'indignation:

— Pourquoi pas: "Ils ont fumé?"
Au moins, la rime eût été riche!...



FEMMES

Le premier amour d'une jeune fille n'est désiré que par les tous jeunes gens ou les vieillards, les célibataires ne veulent que des mains expertes.

* * *

La femme qui épouse un homme dans l'intention de le reformer attrape une "job" pour le restant de ses jours.

* * *

Il est aussi difficile de trouver un bon mari que de trouver un appartement.

* * *

Une des raisons pour lesquelles une femme outragée ne punit pas l'homme qu'elle aime c'est que la punition serait plus forte pour elle que pour lui.

* * *

Une femme comprend plus facilement une autre femme qu'un homme, c'est la raison pourquoi les femmes ne s'aiment pas beaucoup entre elles.

* * *

La femme qui ouvre les lettres de son mari mérite d'y trouver un jour ce qu'elle y cherche.

* * *

Il y a des femmes qui pour vaincre se servent de leur esprit; d'autres se servent de leurs yeux.

HOMMES

Le plus grand amour sur terre est celui d'un célibataire pour lui-même.

* * *

L'homme qui a été refusé par une femme ressemble beaucoup à un candidat qui perd son élection; il a d'abord beaucoup de chagrin, puis peu à peu, il se console en voyant les embêtements qu'a son rival "heureux".

* * *

Les femmes peuvent donner dix mille sortes de baisers, mais méfiez-vous, jeunes gens, il n'y en a qu'un qui compte.

* * *

Le mariage ressemble beaucoup à la maison qu'on fait construire; on a jamais ce qu'on veut avoir et on paie toujours plus cher qu'on le voudrait.

* * *

L'amour est aveugle, mais s'il était aussi sourd et muet, les hommes mariés seraient peut-être plus heureux.

* * *

Avec la nouvelle mode des cheveux courts pour les femmes, on peut entrer dans nos ménages sans crainte d'avoir un long cheveu blond sur l'épaule.

FEMMES

On peut rire de l'instruction d'un célibataire, douter de ses succès auprès des femmes, se moquer de ses cravates, mais il ne faut jamais rire de ses farces.

* * *

Une femme trop aimée de son mari après cinq ans de mariage doit se méfier, il y a anguille sous roche.

* * *

Toute jeune fille qui a été déçue par un jeune homme se propose de faire payer ses souffrances par un autre jeune homme.

* * *

La jeune fille préfère toujours prendre un café et une rôtie avec celui qu'elle aime que du homard avec celui qu'elle n'aime pas.

* * *

Il n'est jamais bon pour une femme de rester dans sa lune de miel plus longtemps que son mari.

* * *

La jeune fille qui a un cavalier ne doit jamais faire cadeau à sa mère d'une paire de chaussures ayant des talons en caoutchouc.

* * *

La romance n'est pas nécessairement finie parce que nos amoureux ne construisent plus de châteaux en Espagne comme jadis ; le coût de la construction est si élevé de nos jours.

* * *

Autrefois la jeune fille que les jeunes gens aimaient n'avait qu'à être jolie, gracieuse, intelligente et douce ; aujourd'hui il faut encore qu'elle ait toutes ces qualités et qu'en plus elle soit bonne nageuse, experte jazeuse, qu'elle sache canoter et jouer au tennis.

HOMMES

L'amour est une coupe où chacun peut boire, mais pour quelques-uns elle contient du vin, pour d'autres du vinaigre, et pour les autres du poison.

* * *

Le célibataire paie son bonheur en argent, l'homme marié en amour, en baisers et en caresses, et dire que souvent, les deux ne paient qu'en protestant.

* * *

Lorsqu'on a pavé l'enfer on a laissé assez de matériaux pour paver toutes les demeures des gens mariés.

* * *

L'homme qui aime bien sa femme la traite généralement comme s'il ne l'aimait pas.

* * *

Un homme brise le coeur d'une femme et est tout surpris après, de constater qu'il ne bat plus pour lui.

* * *

Une femme qui "tombe" dans nos bras, n'a pas toujours fait des efforts inouïs pour se retenir.

* * *

Les querelles entre fiancés sont des exceptions, entre gens mariés c'est la règle.

* * *

Tous les hommes sont des brutes, mais les femmes en prennent toujours au moins un.

* * *

Un bas de soie recouvrant une jolie jambe fait toujours plus d'impression sur nous qu'une jolie frimousse.

LA VEUVE DE TROIS MEURTRIERS

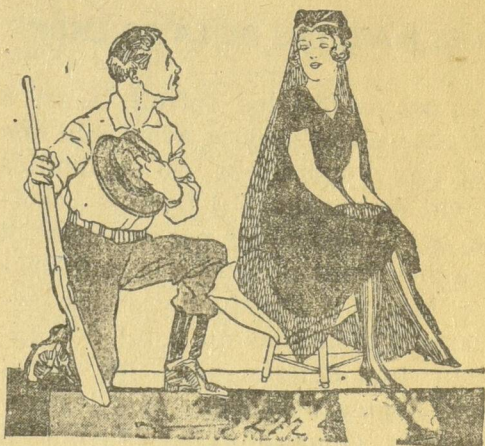
Que pensez-vous, en bonne vérité, d'une femme qui épouse l'homme qui a tué son mari, et qui, celui-ci ayant été assassiné à son tour, convole avec son meurtrier, lequel, tué aussi, est remplacé dans son coeur par l'homme qui lui a donné la mort? C'est-à-dire, qu'elle épouse successivement trois hommes, dont deux assassins—deux assassins peu ordinaires, puisqu'ils ont massacré deux de ses maris. Cette femme est un monstre, voilà ce que vous devez répondre.

C'est dans les montagnes de la Virginie, là même où l'an dernier, les mineurs de Mingo en révolte firent la guerre aux troupes du gouvernement, que vit cette curieuse femme. Ses maris ayant été tour à tour des grévistes syndiqués et des détectives ou soldats fédéraux, ils se tuèrent entre eux autant pour accomplir leur devoir que pour satisfaire leur jalousie. En deux ans de temps, elle assista à tous les affreux événements auxquels donna lieu la grève des mineurs et se maria trois fois, de sorte qu'on peut bien dire que, quoique n'étant âgée que de vingt ans, elle a beaucoup vécu.

Sa première aventure romanesque coïncida avec le "massacre de Matewan", alors qu'une troupe de détectives attachés aux mines pénétrèrent dans le village occupé par les mineurs et en chassèrent toutes les familles des grévistes les plus connus. Bien que ces détectives eussent pour pires ennemis, le maire, le chef de police et toute la population, on leur laissa fai-

re leur besogne et la population n'essaya en rien de leur nuire.

Le lendemain, alors que les détectives attendaient à la petite station du village le train qui devait les ramener à leurs quartiers, un coup de feu partit. Une fusillade s'engagea. En une seconde, cette scène tout-à-l'heure si paisible se transforma en un champ de bataille. De partout partaient les coups de fusil et les grévistes sortaient de derrière la station, de derrière les arbres et les détectives,



criblés de balles, tombaient sur le sol trempé de leur sang. Mais, l'un des détectives blessé put s'échapper dans la cabine téléphonique de la station et appeler du renfort. Les grévistes, traqués par les troupes du gouvernement, durent se rendre, et au cours de l'enquête qui suivit, cette femme apprit que son mari, un gréviste, avait été tiré à bout portant par un de ces détectives.

Le détective, la paix rétablie, resta dans le village pour empêcher le re-

tour de ces troubles, et pendant son séjour à Matewan fit la cour à la jeune veuve qui accepta sa main.

Mais leur bonheur fut de courte durée, un mineur qui aimait profondément cette femme et qui en même temps en voulait au détective d'avoir participé au massacre que nous venons de raconter, le tua à coups de marteau... et quelques mois plus tard, se maria avec la veuve en secondes noces. Et ainsi de suite.

Nous ne continuons pas plus avant cette histoire, parfaitement authentique. La femme, capable des plus beaux dévouements, peut aussi, quand elle est dépravée ou faible, commettre les pires ignominies.

—o—

LES MARTYRS DE LA SCIENCE

Le cas de Charles Infroit, mort à quarante-six ans, après avoir subi une vingtaine d'opérations, est particulièrement émouvant. Cet homme héroïque, qui n'était même pas médecin, fit faire de grands progrès à la radiographie. Mais s'il a perfectionné les installations modernes au point de supprimer tout danger pour les opérateurs, depuis longtemps déjà les redoutables émanations des rayons X l'avaient irrémédiablement atteint. On avait dû l'amputer des doigts de la main droite, puis du bras droit, de quatre doigts de la main gauche et, enfin, du poignet gauche. Quel noble exemple d'abnégation a donné ce héros de la science dont une croix d'officier et l'admiration du monde savant ont récompensé le long dévouement!

D'autres radiologistes — les chercheurs, les précurseurs — ont subi les brûlures des dangereux rayons : les docteurs Harnack, Ménard, Vaillant,

Leroy, Hall-Edwards, plus ou moins cruellement amputés. Henri Simon mourut, effroyablement mutilé; Radiguet, Wilson, Cox, succombèrent dans d'atroces souffrances.

Que d'autres encore sont inscrits au martyrologe de la science ! C'est le jeune chirurgien Jacques Reynier, mort d'une piqûre anatomique; l'interne Louis Bazy, mourant à vingt ans; Louis Follet, étudiant, qui contracte la fièvre typhoïde au chevet d'un des malades de son service et en meurt; Rabuel, médecin des pauvres, enlevé comme Herbelin, qu'emporte la diphthérie; Thuillier, atteint du choléra, dans ses recherches à l'Institut Pasteur. C'est Bujon, Clozel de Boyer, Cossy, Rocher, Schaudinn, Mesny, Lambroschini, Gauthier, Loison, Voisard, Legoff; ce sont tous ces internes dont les noms flamboient sur le monument élevé dans la cour de l'Hôtel-Dieu; ce sont ces praticiens ignorés qui mettent au-dessus de tout la conscience de leur mission et n'hésitent jamais à accomplir leur devoir, même aux dépens de leur santé ou de leur vie. Il est juste que la société rende un hommage à de tels hommes, qui meurent pour la sauver.

—o—

L'ART DE FAIRE PLEUVOIR

L'expérience de Charles Hatfield, engagé l'été dernier par les cultivateurs de Medicine Hat, Canada, pour défendre les moissons de la région contre la sécheresse, en faisant tomber la pluie par des procédés artificiels, a pu laisser beaucoup de gens sceptiques, mais elle n'en a pas moins convaincu les principaux intéressés de l'efficacité de sa méthode, puisque Hatfield a été réengagé pour la saison prochaine.

ASTRONOMIE

MORT ET RESURRECTION DES ETOILES

Les catastrophes du Ciel: Collisions stellaires ou explosions d'étoiles

Un jour, le Bureau central astronomique de Kiel, qui centralisait toutes les nouvelles du firmament, événements sensationnels ou simples faits divers d'outre-terre, recevait une dépêche l'informant qu'un instituteur de Norvège, M. Enebo, amateur d'astronomie qui cultive scientifiquement les jardins du ciel, venait de découvrir une étoile nouvelle dans la constellation des Gémeaux.

Une étoile de plus ou de moins dans la multitude des points étincelants qui s'allument doucement dans l'ombre de la nuit, c'est, selon les ignorants, une quantité négligeable. Les astronomes en jugent tout autrement, et avec raison.

Cependant, en ce même jour, les journaux quotidiens ont enregistré les faits politiques, les accidents de la veille, les méfaits des automobiles meurtrières et écrasantes, ils ont signalé les derniers exploits des apaches et des bandits, mentionné le cours de la Bourse, etc., sans avoir l'air de se douter qu'un drame bien plus poignant que le plus dramatique de leurs récits venait de nous être raconté dans le silence de la nuit par la faible lueur tremblotante d'une étoile. Et la vie a continué ici-bas son cours habituel sans que la grosse majorité des êtres

ait eu connaissance de la présence insolite d'une nouvelle venue sous la voûte constellée.

Naturellement le télégramme reçu à Kiel fut aussitôt transmis, comme de coutume, aux Observatoires: dans son laconisme il en disait long aux astronomes! Immédiatement, télescopes, spectroscopes et appareils photographiques sont braqués sur ce point du ciel. C'est qu'il s'agit, en réalité, d'un événement incomparablement plus grave que tous ceux dont nous avons jamais été témoins sur la Terre: ni le cataclysme volcanique de la Martinique en 1902, ni l'effroyable tremblement de terre de Messine en 1908 qui ont enseveli tant d'existences, ni aucune des plus épouvantables calamités qui frappent d'horreur et endeuillent l'humanité, n'égale la formidable catastrophe à laquelle nous devons de voir une étoile nouvelle au ciel. Cela est pis que tout, car c'est peut-être la fin d'un monde, subitement rayé de la vie des cieux par suite d'un gigantesque cataclysme, explosion ou collision stellaire, monde soudainement frappé de mort avec tout ce qui existe à sa surface, ou fortement endommagé.

La froide indifférence avec laquelle la plupart des habitants de notre pla-

nète considèrent un pareil drame, ne trouve son excuse que dans la distance, en temps et en étendue, qui sépare cet événement des faits de notre existence terrestre, lesquels ont à nos yeux d'autant plus d'importance qu'ils nous touchent de plus près. Or, la catastrophe dont nous suivons en ce moment les péripéties dans l'espace interstellaire n'est pas actuelle; elle est séparée de nous par tout le temps que la lumière, ce télégraphe de l'immensité sidérale, emploie pour nous porter son message. De même que nous entendons le grondement du canon plus ou moins longtemps après que le coup est parti, suivant la distance que le son doit parcourir pour nous arriver, de même les rayons lumineux n'atteignent les yeux de l'observateur qu'au bout d'un certain temps. Ainsi la lumière du Soleil met 8 minutes pour nous arriver, celle de Jupiter 35 minutes, celle de Neptune 4 heures. La lumière de l'étoile la plus proche vogue dans l'espace 4 années pour venir jusqu'à nous, et celle de l'éclatante étoile Sirius 9 années, etc. Comme l'astre qui a été le siège de la conflagration dont nous nous occupons actuellement est certainement aussi éloigné de nous, et probablement davantage, que l'étoile la plus voisine connue, ce cataclysme a eu lieu il y a au moins 4 ans, peut-être même il y a 10 ans, 50 ans ou un siècle. Pour des gens qui vivent aussi hâtivement que nos contemporains, c'est presque de l'histoire ancienne. Donc inutile de verser tardivement nos larmes sur cette tragédie sidérale. Au lieu de nous abandonner à des regrets rétrospectifs, il est beaucoup plus intéressant de chercher à connaître les causes de ces apparitions.

Nous ne sommes pas les premiers à nous demander comment une étoile peut s'allumer brusquement d'un soir à l'autre et briller à une place précédemment obscure. Il y a plus de deux mille ans, le grand astronome Hipparque de Rhodes éprouva la même curiosité à cet égard. Un beau soir il admire une magnifique étoile qu'il n'avait jamais vue auparavant. Il n'en croit pas ses yeux, les frotte pour rendre sa vue plus nette, regarde encore à travers un long tuyau qui, à cette époque, tenait lieu de lunette ou de télescope, ceux-ci n'ayant été inventés qu'au dix-septième siècle. L'étoile était bien là... Le pauvre homme en eût sans doute perdu son grec s'il ne l'avait parlé comme sa langue maternelle. Pour en avoir le coeur net il eut l'idée d'entreprendre la statistique de la population des cieux et construisit ainsi le premier catalogue d'étoiles, dans le but de connaître si des changements se produisaient parmi les constellations.

Depuis le début de notre ère, un certain nombre d'étoiles temporaires ont été observées et plusieurs ont été associées aux grands faits de notre histoire, telle notamment celle de l'année 1572, qui acquit subitement une telle lumière, qu'elle éclipsa toutes ses soeurs du firmament, devint visible en plein midi et qui, s'étant montrée peu de temps après le sanglant massacre de la Saint-Barthélémy, fut considérée comme un avertissement du ciel mécontent des actions humaines dont l'Europe était alors le théâtre.

Au seizième siècle, on croyait que le firmament avait toujours été et serait toujours tel qu'il était à cette époque, qu'aucune modification ne pouvait y survenir et que, par conséquent,

l'apparition d'une étoile nouvelle était un phénomène surnaturel qui ne pouvait manquer d'avoir quelque rapport avec les événements terrestres. Aussi produisit-elle la plus vive impression dans tous les milieux, parmi les savants comme dans le peuple, et le célèbre astronome danois Tycho-Brahé en parle, dans ses observations, avec un profond étonnement.

Quelle était cette intruse? Que voulait-elle aux habitants de la Terre?

Certains esprits superstitieux l'assimilèrent à la fameuse étoile qui avait conduit les mages à Bethléem.

D'autres apparitions suivirent à quelques années de distance, et celle de 1604 fut observée à la fois par deux des plus grands astronomes qui aient jamais existé: Képler et Galilée.

La plus belle qui ait été vue depuis le commencement du vingtième siècle s'alluma dans la constellation de Persée le 23 février 1901, astre de première grandeur qui surpassa en éclat les plus brillantes étoiles, à l'exception de Sirius. Mais sa splendeur fut de courte durée. Une dizaine de jours après son apparition la "Nova" pâlisait déjà; elle continua de s'affaiblir, devint invisible à l'oeil nu à partir de juillet, et se transforma en nébuleuse. Aujourd'hui c'est une pauvre petite étoile de piètre mine, dépouillée de sa gloire éphémère, et que l'on ne peut retrouver qu'avec un puissant télescope. Les photographies que nous en donnons ici, d'après le "Bulletin de la Société Astronomique de France", permettent de suivre les métamorphoses dont elle a été le siège.

Cependant, on se perdait en conjectures, et c'est seulement au dix-neuvième siècle, grâce au perfectionnement des instruments d'optique et aux nouvelles méthodes d'investi-

gation spectroscopique et photographique, que l'on put émettre quelques hypothèses plausibles. D'abord on reconnut que des étoiles qui brillent d'un vif éclat éphémère et s'éteignent ensuite, la plupart ne meurent pas, mais s'affaiblissent simplement pour se ranimer plus ou moins longtemps après. Ces étoiles à lumière variable, dont la flamme baisse ou monte régulièrement ou irrégulièrement, forment une catégorie des plus riches et des plus curieuses dans le monde sidéral. Nous y reviendrons plus tard.

Les vraies étoiles temporaires qui s'allument brusquement et s'escamotent complètement au bout d'un règne généralement fort court, comme par un merveilleux tour de prestidigitiation, sont beaucoup plus rares. Trente seulement ont été visibles à l'oeil nu depuis deux mille ans. On en découvre parfois de très faibles par le télescope, le spectroscope et surtout par la photographie, mais ces ternes apparitions ne nous apprennent pas grand-chose sur leur énigmatique origine.

Pour expliquer ces étranges conflations, on a imaginé différentes sortes d'accidents: rencontre de deux globes obscurs se précipitant l'un sur l'autre comme deux trains lancés sur une même voie et finissant par se heurter; choc superficiel de deux astres s'effleurant dans leur course rapide; passage d'une étoile à travers une nébuleuse ou un essaim météorique, enfin explosion d'un soleil en voie de refroidissement dont l'écorce éclate et livre passage aux matériaux de l'intérieur.

En réalité, chacune de ces théories peut être la bonne suivant les cas, car, de même que les êtres humains ne vivent et ne meurent pas de la même manière, on peut supposer que cha-

que étoile doit avoir son histoire particulière, son roman personnel, bien que le but final soit probablement unique.

Examinons donc ces diverses possibilités.

Une vérité s'impose d'abord à notre attention: c'est l'improbabilité d'un "téléscopage" direct, d'un choc face à face, pareille éventualité semblant absolument réprouvée par les grandes lois cosmiques. Mais il peut se produire des rencontres obliques ou tangentielles, comme celles qui résultent lorsque deux automobiles lancés à toute vitesse passent trop près l'un de l'autre, côte à côte, et se fracassent mutuellement.

Supposons deux globes obscurs voyageant à peu près le long d'une même route céleste. Chacun d'eux subissant l'influence, c'est-à-dire l'attraction de l'autre, augmente de vitesse à mesure qu'il s'en rapproche. Dans la nuit glaciale de l'espace, ils roulent avec rapidité jusqu'au moment où la collision fatale se produit. Alors il se passe quelque chose de terrible.

Les deux astres sombres doivent être d'anciens soleils en train de se transformer en planètes et dont la surface est recouverte d'une croûte solide plus ou moins épaisse qui emprisonne des matériaux en fusion extrêmement chauds, ainsi qu'il en est de la Terre, car les étoiles ne brillent pas éternellement de leur propre lumière; en vieillissant elles perdent graduellement leur éclat, se refroidissent et un moment arrive où leur surface se fige, se durcit et devient obscure. Mais sous cette enveloppe coriace, le feu couve toujours.

Tandis que les deux globes se heurtent, leur écorce superficielle éclate,

se déchire affreusement, comme la coque de deux navires qui se rencontrent et s'éventrent. Les gaz comprimés à toutes les profondeurs, aux couches successives du globe, sous de formidables pressions, se distendent subitement, se mélangent, forment des combinaisons explosives, et dans le silence et la solitude des espaces, se déroule le cataclysme le plus fanatique qu'on puisse imaginer: les deux corps célestes brisés, agonisants, continuent de tourner sur eux-mêmes, de pirouetter, en projetant tout autour d'eux des vapeurs incandescentes qui, en arrivant en contact les unes avec les autres, font explosion ou, au contraire, se combinent heureusement, vapeurs métalliques ou organiques suivant l'état des astres au moment de la catastrophe.

Une chose extraordinaire doit se produire dans cet unimaginable pandémonium où s'agitent sous formes de poussières impalpables et de particules gazeuses, tout ce qui primitivement constituait les deux globes: leurs débris pantelants s'unissent, se fondent pour former une étoile nouvelle, dont l'éclat est entretenu et s'accroît par la chaleur qui résulte des mouvements internes des corpuscules qui se heurtent, se rapprochent, s'écartent les uns des autres, se livrent bataille en rangs serrés ou, au contraire, sympathisent et s'agglomèrent. De même que les flots de laves et de vapeurs s'échappent d'un cratère et courent sur les flancs d'un volcan, ainsi des torrents de matières à l'état gazeux et incandescent tourbillonnent autour de la masse en fièvre. A ces gaz se mélangent de légères poussières qui finissent par entourer l'étoile naissante d'un voile translucide, qui s'épaissit sans cesse, et à travers lequel

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA
HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écriront — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie, forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envol "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

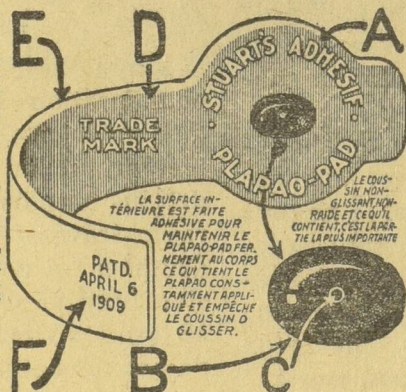
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



on assiste aux transformations de l'astre qu'il entoure, comme un cocon de soie entoure la chrysalide du bombyx du mûrier; on le voit passer du blanc vif qui caractérise la première phase du phénomène, au jaune et au rouge; puis tout se trouble, devient nébuleux et retombe dans la nuit.

Peut-être, dans l'obscurité de l'espace, lentement, de siècle en siècle, le temps pétrit-il cette pâte de mondes dans laquelle sommeillent les forces de la nature, et s'en sert-il pour refondre un nouveau boulet stellaire?

Telle est l'hypothèse savamment contenue par le grand physicien suédois Arrhénius.

Nul oeil humain n'ayant jamais pénétré directement le secret de ces grandioses métamorphoses, je ne puis jurer que les choses se passent exactement ainsi. D'autres que moi prétendent même le contraire. Par exemple, le physicien anglais Bickerton tout en admetant le "tamponnement" oblique, pense que ses résultats sont sensiblement différents de ceux que nous venons d'exposer.

Les deux boulets précipités l'un contre l'autre avec une vitesse vertigineuse de plusieurs centaines de milles par seconde, ne doivent pas s'arrêter dans leur élan, mais ils sont détournés de leur route primitive et lancés sur un autre chemin. L'énergie développée par de pareilles collisions et des centaines de millions de fois supérieure à celle résultant du choc de deux trains rapides qui se rencontrent, quelles peuvent en être les conséquences?

Selon M. Bickerton, une énorme marée se produit sur chacun des soleils qui s'effleurent. Une portion plus ou moins vaste de leurs surfaces solidifiées se déchire, vole en éclats, est projetée dans l'espace, et tandis que

les deux astres mutilés continuent leurs courants; les gaz lourds, au contraire, constituent un noyau étincelant qui n'a pas encore une énergie suffisante pour se désagréger complètement.

Il y a, dans cette théorie, des détails techniques que nos lecteurs ne sauront gré de passer sous silence. Et puis, je le répète, dans ces questions-là, il ne faut pas chercher la petite bête qui risque de vous perdre dans les dangereux méandres du labyrinthe céleste.

L'hypothèse d'après laquelle ces conflagrations seraient dues au passage d'un astre obscur à travers un amas météorique ou une nébuleuse, perd de plus en plus de crédit, car une pareille traversée durerait des milliers d'années, et nous n'aurions pas la vision fugitive d'une étoile dont l'éclat se ternit si vite! De plus, la raréfaction des gaz constituant ces masses vaporeuses rend mal compte de tels incendies, à moins de supposer que l'intrus visitant ces pépinières d'étoiles en effleure une.

La dernière hypothèse est celle de l'explosion toute simple, imaginée par Képler il y a trois siècles, sans l'adjonction d'une rencontre dramatique. Supposons un soleil très fiévreux, qui tout à coup vomit une immense quantité d'hydrogène enflammé dont les gerbes incandescentes s'élèvent à des millions de kilomètres de hauteur et s'étalent sur d'immenses étendues, phénomène qui serait du même ordre, mais beaucoup plus considérable, que celui observé sur notre propre Soleil pendant ses crises d'activité: cette explication peut paraître suffisante, quoique moins romanesque que le "télescopage".

CET ENFANT EST MAINTENANT EN BONNE SANTÉ

“De faible et chétif, mon petit Jean est devenu un garçon fort et vigoureux.”

Une mère écrit :—“Si vous aviez vu mon petit Jean, il y a quatre mois et si vous le voyiez aujourd'hui, vous ne croiriez jamais que c'est le même enfant. Il ne pesait alors que 49 livres. Aujourd'hui il pèse 90 livres, presque le double de son poids il y a quatre mois. Il commença d'abord par attraper un rhume dont nous ne nous sommes pas trop inquiétés vu que comme la plupart des enfants de son âge, il s'était maintes fois et sans difficulté, débarrassé des rhumes. Au bout d'un certain temps toutefois la toux s'empira au lieu de diminuer. L'enfant était pâle et maigrissait à vue d'oeil. Il paraissait toujours fatigué et manquait de force pour le moindre effort. Avant d'attraper ce rhume, il apprenait facilement ses leçons et était toujours, sans se surmener, le premier de sa classe. Mais nous avons commencé par remarquer un changement. Il ne s'occupait plus de ses devoirs et tout le laissait indifférent. Il toussait tant et si péniblement que sa figure devenait pourpre et nous craignions, à chaque instant qu'un vaisseau sanguin ne se rompit. Les remèdes et les potions contre la toux ne lui firent aucun bien. Finalement en désespoir de cause, nous essayâmes le Carnol. En peu de temps sa toux avait presque disparu, son appétit revenait et il recommençait à s'intéresser à ses leçons. Grâce au Carnol il est aujourd'hui plus fort qu'il n'a jamais été.”

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer en toute conscience, après l'avoir essayé, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide au pharmacien, et il vous rendra votre argent. (1-122)



Supposons encore qu'il s'agisse d'une étoile déjà refroidie, recouverte d'une écorce relativement mince. Sous la poussée des gaz incandescents qu'elle enferme, elle se brise, se disloque, et laisse échapper ceux-ci, qui font irruption à l'extérieur et forment pendant quelque temps une atmosphère très dense, très brillante, animée de mouvements analogues à ceux de l'atmosphère solaire.

Toutefois la théorie des rencontres et des collisions de soleils a un témoignage en sa faveur: c'est que toutes les apparitions d'étoiles nouvelles ont lieu dans une même zone, dans la Voie Lactée, là, précisément où les étoiles sont les plus nombreuses et où les rencontres devraient se produire le plus fréquemment. Il est compréhensible que c'est dans les régions où le trafic est le plus actif que des chocs sont le plus à redouter. Les voitures, les automobiles, les autobus risquent bien plus de se bousculer aux Champs-Élysées, sur les grands boulevards ou rue Montmartre qu'avenue de l'Observatoire. La carte que l'on voit ici montre cette curieuse distribution des étoiles temporaires dans la Voie Lactée. Celle de 1912, dans les Gémeaux est très voisine de celle de 1903, les nombres indiquant les dates des apparitions.

Il est à remarquer que les spectres de toutes les étoiles temporaires présentent une frappante analogie. On y distingue surtout la présence de l'hydrogène. Cependant la dernière venue, celle des Gémeaux, montre, en outre, la présence de l'uranium et de l'émanation du radium.

Ces étranges et brillantes apparitions qui, dans les jardins du ciel, vivent ce que vivent les roses, l'espace d'un de nos soirs terrestres, nous ré-

servent sans doute encore bien des surprises. Le plus curieux de leur histoire est qu'elles commencent à se révéler presque toujours à des amateurs d'astronomie qui, l'oeil au guet, arrivent à les dénicher et devancent les astronomes professionnels dans leurs découvertes. Cette remarque doit encourager tous les chercheurs à faire la chasse aux étoiles nouvelles, qu'un phénomène encore mystérieux allume dans les profondeurs éthérées.

—o—

DOIT-ON FUMER APRES LES REPAS

L'habitude de fumer après les repas, toujours condamnée et toujours suivie, n'est pas toujours dommageable. Le désir de fumer que la plupart éprouvent après un repas copieux, s'explique sans aucun doute par l'efficacité du tabac comme un stimulant de la digestion. C'est du moins l'avis de certains médecins qui jugent préférable de fumer après le repas que de prendre un verre de boisson alcoolique.

Il est cependant divers cas où l'on ne doit pas fumer après le repas, et parfois même l'usage du tabac doit être abandonné complètement.

Ceux qui après un repas copieux éprouvent une espèce de langueur doivent attendre pour fumer que la digestion soit avancée, et ceux qui souffrent de grande acidité d'estomac doivent abandonner complètement l'usage du tabac.

Il faut éviter de fumer avant les repas pour ne pas amoindrir l'appétit, et avant de se coucher pour ne pas provoquer l'insomnie. Ce dernier inconvénient peut toujours être évité en prenant avant de se mettre au lit un peu de carbonate de soude.

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

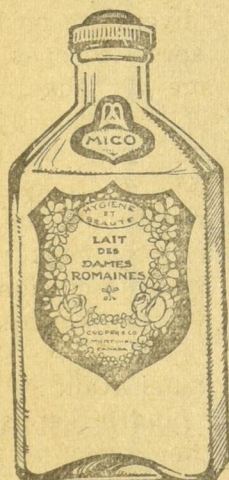
Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ou est, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire



LAIT DES DAMES ROMAINES

DANS SA NOUVELLE TOILETTE

Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

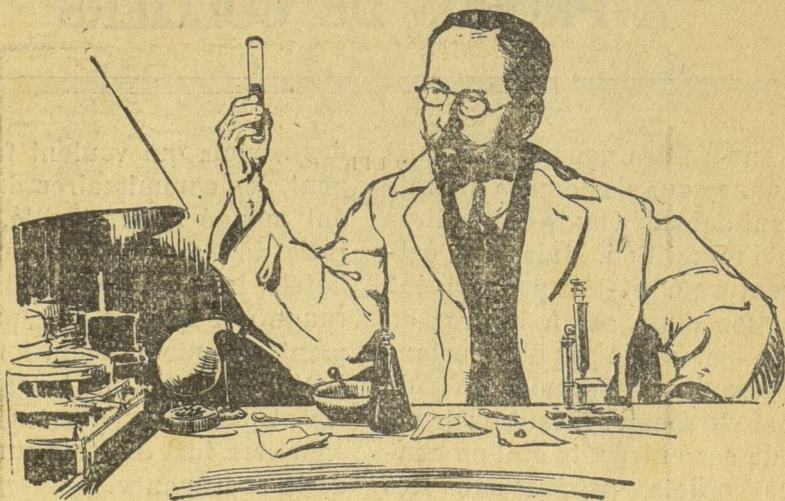
Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ou est, rue des Commissaires, MONTREAL

INDICATEUR

DES ARTICLES D'ÉPICERIES INDISPENSABLES
DANS UNE FAMILLE

Ail	Cream Soda	Moutarde
Allumettes	Crème	Muscade
Amandes	Eau de javelle	Noix
Anti-Dust	Eau minérale	Noir à chaussures
Anis	Empois	Oeufs
Balai	Épingles	Oignons
Barley	Épices	Old Dutch
Betteraves	Essences	Pain
Beurre	Fèves	Pain-Killer
Beurre de peanut	Fèves au lard	Patates
Beurre d'érable	Fil	Pearline
Beurre de coco	Fleur d'avoine	Petits pois
Biscuits	Fleur	Pois
Bière	Fromage	Poudre à pâte
Blé-d'Inde	Fruits	Porter
Bleu à laver	Gâteaux	Poivre
Bon-Ami	Gélatine	Raisin
Bovril	Gingembre	Riz
Bonbons	Ginger Ale	Sago
Brosse	Ginger Beer	Salade
Brasso	Graine de lin	Sardines
Cachets	Graisse	Sauce piquante
Cannelle	Homard	Saumon
Carottes	Huile de charbon	Savon à laver
Cassonade	Huile Électrique	Savon de toilette
Café	Huile de cèdre	Sel
Catsup	Huile à moulin	Sel et Sené
Céleri	Jambon	Sirop de table
Cidre	Lait	Sirop d'érable
Citrons	Lacets	Snap
Charbon de bois	Légumes	Soda
Chocolat	Lessive	Soda à pâte
Choux	Liqueurs	Spaghetti
Clou	Liquid Veneer	Sucre
Cacao	Macaroni	Sucre en fleur
Confitures	Malta-Vita	Tapioca
Conserves	Marmalade	Tomates
Cornichons	Mélasse	Thé
Corn Starch	Miel	Vinaigre
Corn Flakes	Mine	Vermicelle



“Purifiez votre Sang”

CECI est un conseil que le docteur donne à la plupart des personnes dont il a examiné le sang cette saison.

Surchauffé par des nourritures artificielles, combiné avec peu d'exercice en dehors, cela laisse l'organisme chargé d'impuretés.

Le foie est inactif, les intestins constipés, et les reins par un travail excessif deviennent ineffectifs comme filtres du sang.

Le traitement le plus rationnel est celui des Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins, à cause de leur action combi-

née pour exciter les organes filtreux et excréteurs et leur donner une activité normale.

Mme Albert Brunet, R. R., No 1, Ottawa, Ont., écrit :

“J'ai employé pendant les deux mois passés les Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie, étant affligée de maladie de reins. Je me suis servi avant, de deux docteurs sans aucun résultat. Une amie me conseilla d'user des Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins et à la seconde boîte je me suis sentie mieux. J'en ai pris six ou huit boîtes et je suis complètement guérie. Je ne puis faire autrement que de vanter les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins et de raconter à mes amis tout le bien que j'en ai tiré.”

Les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins, 25 cts la boîte, chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.

A PROPOS DE COLLIERS

Il y a encore des gens assez naïfs pour s'étonner que des dames distraites oublient dans des taxis des colliers de perles d'un million. Mais à qui cette mésaventure n'est-elle pas arrivée? Qu'il s'agisse d'un sac à bijoux ou d'un parapluie, ça n'a pas d'importance. Le mécanisme psychologique de l'oubli reste le même. Il faut avoir visité l'un de ces entrepôts où l'on centralise les objets perdus dans les trains, dans le métro, dans les voitures, pour se rendre compte de l'effrayante distraction des femmes: bagages, trousse de toilette, corsets, ombrelles, sacs à mains, boîtes de chocolat, chaussures, fourrures, portemonnaie, chapeaux, petits chiens, colliers, les femmes oublient tout, égarant tout...

Les colliers volés prenaient autrefois le chemin de Londres, où se trouvait le centre du commerce des perles et des diamants, et c'est dans cette ville que les voleurs internationaux pouvaient, après maquillage, les écouler le plus facilement. Mais aujourd'hui, Londres est détrônée, au profit de Riga? C'est que c'est dans cette ville que viennent affluer tous les bijoux qui, par des voies détournées, se sont échappés de la Russie. Et Dieu sait si, depuis quatre ans, il s'en est échappé! La Russie était de tous les pays d'Europe, celui où, depuis deux cents ans, s'étaient entassés les plus beaux et les plus riches bijoux du monde. Et maintenant, les descendants des vieilles familles qui ont pu s'évader de l'enfer bolchéviste, les représentants officiels

des soviets qui veulent faire de l'argent, les commissaires du peuple qui ont mangé la grenouille, les petits juifs de Perograd qui ont pillé des hôtels, les simples soldats de l'armée rouge qui se sont fait payer grassement quelque évasion, tous accourent à Riga et sortent de leurs poches perles et diamants pour les offrir à des courtiers fort discrets sur la question de la provenance.

Qui pourra jamais raconter les aventures de tous ces colliers, qui resplendirent dans les soirées de la cour tsariste? Que de drames ignorés, que de péripéties sanglantes, que de sinistres comédiens n'ont-ils pas vus?

Au début de la révolution, leurs possesseurs les enfermèrent généralement dans les coffres-forts des grandes banques. Mais le premier soin des bolchévistes, à peine arrivés au pouvoir, fut de les placer sous séquestre, et beaucoup qui, dans la misère la plus abjecte, n'ont pas le droit de toucher aux millions qui dorment dans des caisses. Mais y dorment-ils? Une Française, rentrée il y a quelques mois de Russie par le dernier convoi, nous racontait cette anecdote: Secrétaire d'une jolie comtesse russe qui fut dame d'honneur de l'impératrice, elle obtint du soviet de Pétrograd l'autorisation d'aller chercher dans un coffre d'une banque des papiers de famille qui y avaient été déposés par la comtesse, en même temps que tous ses bijoux. Dans les caves de la banque, elle trouva un garde rouge qui faisait bonne garde; elle montra son

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacées dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ÉCRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig

Montréal

👉 Demandez notre catalogue de primes 👈

autorisation. On ouvrit le coffre; et là une sorte de rage la prit, à la vue de toutes les richesses qui s'y trouvaient, alors que sa maîtresse était en train de mourir de faim. Elle s'élança sur le coffre, et puisa à pleines mains, des colliers, des bracelets, des diadèmes. Mais elle fut saisie par les soldats, et eut beau se débattre avec frénésie, on ne lui laissa pas rapporter à la comtesse un seul bijou. Seulement, les bolchévistes négligèrent de remettre dans le coffre les bijoux: ils se les disputèrent âprement sous ses yeux. "Et, ajoutait la Française, je les ai bien reconnus; c'étaient tous des juifs." L'un d'eux ouvrira peut-être un magasin un de ces jours, rue de la Paix.

Du reste, il n'y a pas que les bolchévistes israélites pour refaire les colliers. Dès le début de la révolution, de riches banquiers de Petrograd confièrent tous leurs bijoux—il y en avait pour trois millions—à un officier d'une des missions alliées,—disons tout de suite que ce n'était pas un Français. Après trois années de misère, le banquier et sa femme réussirent, il y a quelques mois, à quitter la Russie ayant perdu, bien entendu, toute leur fortune, mais s'applaudissant de leur prudence au sujet des bijoux, soustraits depuis 1917 aux griffes bolchévistes. Hélas, ils retrouvèrent bientôt l'officier allié, mais celui-ci dut avouer qu'il avait vendu les diamants et les perles pour épouser la fille—mettons la fille d'un lord. Les Russes sont tellement fatalistes, tellement résignés à encaisser les coups durs, que ceux-ci acceptèrent de ne pas porter plainte; ils reçoivent seulement de l'indélicat officier une rente de vingt-cinq mille francs. A ce compte, il ne leur faudra plus de cent vingt-cinq ans pour être remboursés.

O colliers parisiens, on a beau parler de vous dans les journaux, et raconter quelques-unes de vos fugues, comme vous paraissez des enfants sages, à côté des colliers russes! Ceux-ci ne sont pas oubliés dans des taxis, mais ils voient tout de même du pays, et comment!

—o—

LE CHRYSANTHEME

Il nous est venu de l'Orient. Quelle vogue il a obtenue depuis que Blancart, négociant de Marseille, le rapporta de la Chine mystérieuse, alors protégée par sa grande muraille contre l'Européen curieux et envahisseur!

Quel est le genre de "chrysanthème"? Le peuple, influencé par la désinence féminine du mot, dit volontiers: une chrysanthème. Et François Coppée lui donnait raison qui écrivait:

Juste en cette saison où meurt la
[chrysanthème.

Les Aristarques et les Vaugelas de l'époque bondirent sur le Littré et lurent avec stupéfaction:

"Chrysanthème, s. m. Les chrysanthèmes "cultivés" font, en automne, l'ornement des parterres."

Au masculin dans l'énoncé, au féminin dans l'exemple. Allez donc vous mettre d'accord, après cela!

Il est bon d'ajouter que cette anomalie disparut dans l'édition de 1876 et que les mélancoliques chrysanthèmes, qui préludent au sommeil du lugubre hiver, furent officiellement, et sans conteste possible, rendus au masculin. Mais cela ne leur retire rien de leur grâce toute féminine...

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au comptant: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, . Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines: des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

Mme Myrriam Dubreuil, 320 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Le Samedi

*Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental*

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au SAMEDI.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Ne manquez pas de lire dans notre

NUMERO DE JUILLET

LE ROMAN COMPLET

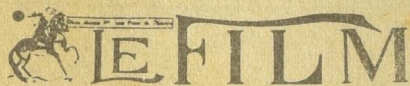
qui a pour titre :

LA VENGEANCE DU Dr MOHR

par

GUSTAVE LE ROUGE

Retenez d'avance votre prochain numéro.



*Journal officiel des grandes compagnies de
cinéma*

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

A tous ceux qui ont de Jolis Bébés

Le Film

MAGAZINE MENSUEL
DE
VUES ANIMEES

va ouvrir dans le
numéro de

JUIN

un

GRAND

Concours de Bébés

jusqu'à l'âge de
cinq ans



Ce concours durera quatre mois et Il sera attribué les prix suivants :

1er prix	\$25.00
2ième prix	15.00
3ième prix	\$10.00
10 autres prix de	5.00

ENVOYEZ LES PHOTOS DES BEBES AU "FILM", 131 CADIEUX, MONTREAL

Lait Pur de la Campagne

Avec toute
Sa Crème



Voici le lait St. Charles "avec toute sa crème"!

Commode et économique! Riche et pur! De qualité unique! Lait entier, obtenu de vaches saines! Le meilleur qui soit!

On a pris soin de le mettre en bon conditionnement dans les bidons, et vous le recevez dans cet état.

S'emploie pour potage, sauces et légumes! Pour pâtisseries et entremets savoureux, et avec les céréales et les fruits! pour tous les mets lactés! Se trouve chez votre épicier.

Demandez la Cuisinière Borden.
Expédiée Franco. Ecrivez à

The Borden Co. Limited
MONTREAL, P. Q.